LES

ENFANTS DE LA LOUVE

DRAME

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre de la GAITÉ, le 15 avril 1865.

Imprimerie L. TOINON et Cie, à Saint-Germain.

LES

ENFANTS DE LA LOUVE

DRAME EN CINQ ACTES

ET UN PROLOGUE

PAR

THÉODORE BARRIÈRE & VICTOR SÉJOUR

PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15,

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1865

PERSONNAGES

Personnage	Acteur
ÉDOUARD, comte de March, puis roi d'Angleterre.	MM. Lacressonnière.
FORRICK, fou d'Édouard IV.	Paulin-Ménier.
PHILIP STRICKLAND, favori d'Édouard IV.	Berton.
HENRI DE WELLES	Mlles Rousseil.
ÉDOUARD, prince de Galles, fils de Henri VI	Fanny-Genat.
RICHARD D'YORK, duc de Glocester. . .	MM. Montal.
BURKE, baron anglais.	Manuel.
HOLLAND.	Gaspard.
ROBIN	Alexandre.
QUICKLY.	Bousquet.
VAN-KORK, VERKEN	Marchand.
PIR-KALF, BLOK	Mallet.
AUDLEY.	Henri.
BUCKINGHAM.	Dreux
MARGUERITE D'ANJOU.	Mmes Lacroix.
LADY ANNE..	Talini.
JANE SHORE.	Colombier.
RÉGINA PADDINGTON	Desmonts.
MAGG	Raucourt.
KETTY.	Dumas.
CATHERINE.	Jeault.
CHARLOTTE	Richer.
EDGARD, page d'Édouard IV.	Adèle.

Seigneurs, Dames, Pages, Hommes d'armes, Varlets, Paysans, Bohémiens.

La scène se passe en Angleterre et dans les Flandres. Le prologue en 1461; la pièce en 1471.

LES

ENFANTS DE LA LOUVE

PROLOGUE

Une chambre octogone au château de Barwick à Barwick. — Une arcade pointue au-dessous de laquelle s'ouvre une porte qui conduit à une galerie. — Portes latérales. — A gauche, une grande fenêtre ; à droite, une retraite profonde dans le mur, disposée en chapelle et faiblement éclairée par une lampe suspendue au plafond.

SCÈNE PREMIÈRE

HENRI, LADY ANNE.

(Henri joue, Anne regarde du côté de la fenêtre.)

LADY ANNE, très-agitée.

Rien... rien !... (Allant à la fenêtre.) Ah ! cette attente me tuera !... (Avec une agitation croissante, en regardant.) Non, rien !... (Descendant.) Burke ne reviendra donc pas !... et personne, dans ce pays, ne sait ce qui se passe !... la destinée d'un empire se décide à cette heure, pourtant !... Ma pauvre reine !...

HENRI, courant à elle.

Tu pleures, mère ?

LADY ANNE.

Non, mon enfant !

HENRI.

Mais oui !...

LADY ANNE.

Tu te trompes... va jouer !

HENRI.

Je ne le pourrai plus!

LADY ANNE.

Eh bien! viens prier avec moi... viens prier avec ta mère pour ton roi, Henri de Windsor, et pour Marguerite d'Anjou, ta reine! (Magg entre.)

SCÈNE II

LES MÊMES, MAGG.

MAGG.

Tu m'as fait demander, me voilà.

HENRI.

La sorcière!

MAGG.

Non, la vieille, la bonne Magg, mon enfant. Elle a parfois des visions qui devancent ou retracent les réalités, voilà tout.

LADY ANNE.

Attends! (Elle se dirige vers la chapelle avec Henri.)

MAGG.

Ne te laisse pas dominer par tes regrets... ménage ton cœur!

LADY ANNE, à Henri.

Mets-toi là! (Elle s'agenouille avec son fils sur les marches de la chapelle.)

MAGG.

La prière est moins prompte que l'épée, les larmes ne remplacent pas le sang!

LADY ANNE.

Laisse-moi prier... laisse prier cet enfant!

MAGG, saisie par ses visions.

Tu pries, mais là-bas on désespère... l'épée siffle à Towton... Lancastre et York sont aux mains!... Tenez, la terre est déjà rouge; les pieds des hommes et des chevaux sont rouges; la rivière de Warf charrie des morts!... Oh! le rude lutteur que le comte de March!

HENRI.

Elle me fait peur, ma mère!

LADY ANNE.

Ne la regarde pas !... prions... prions... (Levant les mains au ciel.) « Mon Dieu, dispersez ces rebelles, brisez entre leurs mains l'arme parricide, sauvez le trône du vainqueur d'Azincourt ! »

HENRI, priant.

« Ma mère est bonne, elle ne pourrait prier pour des méchants, dites avec moi, mon bon Dieu : *Amen !* »

MAGG.

Amen !... les forêts s'emplissent de fuyards; le flot rouge emporte des débris : débris d'hommes, débris d'empire, débris d'ambition !...

LADY ANNE.

Ah ! tais-toi, tais-toi !

MAGG.

La destinée a parlé! tu auras ta part dans ce deuil public !

LADY ANNE, à Henri avec une exaltation fiévreuse.

Tu sais, Henri, tu sais, si je viens à mourir, il y a une femme qu'il faudra aimer autant que moi, c'est la reine... et quand tu seras grand, tu serviras fidèlement ton roi, entends-tu Henri?... ton roi ou le fils du roi dont tu as été le compagnon de jeux... tu combattras sous leur drapeau comme mon père combat pour eux en ce moment?...

MAGG.

Tu engages l'avenir après avoir engagé le passé !

LADY ANNE.

Tu entends, Henri ! tu entends ?

HENRI.

Oui, mère !

LADY ANNE.

Laisse-nous maintenant ! (Henri sort.)

SCÈNE III

MAGG, LADY ANNE.

LADY ANNE.

Tu prévois des malheurs; quels sont-ils ?

MAGG.

Déchiffre le passé, tu comprendras l'avenir.

LADY ANNE.

Tu es un sphinx, ne me parle pas une langue inconnue.

MAGG.

Ta vertu n'a pas désarmé la colère céleste. Tu es belle et ta beauté a été méconnue. L'époux même a disparu le lendemain des noces!

LADY ANNE, baissant la tête.

C'est vrai!

MAGG.

A quoi te sert-il d'avoir été la protégée de Marguerite?

LADY ANNE.

A trembler!

MAGG.

D'avoir été mariée par elle, mariée à Philip de Welles, qu'elle a contraint à ce mariage?

LADY ANNE.

A souffrir!

MAGG.

A quoi te servirait de mourir pour elle?

LADY ANNE.

A rendre mon fils orphelin!... mais n'importe!... mon père se bat à Towton, je prie ici, nos cœurs s'entendent!

MAGG, à elle-même en se retirant.

Triste!... triste!...

LADY ANNE.

Non, reste! (Burke entre.)

BURKE, entrant.

Dieu vous garde!

SCÈNE IV

Les Mêmes, BURKE.

LADY ANNE.

Burke, soyez le bienvenu!... vous avez bien tardé!... Avez-vous vu la reine?

BURKE.

Non, j'ai été au plus pressé... J'ai été à Towton où l'on se battait... Mais rassurez-vous... j'ai confié votre lettre à un homme sûr... un vieil archer... il frappera trois coups à cette porte, vous le reconnaîtrez par là.

LADY ANNE.

Vous venez de Towton?

BURKE.

Oui!

LADY ANNE.

Eh bien?

BURKE.

La maison d'York triomphe!

LADY ANNE.

Le roi est vaincu?

BURKE.

On s'est bien battu pourtant!... mais nous avions le désavantage du terrain. Un vent furieux nous soufflait de la neige au visage et nous aveuglait. La lutte a duré quinze heures...

LADY ANNE.

Mon père?

BURKE.

Il vit.

LADY ANNE.

Vous ne me trompez pas?

BURKE.

Thomas Walworth a reculé l'un des derniers. Il a eu la douleur de voir son roi prisonnier.

LADY ANNE.

Le roi est prisonnier?...

BURKE.

Prisonnier. La reine est en fuite avec son fils.

LADY ANNE.

Ah! mon Dieu!...

BURKE.

Le comte de March a lancé de toutes parts et sur toutes les routes des bandes armées à leur poursuite. L'une de ces bandes est commandée par lui-même. Il appelle cela la chasse à la louve d'Anjou!

LADY ANNE.

Mon Dieu! mon Dieu!...

BURKE.

Un instant nous l'avons tenu au bout de nos épées. Il reculait. Déjà la rivière de Warf grondait derrière lui. Déjà ses talons touchaient ses flots. Un pas de plus, c'en était fait. On noyait ce lion dans la boue du fleuve. C'est alors

qu'un cavalier sauta d'une barque en s'écriant : « Par saint Georges! vous avez griffes et dents, monseigneur, j'en ai aussi!... » et tirant son épée il se posa devant le comte. « Je n'étais ni pour York ni pour Lancastre, mais je me ferai mettre en pièces pour ce gentilhomme dont le courage me plaît. » Le comte de March poussa un rugissement de joie et bondit à ses côtés. « York! York! à moi, s'écria-t-il!... » « Lancastre! Lancastre, à nous! cria notre chef... » Ce fut terrible. L'air s'emplissait de cris. Le choc des armures ressemblait à des éclats de tonnerre. Serrés l'un contre l'autre, on avait juste la place qu'il fallait pour frapper. Deux épées surtout tombaient et retombaient comme des coups de hache... c'étaient celles du comte de March et de l'inconnu. Tout plia enfin devant eux. Renversés sous des morts, j'entendis le comte dire à l'inconnu : « Vrai Dieu! je suis votre débiteur, monsieur; je vous dois la vie, quel est votre nom?... « Je m'appellerai Philip Strickland, si vous le permettez? »

LADY ANNE.

Philip Strickland?

BURKE, continuant sans répondre.

« Comte de Strickland, alors! répondit le comte... » « Sire, merci! » Les hommes d'armes répétèrent Sire; et tous les Yorkistes crièrent d'une seule voix : Vive le roi!... vive Edouard IV!

LADY ANNE.

J'ai entendu parler de ce Strickland. Il était à la cour de Bourgogne?

BURKE.

Je l'ignore.

LADY ANNE.

Un cavalier de haute mine?

BURKE.

Oui.

LADY ANNE.

Encore jeune?

BURKE.

Trente ans, au plus.

LADY ANNE.

Il doit porter brodés au chapeau l'ours et le bâton noueux des Warwick?

BURKE.

Je le crois.

LADY ANNE, à part.

C'est Philip de Welles!

BURKE.

On peut s'en assurer, lord Strickland est au château de Barwick en ce moment?

LADY ANNE.

Dans ce village?

BURKE.

Oui... faut-il?...

LADY ANNE.

Non! (A part.) Si près de moi!

BURKE, à part.

Quel intérêt peut-elle avoir... (Henri revient.)

SCÈNE V

LES MÊMES, HENRI.

HENRI.

Bonjour, Burke!

BURKE, le repoussant.

Bonjour!

LADY ANNE, à part.

En rentrant dans son pays il a encore gardé le nom qu'il portait à l'étranger.

HENRI, à Burke.

Tu me repousses, c'est bien, je ne te parlerai plus!

BURKE.

Mais non... mais non! (Il s'assied dans le fond et le prend sur ses genoux.) Comment vas-tu, mauvais drôle? (Ils se parlent bas.)

LADY ANNE, à part.

Il ne veut peut-être pas qu'on reconnaisse le cruel époux d'Anne de Welles et que mon pauvre Henri l'appelle un jour son père?... Non, il ne sait même pas qu'il a un fils. Par orgueil, par vengeance, j'ai voulu qu'il l'ignorât. J'ai eu tort. je suis faible, je ne vivrai pas longtemps, Henri doit avoir un protecteur. (Elle sonne.)

HENRI.

Tu viens de la guerre, cela se voit, tu es bien heureux, toi!

BURKE.

Ton tour viendra. (Entre Catherine.)

SCÈNE VI

LES MÊMES, CATHERINE.

CATHERINE.

Madame?

LADY ANNE.

Allumez! (A part.) Si Dieu le ramène après dix ans, au moment où ma vie s'épuise, c'est qu'il veut que mon fils retrouve un soutien en lui en me perdant.

CATHERINE, posant la lampe sur la table.

Voici, madame!

LADY ANNE, se préparant à écrire.

Vous permettez, Burke?

BURKE.

Faites donc! (Lady Anne tousse.)

CATHERINE, à part.

Ma pauvre maîtresse!...

HENRI, à Burke.

Tu m'as promis un petit cheval, tu sais?

BURKE.

Oui!

HENRI.

Tu m'apprendras à le monter?...

BURKE.

Sois tranquille.

LADY ANNE, tout en écrivant.

Écoutez, Catherine!... vous irez au village... vous demanderez lord Strickland... vous lui remettrez cette lettre...

CATHERINE.

Oui, madame!

LADY ANNE, lui remettant la lettre.

Ne lui dites pas de qui vous la tenez... j'ai pris soin de ne pas signer?

CATHERINE.

Bien, madame!

LADY ANNE, à part.

Il croira à quelque aventure d'amour et il viendra! (Haut.) Va vite!

CATHERINE.

Mais vous voilà toute pâle... tout agitée?...

LADY ANNE, se levant.

Oh! ce n'est rien!

CATHERINE.

Vos mains sont brûlantes!... ah! songez à ce qu'a dit le médecin, madame... songez que les émotions...

LADY ANNE.

Oui, mes émotions me tueront, je le sais!

CATHERINE.

Vous me dites cela ainsi!

LADY ANNE.

Oh! pardonne!... mais rassure-toi, je me porte mieux.

CATHERINE.

Vous resterez seule?

LADY ANNE.

Je n'ai besoin de rien.

CATHERINE, à part.

Hélas! (Elle sort.)

LADY ANNE, à part.

Il viendra. (Après un moment de réflexion.) Il m'aurait peut-être aimée si on ne l'avait pas contraint à cette union! (On frappe à la petite porte.)

BURKE, se levant.

On frappe!... (On continue à frapper.)

LADY ANNE.

Trois coups!... c'est votre envoyé, Burke! (Burke va ouvrir. Entre Quickly.)

SCÈNE VII

LES MÊMES, QUICKLY, CATHERINE.

QUICKLY.

Je suis Quickly, le trégetour du vieux cocagne. Mes compagnons m'attendent, nous sommes en tournée.

LADY ANNE.

Comment êtes-vous ici, pourquoi avez-vous frappé à cette porte?

QUICKLY.

L'homme que vous attendiez n'aurait pas frappé ailleurs. Je le remplace.

BURKE.

Ne pouvait-il pas venir lui-même ?

QUICKLY.

Il a voulu traverser un champ où l'on se battait, une flèche perdue l'a frappé.

LADY ANNE.

Que vous a-t-il dit?

QUICKLY.

Que la reine Marguerite n'était pas à York. (On entend des grelots de tambourins.)

LADY ANNE.

Quel est ce bruit ?

QUICKLY.

Ce sont mes amies les tymbestères qui font sauter leur tambourins au bout de leurs doigts, elles se réjouissent d'avance de l'hospitalité qu'elles espèrent trouver au château de Barwick.

LADY ANNE.

Éloignez-vous, ma maison n'est pas en joie.

QUICKLY.

Une nuit seulement?

LADY ANNE.

Pas une heure. Voici pour votre peine, partez.

QUICKLY, à la cantonnade.

On nous chasse, mes enfants. Rebroussons chemin et retournons à Londres. (Murmures.)

UNE BOHÉMIENNE, voulant entrer.

Non... non!

BURKE.

Comment, non!... allez où bon vous semble, mais vous n'entrerez pas!

LA BOHÉMIENNE, le repoussant.

Ne me touchez pas! (Elle entre; elle tient un enfant par la main ; le reste de la troupe la suit en gesticulant et en agitant leurs tambourins.)

HENRI, se sauvant vers sa mère.

Ah!

SCÈNE VIII

LES MÊMES, KETTY, LES BOHÉMIENS.

QUICKLY.

Ne craignez rien, ce sont des trognes, mais ça ne mord pas.

MAGG.

Plus loin, chauve-souris, plus loin !

TOUS.

Magg !

KETTY.

C'est elle qui nous fait chasser, elle a peur de la concurrence.

QUICKLY, à la Bohémienne.

Elle est jolie l'hospitalité de la dame de Barwick !

KETTY.

Vante, vante encore sa bonté !

BURKE.

Allons, sortez !

LA BOHÉMIENNE, bas à lady Anne.

Je suis Marguerite !

LADY ANNE.

La reine ?

LA BOHÉMIENNE.

C'est à moi que tu donneras l'hospitalité ! (Aux bohémiens.) Le trégetour s'y était sans doute mal pris, j'ai parlé à la bonne dame, vous allez voir !

LADY ANNE, à part.

Le prince de Galles !... la reine d'Angleterre !... (Elle reste anéantie.)

KETTY, à la Bohémienne en montrant lady Anne.

Tu as bien réussi.

QUICKLY, raillant.

Tu t'es donnée pour joueuse de tambourin... Allons, remercie la dame de Barwick, remue tes grelots, la belle, remue, remue !... (Il lui présente un tambourin.)

L'ENFANT.

Je ne le veux pas !

QUICKLY.

Tu ne le veux pas ?

LA BOHÉMIENNE, bas à l'enfant.

Édouard !

LADY ANNE, vivement.

Vous m'avez demandé l'hospitalité, j'y consens !... Burke, veillez à ce que ces braves gens ne manquent de rien.

QUICKLY.

Nous ne sommes pas exigeants... du pain blanc, s'il y en a, une cruche de vin et de la paille fraiche dans la grange. (A la Bohémienne.) Tu ne nous as pas trompés, tu auras ta bonne part. (Ils vont pour sortir excepté la Bohémienne qui ne bouge pas.) Eh bien, tu ne viens pas ?

LA BOHÉMIENNE, montrant la chapelle.

Je voudrais prier un instant... (A lady Anne.) Si la bonne dame le permet ? (Lady Anne s'incline.)

KETTY.

Prie, tu es encore jeune, le diable aura sa part. (Elle lance son tambourin en l'air et le reçoit sur le bout du doigt en éclatant de rire.)

QUICKLY, à part.

C'est drôle !... le comte de March ne doit pas être loin, voyons ce qu'il pensera de tout ceci ! (Les bohémiens sortent.)

BURKE, bas à lady Anne.

Ils mettraient le château au pillage si on n'y prenait pas garde. (Il sort.)

SCÈNE IX

HENRI, ÉDOUARD, MARGUERITE, ANNE, MAGG.

MARGUERITE, après un moment de silence, se laisse tomber sur les marches de la chapelle en poussant un cri étouffé et en cachant sa tête entre ses mains.

Ah ! (Nouveau silence. Marguerite relève la tête, regarde fixement devant elle et reste plongée dans la plus profonde douleur. Lady Anne prend le prince de Galles par la main, s'agenouille devant la reine et lui présente son fils. Marguerite, après avoir embrassé Édouard, se lève.) Oui, j'aurai du courage pour lui !

MAGG, à Marguerite.

Vous êtes poursuivie, je vais veiller au haut de la tour.

MARGUERITE.

Poursuivie ?... comment le sais-tu ?

MAGG.

Fiez-vous à moi. Je vous ai vu sortir en fugitive de York, si j'avais dû vous trahir, je l'eusse fait... Je vous ai vue vous confondre parmi les joueuses de tambourins ; si je ne vous ai pas livrée, c'est que cette honte était loin de mon cœur. Je suis chrétienne, Majesté, je crois en Dieu, reine ; je jure de ne jamais dévoiler ce qui se passera ici?

MARGUERITE.

Quel est ton nom ?

MAGG.

Magg; on appelle aussi la sorcière.

MARGUERITE.

Mon courage dépasse mon malheur, tu peux me révéler ce que l'avenir me réserve encore !

MAGG.

Ne m'interrogez pas.

MARGUERITE.

Je le veux !

MAGG.

Ne m'interrogez pas! (Elle sort.)

MARGUERITE.

J'ai entendu des paroles plus terribles que celles-là, sans m'émouvoir! (A Édouard.) Tu dois être fatigué, mon enfant?

ÉDOUARD.

Non, ma mère !

MARGUERITE.

Ah! son front ruisselle!... (Lui baisant les mains.) Ah! tes chères petites mains... tes mains royales ont été déchirées par des épines!

ÉDOUARD, couvrant de baisers les mains de sa mère.

Les tiennes aussi!... (Tapant du pied.) Ah! si j'étais un homme!

MARGUERITE.

Tu m'aurais vengée et tu vengerais ton père?

ÉDOUARD.

Oh ! oui !

MARGUERITE.

Ah ! c'est un cri de lion!... tu es de la race des lions, tu es un Lancastre!

HENRI, à Édouard.

Je serai aussi un homme, un jour, je me battrai pour vous !

ÉDOUARD.

Tu m'avais donc reconnu ?

HENRI.

Tout de suite !... j'avais grande envie de vous crier à chaque instant : Edouard, c'est moi !... mais ma mère se taisait et j'ai fait comme elle. Oh ! je suis bien raisonnable à présent !... n'est-ce pas, maman ?... (A Édouard.) Je me mordais les lèvres pour m'empêcher de parler.

ÉDOUARD.

Je suis moins triste près de toi !

HENRI.

Venez de ce côté, Édouard... Voilà un missel que ma mère a colorié pour vous !

ÉDOUARD.

Des images ! (Ils examinent le livre avec la plus vive curiosité.)

LADY ANNE, bas à Marguerite.

Il faudrait sur-le-champ fortifier ce château.

MARGUERITE.

Ce n'est pas un château, c'est la haute et large mer que je mettrai entre ces traîtres et moi !...

ÉDOUARD, à Henri.

Oh ! regarde donc !...

MARGUERITE, à lady Anne.

Tu ne connais pas ce comte de March !... s'il nous poursuit, c'est qu'il médite un crime... (Montrant Édouard.) c'est sa mort qu'il veut !...

ÉDOUARD, à Henri.

Oh ! comme c'est beau !

MARGUERITE.

Et l'aiglon tué, l'aigle mourrait, il le sait bien, et l'aire serait vide à tout jamais !...

LADY ANNE.

Que faut-il faire ?

MARGUERITE.

Des relais d'ici à Lancastre... une embarcation sur la côte de la mer d'Irlande... un homme sûr pour m'y conduire ?...

LADY ANNE.

Bien! (Elle sort.)

MARGUERITE, à part.

On ne tombe du trône que lorsqu'on est indigne d'y rester. Je suis vaincue, je ne suis pas domptée. J'irai en Ecosse... en France... en Bourgogne... partout où il se trouvera un chevalier dévoué à notre cause... à tous les trônes où il y aura des rois pour nous venger!

HENRI, à Édouard.

Ces deux colombes!...

ÉDOUARD.

C'est toi et moi!

HENRI.

Oh! si Régina était là!

ÉDOUARD.

Régina?

HENRI, regardant.

Régina Paddington, comme elle s'amuserait!...

ÉDOUARD.

Tu as donc de nouveaux amis?

HENRI, regardant.

C'est une petite fille!... elle ressemble à ce petit ange!...

ÉDOUARD.

Je n'aime que toi, moi.

HENRI.

Oh! je n'aime que vous aussi. Mais je l'aime tout de même un peu. Vous me boudez?...

ÉDOUARD, se levant.

Laisse-moi!... (Il va s'asseoir sur les marches de la chapelle. Lady Anne revient, Henri va bientôt rejoindre Édouard.)

SCÈNE X

LES MÊMES, LADY ANNE.

LADY ANNE, bas à Marguerite.

J'ai donné mes ordres, Sa Majesté partira bientôt?

MARGUERITE.

Le temps de laisser reposer Édouard. Je m'en irai au point du jour. Mais je reviendrai. Oh! oui!... toujours, sans cesse!... tant qu'il y aura une main et une épée nue

levées, je les tournerai contre ce tyran. L'attente ne me lassera pas. L'exil doublera mes forces. Je serai dans son ombre... je serai son spectre. S'il faut miner son trône sous ses pieds, je me ferai taupe; si on peut l'écraser, je serai la foudre... voilà le serment que je fais!...

LADY ANNE.

Mais c'est une lutte contre le danger, contre la mort?...

MARGUERITE.

C'est la lutte!...

LADY ANNE, montrant Édouard.

Mais cet enfant ?

MARGUERITE.

Il est condamné à être roi! — Tu m'accompagnes, n'est-ce pas ?

LADY ANNE.

J'embarrasserais votre marche, je suis souffrante, mes forces me trahiraient.

HENRI, à Édouard.

Vous m'en voulez encore?

ÉDOUARD.

Non!... (Ils se parlent bas.)

MARGUERITE, à lady Anne.

Tu n'es pas en sûreté ici enfin, tu es mon amie?

LADY ANNE.

Qu'importe!

MARGUERITE.

Songe à ton fils?

LADY ANNE.

Emmenez-le, reine... vous aurez deux enfants du même âge... vous dérouterez plus aisément le soupçon?

MARGUERITE.

J'accepte.

LADY ANNE.

Ecoute, Henri!

MARGUERITE, à part.

C'est donc l'exil!... (Allant à la fenêtre.) O ma seconde patrie... ô ma belle Angleterre, te reverrai-je bientôt?...

LADY ANNE, à Henri.

Tu vas partir, tu vas suivre la reine.

HENRI.

Sans toi ?

LADY ANNE.

Oui... pour quelques jours... je te rejoindrai.

ÉDOUARD.

Henri vient avec nous?

LADY ANNE.

Oui, prince !

ÉDOUARD.

Ah! quel bonheur !

LADY ANNE, donnant un médaillon à Henri.

Tiens, emporte ceci!...

HENRI.

Ton portrait!

LADY ANNE.

Oui !... (Elle l'embrasse et va rejoindre Marguerite.)

ÉDOUARD, à Henri.

Est-il ressemblant?

HENRI.

Regardez!...

ÉDOUARD.

C'est bien cela !... mais j'ai aussi celui de ma mère. (Il le lui montre.)

HENRI.

Oh! comme la reine est belle!

MARGUERITE, à elle-même.

J'étais heureuse, alors!

ÉDOUARD.

Ecoute, Henri... échangeons... quand nous prierons, j'aurai, moi, sous les yeux, lady Anne, et toi, la reine... nous prierons ainsi pour nos deux mères, veux-tu?...

HENRI.

Je le veux bien!

MARGUERITE.

Les chers enfants!... (A lady Anne.) Oui, j'emmènerai Henri... mais à une condition... c'est que tu te mettras en route demain et que tu me rejoindras à Edimbourg.

LADY ANNE.

J'obéirai.

MARGUERITE.

Ton fils sera le mien. Si je les confonds pour le danger,

je les confondrai aussi dans mon amour. Pour atteindre l'un, il faudra frapper l'autre. (Entre Burke.)

SCÈNE XI

LES MÊMES, BURKE.

BURKE, à lady Anne.

Ces bateleurs sont dans la salle basse... un seul excepté qui a disparu.

MARGUERITE.

Disparu?

BURKE, la reconnaissant.

La reine!... (S'agenouillant.) Ma reine!

MARGUERITE.

Relevez-vous! (Magg revient.)

SCÈNE XII

LES MÊMES, MAGG.

MAGG.

Le comte de March et ses hommes approchent. Les gens du château se sont dispersés, la peur a vidé la maison. Si le chemin que vous allez prendre n'est pas certain, recommandez-vous à Dieu!

LADY ANNE.

Fuyez par le souterrain du château!

BURKE.

Je connais l'entrée, je peux en soulever la pierre, venez, reine!

MARGUERITE, embrassant lady Anne.

Adieu!

MAGG, regardant par la fenêtre.

La troupe approche!...

MARGUERITE, à lady Anne.

Tàches de gagner du temps!

LADY ANNE.

Oui, reine! (Elle embrasse une dernière fois son fils. Les fugitifs sortent par la porte de droite.)

SCÈNE XIII

MAGG, ANNE, puis BURKE.

LADY ANNE.

J'ai embrassé Henri comme si je ne devais plus le revoir !

MAGG.

Ils entrent dans la cour du château !... (Écoutant.) Ils montent !... Sois prudente, ta vie est en jeu maintenant ! (Burke revient.)

BURKE, bas.

Ils sont sauvés !

LADY ANNE.

Pourquoi les avez-vous quittés ?

BURKE.

Ils me retrouveront à la sortie du souterrain avec des chevaux ! (Il veut s'éloigner par le fond, des hommes d'armes arrivent. Il pense à s'échapper par la petite porte, des archers lui barrent le passage.) Nous avons été trahis ! (Arrive le comte de March ; il est suivi de Quickly et de ses hommes d'armes.)

SCÈNE XIV

LES MÊMES, LE COMTE DE MARCH, QUICKLY, DES HOMMES D'ARMES.

LE COMTE DE MARCH.

La louve et le louveteau sont ici !... (A Quickly.) Tu les as flairés, tu es de ma chasse. (A ses soldats.) Cherchez... cherchez vous autres... autant de groats qu'on voudra pour la louve... autant de couronnes d'or qu'on en demandera pour le louveteau... cherchez... cherchez !... (Quickly et quelques soldats se dispersent dans le château. A lady Anne.) La maîtresse de céans ?

LADY ANNE.

La voici. Qui êtes-vous ?

LE COMTE DE MARCH.

Qui je suis ? (Montrant ses soldats.) Regarde, vrai Dieu, je suis la force ; et si tu veux un nom plus redoutable, je suis le roi !

LADY ANNE.

Vous vous appelez donc Henri VI ?

LE COMTE DE MARCH.

Édouard IV ?

LADY ANNE.

La force n'est pas un sacre. Elle brise, mais les tronçons se rapprochent.

LE COMTE DE MARCH.

Et on les écrase! (Mouvement des soldats pour se jeter sur lady Anne.) Non, pas encore!

BURKE, bas à lady Anne.

Vous vous perdez!

LADY ANNE, bas.

Gagne du temps, m'a dit la reine. J'excite la bête fauve, elle s'acharnera sur moi et nos chers fugitifs seront oubliés!.

BURKE.

Noble femme!

LE COMTE DE MARCH, à Burke.

Tu oses parler bas à quelqu'un que j'interroge?... (Aux soldats.) Emmenez ce drôle; qu'il soit pendu sur-le-champ.

BURKE.

Ce drôle était à Towton. Il se nomme lord Burke. Il augurait mieux de toi sur les bords de la rivière de Warf.

LE COMTE DE MARCH.

Tu étais mêlé à cette lutte de géants? tu vaux mieux que la corde. Tu as vingt-quatre heures pour te soumettre au fils de Richard d'York. (A deux de ses hommes.) Emmenez-le!

SCÈNE XV

LES MÊMES, moins BURKE.

LE COMTE DE MARCH, à lady Anne.

Où est l'étrangère?

LADY ANNE.

Je ne connais personne de ce nom.

LE COMTE DE MARCH.

La Française, l'impudique, la louve d'Anjou, Marguerite?

LADY ANNE.

La reine?... oui, la reine!... Elle emporte son titre avec elle. L'exil même est un trône pour les rois; cherchez-la dans l'exil!

LE COMTE DE MARCH.

Elle est ici.

LADY ANNE.

Elle serait donc mon hôte ?

LE COMTE DE MARCH.

Je ferai démolir ta maison pierre à pierre !

LADY ANNE.

Chaque pierre vous répondrait aussi : c'est mon hôte !

LE COMTE DE MARCH.

On t'a sans doute dit qu'Édouard avait pitié des femmes ; mais prends garde !... ce n'est pas seulement un homme qui veut être roi que tu as devant toi, c'est un fils qui veut venger son père. Ah ! ces Lancastriens maudits !... j'en ai pourtant bien tué à Towton. (Montrant ses mains.) Mais ce sang, regarde, c'est le sang de mon père !... On avait cloué sa tête à l'entrée de la ville d'York et son sang avait taché les murs et ruisselé sur la porte !... le sang de mon père, comprends-tu ?... la tête de mon père !... par tous les saints ! c'était sa tête vénérable !... et c'est Marguerite qui a fait cela !... et Rutland, mon frère, un enfant, ils l'ont égorgé !... Ah ! pardieu, il me faut des têtes aussi. Têtes royales pour têtes royales !... Marguerite pour Richard d'York ; enfant pour enfant : Edouard pour Rutland !... où sont-ils ?

LADY ANNE.

On ne compte pas de Judas dans ma maison.

LE COMTE DE MARCH, aux hommes d'armes.

Oui, la tête de mon père était accrochée à un clou !... et celle de Salsbury, mon ami !... et celle de Fitz Walter, mon compagnon d'armes !... (A lady Anne.) Je veux Marguerite, entends-tu ?... elle et son fils je les veux prisonniers... Je les conduirai mains liées... comme étaient celles de mon père !... et les pieds nus... car ils l'ont fait marcher pieds nus sur des pierres. Je les conduirai devant la porte fatale, et je leur dirai : « Ce n'est plus Richard d'York, mon père, qui est là-haut, c'est Owen Tudor, ton parent. Ce n'est plus Salsbury, c'est lord Trogmorton, ton ami. Ce n'est plus Fitz Walter mon compagnon d'armes, c'est ton meilleur capitaine, ton serviteur le plus dévoué ; c'est Thomas Walworth !

LADY ANNE.

Mon père ?

LE COMTE DE MARCH.

Ah ! tu es la fille de Walworth !

LADY ANNE.

Mon père est mort !

LE COMTE DE MARCH.

Ah ! tu es lady Anne, l'âme damnée de la Lancastrienne !... Ah! ma vengeance commence !... Tu vas me les livrer, tes amis... tu vas me livrer ceux pour qui ton père est mort... où sont-ils ?

LADY ANNE.

Mon pauvre père !

LE COMTE DE MARCH.

Parle !

LADY ANNE, tombant dans un fauteuil.

Je ne le reverrai plus !

LE COMTE DE MARCH.

Parle... parle !...

LADY ANNE, sanglotant.

Ah! mon Dieu !

LE COMTE DE MARCH.

Parleras-tu? (Quickly et les hommes d'armes reviennent.)

SCÈNE XVI

LES MÊMES, QUICKLY.

QUICKLY.

Ils se sont enfuis!...

LE COMTE DE MARCH, se précipitant l'épée haute sur lady Anne.

Ah !... cette femme a tout fait!

LADY ANNE, se redressant.

Tu peux m'assassiner maintenant !

LE COMTE DE MARCH, s'arrêtant.

Une femme!... non, je ne commencerai pas mon règne par un meurtre inutile. (Aux soldats.) Allons, mes limiers, en route... Lord Strickland nous attend au village, il n'y faut pas retourner les mains vides... une battue dans le bois... la chasse à la louve d'Anjou !

TOUS.

La chasse à la louve d'Anjou ! (Ils sortent.)

SCENE XVII

MAGG, ANNE.

MAGG, suivant Édouard des yeux.

Uusurpateur, la route est tracée. Tu connais l'enivrement du sang aujourd'hui, tu auras demain le vertige de la débauche et du vin; tes vices tueront tes vertus!

LADY ANNE, à part.

Ah! j'étouffe! (Elle tousse.)

MAGG, à lady Anne.

Venez... venez vous reposer?

LADY ANNE, se levant.

Je le veux bien, Magg. (A part.) Mon cœur semble ne tenir qu'à un fil.

MAGG.

Appuyez-vous sur moi?

LADY ANNE.

Vous êtes bonne, Magg. (Elle entre dans sa chambre.)

MAGG, montrant son cœur.

Hélas!... elle ne se croit pas si près de Dieu!... le médecin n'est pas loin, courons le chercher! (Elle sort. Le théâtre reste vide un moment, puis on voit apparaître Strickland par la fenêtre.)

SCÈNE XIX

LORD STRICKLAND.

Ah! j'y suis!... Ouf!... (Sautant dans la chambre.) Un peu chiffonné, vrai Dieu!... (Époussetant ses bottes.) Après une bataille, un rendez-vous d'amour, parfait!... (Tirant une lettre de sa poche.) Ai-je bien suivi l'itinéraire, au moins?... (Lisant.) « Arrivez du côté où sera placée la lumière. » Te voilà, lumière bénie, et moi aussi. (Écoutant.) Pas le moindre bruit; on marchait tout à l'heure, le mari, sans doute... ou le tuteur... ou quelque chose de cette espèce. On se sent chez une femme d'esprit. (Il entr'ouvre le rideau de la chapelle.) Ah! diable, une chapelle, une bigotte, cela promet. J'aime à fureter chez mes maîtresses. Ah! des écussons!... je les connais peut-être. (Il prend la lampe et examine l'un des écussons.) Des écussons à mes armes!... c'est impossible!... (Regardant de nouveau.) Parbleu, oui!... je suis chez ma femme!... Oh! un guet-apens!... (Il éteint la lampe, se sauve sur la pointe des pieds et renverse un meuble qu'il rencontre.) Maladroit! (Écoutant.) Non,

on n'a rien entendu !... Sauvons-nous!... Chez lady Welles, merci!... (S'arrêtant.) Et pourquoi pas?... elle était jolie, elle doit être superbe et une réconciliation !... ce serait piquant. Pauvre femme, je lui ai fait tant de mal. Voyons donc!... (Il ouvre la porte de droite.) Elle est là!... (Il fait un mouvement et s'arrête.) C'est bizarre, je n'ose pas... une force invincible me repousse... Cette chambre... cette obscurité... on dirait un sentiment de respect... on dirait un frisson qui me saisit de terreur... Ah! ce sont mes remords!... allons, laisse monter ton cœur à tes lèvres puisqu'il t'en reste encore un, malheureux, et va t'humilier aux pieds de cette noble femme... Va lui demander pardon de tes lâchetés!... (En ce moment lady Anne paraît, elle est pâle, chancelante; elle se traîne avec peine.)

SCÈNE XX

LADY ANNE, STRICKLAND.

LADY ANNE.

Ah!... va-t-on me laisser mourir ainsi?...

STRICKLAND, reculant.

Est-ce une vision!

LADY ANNE, se dirigeant vers la porte du fond.

Au secours!... je me meurs!

STRICKLAND, s'élançant vers elle.

Dieu!

LADY ANNE.

Oui, secourez-moi!... — Ah! c'est vous, milord?... c'est vous! (Elle laisse retomber sa tête sur l'épaule de Strickland.)

STRICKLAND.

Ah!

LADY ANNE, relevant sa tête avec effort.

J'aurai la force de parler... c'est moi qui vous ai écrit... je voulais vous recommander mon fils... notre fils, milord!

STRICKLAND.

J'ai un fils?

LADY ANNE.

Je suis condamnée à ne plus le revoir!

STRICKLAND.

Vous vous en êtes séparée?

LADY ANNE.

Je l'ai dû!

STRICKLAND.

Où est-il?

LADY ANNE.

Vous ne trahirez pas ses protecteurs?

STRICKLAND.

Non!...

LADY ANNE.

Il est... avec...

STRICKLAND.

Avec qui?... oh! parlez!...

LADY ANNE.

Oui... oui!... il est... (Elle meurt.)

STRICKLAND.

Saints du ciel!... son cœur ne bat plus!... serait-elle morte?... oh! non, non!... ah! Elle est morte!... morte sans m'avoir pardonné... Morte sans m'avoir dit où était mon fils!

ACTE PREMIER

PREMIER TABLEAU

En 1471, dix ans après le prologue, dans le parc de Rumsay, une halte de chasse. Une riche tente dressée au milieu d'une clairière et retenue aux branches hautes des chênes par des cordelières d'or. — Ce décor, qui n'occupe que les deux premiers plans, est fermé au fond par un rideau de bois. Une large baie en pan coupé sert d'entrée principale et permet d'apercevoir une longue avenue praticable avec perspective en diagonale avec le spectateur et qui se perd dans la coulisse de gauche. A droite, premier plan, une deuxième entrée.

SCÈNE PREMIÈRE

QUICKLY, OFFICIERS DE BOUCHE et SOMMELIERS.

QUICKLY, à l'un des hommes de l'échansonnerie.

Messieurs de l'échansonnerie, placez à portée de la main du roi un flacon de son vin favori, et vous autres placez ici ces fruits vermeils à portée de la blanche main de lady Jane Shore, qui viendra, sans doute, se reposer un instant ici avec Sa Majesté des fatigues de la chasse. (On exécute ses ordres. — En ce moment, les draperies de la tente s'écartent doucement à droite et à gauche et l'on voit apparaître la tête de Robin, puis celles de Charlotte, de Ketty et des autres.)

SCÈNE II

LES MÊMES, ROBIN, CHARLOTTE, KETTY, JONATHAN, PAYSANS, BOURGEOIS.

ROBIN.

Peut-on entrer?

QUICKLY, très-insolent.

Qu'est cela?

ROBIN.

Ça! c'est moi d'abord, moi, Robin! et puis Ketty, ma femme, et puis Charlotte, ma tante, et Jonathan et Patrick.

QUICKLY, trônant sur un escabeau.

Que voulez-vous, enfin.

ROBIN.

Voilà... C'est que nous avons appris hier que notre sire le roi Henri VI... (Poussé par Ketty il reprend vivement.) Non, je veux dire Edouard IV... allait chasser dans le parc de Rumsay, et alors... vous comprenez... nous sommes venus tous ensemble pour lui dégoiser un petit bout de compliment! (Pendant ce qui précède, un jeune homme, vêtu d'un pauvre costume de colporteur et portant en sautoir une petite boîte ouverte, s'est frayé un passage à travers la foule des paysans; c'est Henri.)

SCÈNE III

LES MÊMES, HENRI.

HENRI, paraissant.

Burke n'est pas encore ici, et Régina non plus. (Il va se retirer.)

QUICKLY, qui l'a aperçu.

Eh! l'ami, tu cherches quelqu'un?

HENRI.

Moi, messire?

QUICKLY.

Oui, toi.

HENRI.

Eh bien, oui, je cherche des pratiques; je vends des chapelets.

QUICKLY.

Allons, approche; d'où sors-tu?

HENRI.

D'Irlande, de notre pauvre Irlande, et je viens chercher fortune en la riche Angleterre. (Montrant sa boîte) Voyez mes reliques, mes rosaires surtout; notre Saint-Père le Pape les a bénis lui-même. (Burke entre.)

TOUS.

Ah! voyons! voyons! (En ce moment entrent des valets portant des mannes et des coffres aux armes du roi.)

ROBIN, humant l'air.

Ah! mon Dieu! comme ça sent bon! Qu'est-ce qu'il y a donc là dedans, maître Quickly?

QUICKLY.

Il y a le souper du roi, maître Robin... Sa Majesté soupe ce soir après la chasse au château des Spectres.

ROBIN, frissonnant.

En voilà une idée!

QUICKLY, aux valets.

Le temps presse... Portez cela au château. (A Robin et à ses compagnons.) Allons, voyons, aidez-les, vous autres!

ROBIN, avec fierté.

Pardon, maître Quickly, je suis drapier, je ne suis pas marmiton!

QUICKLY.

Hein?

ROBIN.

Je suis venu pour faire une harangue, et pas pour faire la cuisine.

QUICKLY.

Alors, vous refusez de servir le roi?

ROBIN, vivement.

Non pas, non pas... mais si je le sers c'est comme ami... comme ami seulement. (Il prend une des mannes.) Mon Dieu, que ça sent donc bon!

TOUS.

Oh! oui! oh! oui. (Ils sortent avec les valets.)

RÉGINA, paraissant à droite.

Oh! j'ai quitté la chasse, le courage me manquait... Depuis hier que je suis arrivée à la cour, il me semble que je fais un mauvais rève!... Les discours de ces hommes me font rougir, la gaîté de ces femmes me glace; ce ne sont que railleries et blasphèmes. Ils ne croient à rien, pas même à Dieu!

HENRI, au fond, rentrant.

La voilà! Oh! Dieu est bon qui permet que je lui parle!

RÉGINA.

Quelqu'un!

HENRI.

Ce n'est pas quelqu'un, miss, ce n'est que moi.

RÉGINA.

Vous ! depuis ce matin que je suis à Rumsay, c'est la seconde fois, ce me semble, que je vous trouve sur ma route.

HENRI.

En effet, damoiselle, ce matin, à l'église où vous priiez, moi, je priais aussi.

RÉGINA.

Ne vous ai-je pas vu offrir aux dévotes de Rumsay des chapelets et des rosaires?

HENRI.

Oui; mais celui-ci... (Timidement.) je l'ai gardé pour vous.

RÉGINA.

Pour moi?

HENRI.

Le voici!

RÉGINA.

Je le prends! (Lui donnant une pièce d'or.) Est-ce assez?

HENRI.

Non!

RÉGINA, étonnée.

Non?

HENRI.

Ce chapelet ne saurait se payer avec de l'or, damoiselle!

RÉGINA.

Que voulez-vous dire?

HENRI.

Car c'est une relique deux fois sainte; un pieux ermite a béni ce rosaire, une reine martyre et de pauvres exilés l'ont tour à tour mouillé de leurs larmes.

RÉGINA.

Et cette reine et ces exilés, quels sont-ils?

HENRI.

Ces exilés se nomment Marguerite d'Anjou et Édouard d'Angleterre.

RÉGINA.

Mais vous, qui êtes-vous donc?

HENRI.

L'orphelin auquel, il y a dix ans, la reine Marguerite a dit : Sois le frère de mon fils!

RÉGINA.

Qui vous a conduit ici?... Qu'attendez-vous de moi?

HENRI, avec tendresse.

Miss, vous souvenez-vous d'une demeure aux pelouses fleuries, aux grands arbres moussus enguirlandés de lierre?

RÉGINA.

Voulez-vous parler du château voisin de la retraite où ma mère m'élevait?... Voulez-vous parler du château de Barwick?

HENRI.

Oui.

RÉGINA.

J'étais bien petite... mais je me souviens... Il y avait là une grande salle basse avec une large fenêtre aux vitraux coloriés.

HENRI.

C'était la chapelle.

RÉGINA.

La chapelle.. c'est cela... et là... un soir... Oh! je me le rappelle aussi... Un soir, ma mère tout en larmes, me fit entrer dans cette grande salle, puis elle me dit de m'agenouiller avec elle, et de prier avec elle pour mon père qui venait de mourir en une bataille, en défendant la reine Marguerite et son fils.

HENRI, avec une grande émotion.

Ne vous souvient-il pas aussi que ce soir-là un autre enfant priait à côté de vous?

RÉGINA.

Un autre enfant, oui... aux longs cheveux noirs, aux joues pâles... aux regards doux et profonds!... Il s'appelait... Mon Dieu... comment s'appelait-il donc? (Avec un cri.) Ah! vous êtes Henri!

HENRI.

Elle s'est souvenue de mon nom!

RÉGINA.

Et vous m'avez reconnue tout de suite, vous?

HENRI.

Oui, et en vous retrouvant, j'ai pleuré de joie et aussi de douleur.

RÉGINA.

De douleur, pourquoi?

HENRI.

Parce que je vous retrouvais, doux ange, dans cet enfer qui se nomme la cour d'Édouard IV.

RÉGINA, avec tristesse.

Henri, ma mère avait suivi de près au tombeau son époux bien-aimé, j'étais orpheline... et...

HENRI.

Et la bonne douairière de Barwick vous recueillit... vous fit élever... Mais la noble dame est morte... elle aussi... et votre nouvelle protectrice se nomme Jane Shore... Eh bien, Régina, vous ne pouvez rester à la cour auprès de la maîtresse du roi.

RÉGINA, rougissant.

Henri!

HENRI.

Régina!... ceux-là qui sont vils et lâches doivent partager la honteuse fortune du licencieux Edouard IV. Nous, nous devons, quoi qu'il advienne, nous faire les courtisans du malheur! (Suppliant.) Oh! venez, et je veillerai sur vous!... et je saurai vous protéger... et je saurai vous défendre!... Oh! ne craignez rien, l'exil est un grand vieillisseur et ses mâles leçons apprennent bien vite à devenir un homme!... Confiez-vous donc à moi, ô ma sœur de jadis. J'ai chétive apparence, mais mon bras est de fer et mon cœur est de feu, et, je vous le jure, ni l'un ni l'autre ne vous feront défaut!

RÉGINA, avec explosion lui tendant la main.

Henri, nous partirons ensemble!

HENRI, avec joie.

Qu'entends-je!

RÉGINA.

Oui, nous partirons, car tu dois tout savoir, Henri... Eh bien, parmi les hommes qui entourent le roi, le plus sceptique, le plus infâme de tous, lord Strickland, enfin...

HENRI.

Eh bien?

RÉGINA.

Il a osé déjà me menacer de son amour!

HENRI.

Oh!

RÉGINA.

Emmène-moi donc, Henri!... oui, conduis-moi vers ceux

que tu aimes, et dis-leur : « Voici ma sœur, c'est la fille d'un brave capitaine mort pour votre cause... Bon sang ne peut mentir... La fille mourra pour vous! »

HENRI, avec tendresse.

Oh! chère Régina! viens donc! (Apercevant Burke.) Burke!

RÉGINA.

Quoi donc?

HENRI.

Il faut que je parle à ce gentilhomme, c'est pour le service de la reine... Va m'attendre là-bas dans le bois des saules... Dans un instant je te rejoindrai.

RÉGINA.

A bientôt! (Elle sort.)

ROBIN, qui rentre avec les paysans.

La chasse remonte dans la vallée, le roi sera ici tout à l'heure...

HENRI, criant.

Des chapelets!... des chapelets!

BURKE, à part.

C'est sa voix!

HENRI.

Des chapelets!... Qui veut des chapelets?

BURKE, à part.

C'est Henri de Welles... C'est l'envoyé de Marguerite... (S'avançant.) J'en veux un, moi.

HENRI.

Choisissez, monseigneur!

CHARLOTTE, bas aux autres.

Mais, c'est milord Burke!

KETTY.

Ah! oui... un vilain homme qui a profité de l'amnistie pour trahir sa patrie.

ROBIN.

Je comprends cela?

KETTY.

A ce jeu-là, monsieur Robin, on perd son honneur!

ROBIN.

Oui, mais on sauve sa tête.

HENRI, à voix basse et lui montrant les chapelets.

Sera-ce pour aujourd'hui, milord?

BURKE.

Oui... au château des Spectres... Le roi doit s'y rendre après la chasse.

HENRI.

Je le sais.

BURKE.

Les gens des environs, qui ont grande crainte des revenants, se sauveront avant la nuit noire. Nous serons comme dans un désert. Nos hommes sont prévenus.

HENRI.

Les nôtres vont l'être.

BURKE, le retenant.

Non.

HENRI, à haute voix en apercevant Robin qui s'est approché pour écouter.

J'en ai d'autres, monseigneur, choisissez!

BURKE, bas.

Recommandez à la reine de se tenir à l'écart.

HENRI.

La reine n'y consentira jamais. Depuis dix ans, depuis la bataille de Towton, elle partage tous les dangers de ses partisans. Elle ne renoncera pas en ce moment aux périls qu'ils vont braver pour elle.

BURKE.

Soit!

HENRI.

Vous mettez-vous à notre tête?

BURKE.

Non, je resterai encore près du tyran. Si notre nouvelle entreprise avortait, j'ai là un plan terrible que je mettrai à exécution. Je n'aurai pas pris un masque pour rien.

ROBIN, au fond.

Mais le roi ne viendra donc pas?... J' vais oublier ma harangue.

BURKE.

Ne restons pas plus longtemps ensemble.

HENRI.

Le mot de passe, maintenant?

BURKE.

Anjou et Patrie. (Haut en lui donnant de l'argent.) Te voilà payé, mon enfant!

HENRI.

Merci, monseigneur!

BURKE.

Serons-nous plus heureux, cette fois?

HENRI, à part.

Courons retrouver Régina. (Il sort.)

ROBIN, qui se querellait encore avec Charlotte.

Tenez, ma tante, sous le respect que je vous dois, vous êtes une vieille folle!

CHARLOTTE.

Monsieur Robin. (Mouvement au fond.)

ROBIN.

Au nom du ciel, taisez-vous. Voilà le frère du roi, le duc de Glocester, (En ce moment les fanfares et les acclamations éclatent au haut de l'avenue.) et voici le roi! voici le roi!

RICHARD à un grand-veneur.

Faites camper dans la clairière... Sa Majesté reprendra la chasse tout à l'heure. (Le grand-veneur sort. Tous pénètrent par le fond dans l'intérieur de la tente. Les paysans sont entassés aux ouvertures latérales. A Quickly.) A-t-on tout disposé dans le château?

QUICKLY.

Tout, monseigneur; mais... (Bas à Richard.) j'avouerai à Son Altesse que l'idée de cette fête parmi des ruines, dans un palais qui a été démoli pendant l'insurrection de Wat-Ty me paraît étrange!... Elle a été suggérée à Sa Majesté ler, lord Burke, l'ancien lancastrien... il s'est rallié si inopinément au parti du roi, que je m'en défierais peut-être...

RICHARD.

Laisse faire, mon bon Quickly... laisse faire. Si Édouard s'amuse, Richard veille!... (A part.) Oh! oui, car ce trône!... ce doit être bien beau un trône, quand on a les pieds dessus: (En ce moment les fanfares et les acclamations éclatent, et le roi Édouard IV paraît escorté de lord Strickland et de seigneurs.)

SCÈNE IV

LES MÊMES, LE ROI, STRICKLAND, SEIGNEURS.

(Édouard IV a maintenant trente ans, et ses traits pâles, ses yeux bistrés indiquent le luxurieux monarque dont parle l'histoire. Il porte un costume de chasse d'un goût exquis et d'une élégance extrême. Lord Strickland est presqu'aussi luxueusement vêtu que le roi.)

ROBIN, aux autres, à demi-voix.

Y sommes-nous ?

TOUS.

Oui.

ROBIN.

Eh bien! alors. (Agitant son bonnet.) Vive le roi! (Tous crient avec lui.)

LE ROI.

Eh! là, là! modérez-vous, bonnes gens! et ne dépensez pas en une seule fois tout votre enthousiasme. (Regardant autour de lui.) Eh! mais, d'où vient que lady Jane Shore n'est pas arrivée encore au rendez-vous de chasse?

UN PAGE, à Édouard.

Sire, madame Jane, escortée de dames d'honneur, vient de prendre le chemin du lac. Elle ne veut rejoindre le roi qu'en ramenant avec elle Jack Forrick, le fou de Votre Majesté.

LE ROI.

Me ramener mon fou? Par saint Paul, je n'en veux plus. Il m'a ennuyé, tant pis pour lui! je ne peux pas souffrir qu'on m'ennuie! J'ai déjà bien assez de m'ennuyer moi-même et, dans cette noble tâche, la belle lady Jane m'aide suffisamment. (Il s'étend sur le lit de repos.)

STRICKLAND, à voix basse.

Sire, êtes-vous donc en train de renouveler vos fous et vos maîtresses?

LE ROI, de même.

Eh! eh!

STRICKLAND.

Quoi! lady Jane serait déjà en disgrâce?

LE ROI.

Écoute donc, ce n'est pas d'hier que je l'aime!

STRICKLAND.

Il y a deux mois seulement!

LE ROI.

Oui... mais je l'aimais tant! (Avisant Robin qui s'avance en tournant son bonnet dans ses mains.) Pardon! mais voilà, je crois, un gros rustre qui éprouve le besoin de me décocher la harangue traditionnelle.

STRICKLAND.

Que le diable l'emporte! On ne saurait faire un pas dans ce chien de comté sans avaler une langue de paysan.

ROBIN, avec effort.

Sire, grand roi! Majesté, les gens du canton...

LE ROI.

Les gens du canton?... Il me semble que j'ai déjà entendu cela quelque part.

ROBIN, reprenant.

Les gens du canton...

STRICKLAND.

Mon ami, le roi t'entend fort bien, mais il ne te voit pas assez et il le regrette.

ROBIN.

Quel bon roi!

STRICKLAND.

Tu n'es pas assez haut. Il te faudrait quelque chose. Tiens, cet escabeau.

ROBIN.

Très-heureuse idée! (Il l'approche, reprenant.) Sire!...

STRICKLAND.

Mais si tu ne montes pas dessus, tu ne seras pas plus haut qu'avant.

ROBIN.

C'est juste. (Monté sur l'escabeau.) Sire! grand roi!...

STRICKLAND.

Tu n'es pas encore assez haut... attends! (Lui montrant une branche qui soutient un des coins de la tente.) Tiens! là-haut, tu seras plus en vue. (A deux gardes.) Empoignez-moi l'orateur et le pendez sur-le-champ.

ROBIN, dégringolant de l'escabeau.

A moi! à l'aide!... (Le roi se tord de rire; les paysans font avec Robin un mouvement de retraite.)

LE ROI, au milieu de sa gaîté.

Eh! là, là! ne poussons pas trop loin la raillerie... il ne faut pas se dépopulariser... (A Richard.) Mon cher duc, jetez je vous prie, à ces oies, un peu de graine d'escarcelle?

RICHARD, s'inclinant et tirant sa bourse.

Tenez, mes compères, c'est de la part du roi. (Il jette le contenu de sa bourse au dehors de la tente.)

TOUS LES PAYSANS, Robin en tête, suivant Richard qui continue ses largesses.

Vive le roi !... vive Richard! (Ils sortent en se bousculant, et en se disputant les pièces de monnaie répandues à terre. Pendant la sortie des paysans, un homme couvert de poussière, suant et soufflant, s'est fait jour jusqu'au roi et tombe à ses pieds.)

SCÈNE V

LES MÊMES, moins LES PAYSANS, WILLIAM BORNING.

LE ROI.

Que diantre est cela? qui es-tu? que veux-tu? (Borning souffle toujours, il ne répond pas.)

STRICKLAND.

L'émotion que lui cause la vue de Votre Majesté, Sire, a rendu le pauvre homme muet!

BORNING, avec effort.

Non ! ce n'est pas ça... c'est que j'ai trop couru.

STRICKLAND.

Peste soit du butor!

LE ROI, éclatant de rire, à Strickland.

Attrape, courtisan.

STRICKLAND.

Le fait est que pour une fois que j'ai l'idée de vous dire quelque chose de gracieux!...

LE ROI, regardant Borning qui continue son manége.

Mais ce n'est pas un homme!... c'est un soufflet! (A un page.) Holà ! qu'on lui verse, pour le remettre, une large rasade de malvoisie.

BORNING, se relevant d'un bond avec effarement.

Je n'en veux pas... je n'en veux pas! (Prenant le page à la gorge.) Si tu me donnes de ce vin-là, je t'étrangle !...

LE ROI, riant.

Sur mon âme, il est fou !

BORNING, lâchant le page.

Pardonnez-moi, Sire, mais quand j'entends parler de cette odieuse boisson, je deviens enragé.

LE ROI.

Et pourquoi cela, mon compère?

BORNING.

Pourquoi?... Majesté, je viens tout exprès de Londres pour vous le dire et pour vous demander justice.

LE ROI.

Eh bien ! voyons, parle.

BORNING.

Voilà, Sire ; il y a huit jours, c'est-à-dire, vendredi dernier à midi, j'étais encore le tuteur de ma pupille, et à midi cinq, j'étais son mari. (Avec douleur.) O Benjamine !

LE ROI, à part.

Benjamine... singulier hasard !

BORNING.

Vingt ans, Sire, et fraîche et potelée ! un vrai morceau de roi.

LE ROI, à part.

Eh bien ! alors, de quoi se plaint-il ?

BORNING.

J'avais compté sur elle pour semer de fleurs le chemin de ma vie et pour achalander ma boutique.

STRICKLAND.

Ta boutique ?

BORNING.

Je me nomme William Borning, Sire, et je suis épicier-droguiste dans Temple-Bar... une petite maison peinte en jaune à l'enseigne du *Cerf bleu.*

STRICKLAND.

Une jolie couleur et une enseigne bien choisie !

BORNING.

Après la noce il y eut un repas, comme c'est l'usage, et comme c'est l'usage aussi, on but immodérément.

STRICKLAND.

Du malvoisie, sans doute.

BORNING.

Oui, milord, du malvoisie et rien que du malvoisie.

STRICKLAND.

Tudieu ! messieurs les droguistes, et que boirons-nous donc alors ?

BORNING.

C'était la première fois et il m'en souviendra !.. Sur le minuit, quand mes parents et mes amis me laissèrent en tête-à-tête avec ma jeune épouse, j'étais...

STRICKLAND.

Un peu gris ?

BORNING.

Pardon, milord, tout à fait ivre!... Malgré cela, j'eus encore la force de quitter la salle du festin. Mais je vacillais énormément sur mes jambes et Benjamine riait comme une folle en voyant le grand soin que j'apportais à essuyer les vieilles murailles avec mon pourpoint neuf; enfin, cahin-caha... j'arrive à la chambre nuptiale...

STRICKLAND.

Eh là, maître Borning! pas de détails scabreux, au moins; Sa Majesté ne les aime pas...

BORNING.

Tiens! je croyais le contraire.

STRICKLAND.

C'est un véritable sauvage!

LE ROI.

Poursuivez, monsieur Borning, votre récit m'intéresse plus que vous ne croyez.

BORNING.

Ah! Sire, que de bontés! (Continuant.) Benjamine dénoue ses cheveux et enlève son chaperon. Oh! Sire, quels bras! quelles épaules!

LE ROI, d'un ton singulier.

Je les vois d'ici.

BORNING.

Voilà le tableau... Je me suis étendu dans un grand fauteuil pour mieux admirer... et aussi parce que je ne peux pas me tenir debout; je suis là en extase cloué sur mon siége par l'émotion... et par le malvoisie... par le malvoisie surtout... Impossible de secouer ma torpeur... Enfin, que vous dirai-je, Sire! à force d'admirer, je ferme les yeux et je m'endors.

STRICKLAND.

Ah! fi! monsieur Borning! (Le roi éclate de rire.)

BORNING.

Je m'endors!... Quelques heures après, je me réveille... je suis dégrisé! La chandelle est morte depuis longtemps... et je me trouve dans l'obscurité la plus complète... Je gagne le lit à... tâtons... Le lit est vide! je pousse un cri, une rafale de vent me répond; je me retourne; la fenêtre est ouverte; un voleur s'est introduit par là, peut-être pendant mon sommeil... Benjamine aura pris peur et se sera cachée dans quelque cabinet... Je prends une lumière en tremblant, ahuri, je fouille la maison du haut en bas, de la cave au

grenier! Personne! A moitié fou, je remonte; une échelle de soie est attachée au balcon, je ne l'avais pas vue d'abord. Accablé, je tombe sur un escabeau près de la table; je trouve une lettre, elle est de Benjamine, qui m'annonce... l'effrontée!... qu'elle va faire une petite promenade de quelques années avec un gentilhomme qui n'a pas sommeil!... Je pousse un second cri!... je m'arrache une poignée de cheveux! je vais me jeter la tête la première sur le pavé de la rue, lorsque j'entends tout à coup, en bas, dans ma boutique, un épouvantable vacarme.. Ce sont mes tonnes d'huiles, de spiritueux, mes épiceries et mes drogues qui sautent et qui flambent. En mon trouble, j'ai mis le feu à quelque paquet de chanvre, à quelque tas de poix résine; de petites langues de feu lèchent déjà mes pieds à travers les planches mal jointes de la chambre nuptiale et je n'ai que le temps de me sauver par cette même fenêtre, et à l'aide de cette même corde qui a facilité la fuite de Benjamine et de son suborneur; me voilà en bas! En ce moment, ma pauvre maison craque de toutes parts et je reste là, hébété, stupide, regardant flamber cette chère demeure où je suis né, où j'espérais être père et qui renferme tout ce que je possède! Et pendant ce temps, la lune me nargue de son croissant, et mon enseigne semble me rire au nez en me montrant ses cornes. (Les larmes qui suffoquaient Borning se font passage tout à coup et le bonhomme se met à pousser de véritables rugissements.)

LE ROI, éclatant de rire.

Oh! le merveilleux, le sublime pleurard!... (L'admirant.) De ma vie je n'ai vu larmoyer de la sorte, il est bien autrement amusant que Forrick. (Rires.)

BORNING, aux seigneurs.

Oh! il ne faut pas tant rire! je ne suis pas aussi bête que j'en ai l'air... j'ai lu Juvénal... moi!

STRICKLAND.

Juvénal!

BORNING.

Enfin, Sire, vous savez tout... et maintenant je somme Votre Majesté de laver l'outrage fait en ma personne à tous les épiciers-droguistes de la cité de Londres... je vous demande justice du larron d'amour qui m'a volé ma femme. (Se jetant à genoux.) Je viens enfin vous supplier de me venger de votre favori lord Strickland.

STRICKLAND.

Hein?

LE ROI, à part.

Que dit-il?

BORNING.

Oui, Sire, de lord Strinckland dont j'ai ramassé le poignard au bas de ma fenêtre... Le poignard que voici et qui porte gravés sur le pommeau et son nom et ses armes.

STRICKLAND, s'élançant.

Mon poignard!

BORNING, à part.

C'est donc lui?

LE ROI, retenant une envie de rire.

Oh! oh! voilà qui est grave, milord!

STRICKLAND.

Voulez-vous railler, Sire?

LE ROI, gravement.

Railler! mais il n'y a pas là matière à raillerie!

BORNING.

Non. (A part, avec un soupir.) Le scélérat est mieux que moi!

LE ROI, à Strickland.

Est-ce ainsi, je vous prie, que vous reconnaissez nos royales bontés?

STRICKLAND.

Mais, Sire...

LE ROI.

Sont-ce jeux de gentilhomme que troubler le repos public et prendre aux droguistes de Londres le peu de femmes qu'ils peuvent avoir?

BORNING.

Oui, le roi parle bien!

STRICKLAND, à part.

De qui se moque-t-on ici?

LE ROI, avec bonté.

Ne vous désolez plus, maître Borning, nous vous promettons qu'avant deux ou trois mois, nous vous aurons rendu votre épouse égarée.

BORNING, sautant.

Mais je n'en veux plus!

LE ROI.

Ah! et que voulez-vous donc?

BORNING.

Je veux la tête du ravisseur, Sire! (Strickland éclate de rire.) Il rit.

LE ROI, gravement.

Il a tort, monsieur Borning, car pour moi, je ne vois rien d'exagéré dans votre demande.

BORNING.

N'est-ce pas, Sire?

LE ROI.

C'est donc chose dite... De cet instant la tête de lord Strickland est à vous, vous pouvez la prendre.

BORNING.

Comment? (Tout le monde excepté le roi éclate de rire.)

LE ROI, continuant.

Et pour ce fait, nous vous donnons notre parole royale que vous ne serez ni emprisonné, ni puni, ni même inquiété!

BORNING, ahuri.

Quoi! Sire, vous voulez que moi-même? mais il ne se laissera pas faire.

LE ROI.

Ah! cela vous regarde.

BORNING, aux cent coups.

Sire... réfléchissez! je ne suis pas un tueur. Je vous conjure donc de ne me point charger de si dure et si difficile besogne. Si vous mettez sa vie entre mes mains, je suis sûr d'une chose, c'est que c'est lui qui m'enterrera.

LE ROI.

J'ai dit ce que j'ai dit! Vous m'avez demandé la tête de monsieur, et, comme autant que je le puis, j'aime à être agréable à mes sujets, je vous ai octroyé la tête qui vous faisait envie; mais c'est à la condition expresse que vous la cueillerez vous-même sur les épaules de monsieur. (Strickland salue Borning. Le roi continuant.) Il va sans dire que si vous ne le tuez pas du premier coup, il aura, lui, le droit de se débarrasser de votre personne.

BORNING.

C'est bien ce que je disais.

STRICKLAND.

Prenez donc votre temps, cher monsieur Borning. Du reste, la chose est plus faisable que vous ne le croyez. Je cours les rues de Londres, très-souvent seul, la nuit... (Tout le monde rit.)

BORNING, à lui-même.

La peste soit de tout ceci et j'avais bien besoin vraiment,

de faire une si longue route à pied pour venir narrer mes aventures... Ah! je le vois bien, ce que j'ai de mieux à faire, c'est de m'en retourner... (Fausse sortie. Revenant.) Ah! (Au roi.) Sire, je prends acte de votre parole royale... On ne sait pas... Si un jour ou l'autre j'ai du courage. (Sanglotant.) Ah! Benjamine! Benjamine!

LE ROI, éclatant de rire.

Mon Dieu! qu'il est drôle quand il pleure. (En ce moment trois pages paraissent au fond. Le premier tient un pourpoint jaune à paillettes; le deuxième un bonnet de couleur semblable à longues oreilles et une marotte. Le dernier enfin tient par la bride un âne bizarrement caparaçonné.)

SCÈNE VI

LE ROI, TROIS PAGES, LORD STRICKLAND, BORNING, puis RICHARD, rentrant.

LE ROI.

Qu'est cela?

LE PAGE, qui tient un billet.

Sire, c'est de la part de Forrick.

LE ROI.

De mon fou! qu'est-il donc devenu?

LE PAGE.

Il est mort!

LE ROI.

Ah bah!

LE PAGE.

Et voici les insignes qu'il a voulu renvoyer à Votre Majesté avec ce billet.

LE ROI, le prenant.

« A mon oncle Édouard, roi d'Angleterre par la grâce du diable. » (Il rit.)

STRICKLAND.

C'est bien pour vous.

LE ROI, lisant.

« Je ne t'amuse plus, je vais me pendre.... Puisse ma dernière grimace te faire rire... » (Le roi s'arrête.)

STRICKLAND, qui lisait par-dessus son épaule, achevant la lecture du billet.

« Et puisses-tu rire à en crever!... » (Le roi rit plus fort.)

BORNING, frissonnant.

Ah! l'affreux monde!

LE ROI.

Mon fou est mort, messieurs, qui de vous veut le remplacer ?

BORNING, à part.

Je ne resterai pas une minute de plus ici.

LE ROI, jetant les yeux sur lui et avec un cri.

Ah! (Appelant.) Strickland, écoute donc!... (Il lui parle bas.)

BORNING, à part.

On dirait qu'ils parlent de moi... je ne suis pas en sûreté ici.

LE ROI.

Tu m'as entendu ?

STRICKLAND, riant.

Oui, Sire!

BORNING, à part.

Filons.

STRICKLAND, poliment.

Pardon! pardon! (Appelant un valet.) Déshabillez M. Borning.

BORNING.

Plaît-il? mais je m'y oppose.

STRICKLAND.

Qu'on exécute mes ordres. (Les pages enlèvent de force le pourpoint de Borning.)

BORNING, à part.

Voudraient-ils me dévorer tout cru?

STRICKLAND.

Endossez-lui maintenant le pourpoint de Forrick.

BORNING, sautant.

L'habit d'un pendu... et qui montre la corde ?

STRICKLAND.

La corde de pendu porte bonheur.

BORNING.

Mais il est trop long...

STRICKLAND.

Qui peut le plus, peut le moins.

BORNING, aux cent coups.

Je me trompais, il est trop court.

STRICKLAND.

Qu'à cela ne tienne... on vous raccourcira... La coiffure. (On le coiffe.) Et la marotte avec ses grelots. (On la lui donne.)

LE ROI.

Maintenant, mon neveu, approche, et viens recevoir l'accolade de ton oncle.

BORNING, ahuri.

Quel oncle! quel neveu! Ah! je deviens fou!

STRICKLAND.

Eh! oui, fou d'Édouard IV, roi d'Angleterre... Et connais-tu les avantages de ta position? C'est d'amuser le roi. Si jamais tu l'ennuies... ou tu te pendras toi-même, ou il te fera pendre.

BORNING.

Me pendre? être pendu! Sire! Sire! ceci n'est point sérieux?... Vous voulez vous railler de moi?...

LE ROI, l'admirant.

La splendide face égarée et frissonnante!... Le diable me brûle!... ton masque renversé est le plus réjouissant du monde, et tu feras, d'honneur, un mirifique bouffon.

BORNING, accablé.

Moi?... un bouffon! ah! je n'y survivrai pas!

STRICKLAND, aux valets.

La monture de maître Forrick, deuxième du nom... Forrick est mort, vive Forrick!

TOUS, riant.

Vive Forrick! (On hisse Borning de force sur l'âne.)

BORNING, se débattant.

Mon oncle!... mon neveu!... non... Majesté! Sire!

LE ROI.

Qu'on le promène.

BORNING, pendant qu'on l'entraîne sur l'âne.

C'est un crime de lèse-droguerie que vous commettez là. J'en appelle à la postérité! (Il se prend à sangloter de plus belle, et maître Aliboron, qui se met à braire, fait chorus avec lui. Le cavalier et sa monture disparaissent par l'avenue praticable avec les pages et les varlets, au milieu des accès de gaîté de tous les personnages.)

SCÈNE VII

LE ROI, STRICKLAND, RICHARD.

LE ROI, riant plus fort que les autres.

Ah! Forrick! que tu as bien fait de te pendre! et surtout que ce brave mari a été bien inspiré en venant chercher son épouse envolée! (Il rit de nouveau et s'arrête tout à coup.) Mais à

propos de sa femme, et lady Jane?... que diable devient-elle donc?

RICHARD.

Sire, je vais m'en informer... Je cours auprès de lady Jane.

LE ROI.

C'est cela... Allez, mon cher Richard... vous vous entendrez mieux que nous à consoler notre belle amie. (Richard salue et sort précédé par le page.)

SCÈNE VIII

Les Mêmes, moins RICHARD.

LE ROI, à Strickland tandis qu'il s'éloigne.

Ce bon frère, il a toutes les tendresses.

STRICKLAND.

C'est un ange, mais ses ailes sont reployées, et le vulgaire prend cela pour des bosses!

LE ROI, sévèrement.

Strickland! c'est mon frère... nous sortons du même sein.

STRICKLAND.

Eh bien, oui... seulement, lui, il est sorti de travers.

LE ROI.

Ah! coquin! il est bien heureux pour toi que je n'aime pas ma famille... Sur ce, allons dire adieu à Forrick premier.

STRICKLAND.

Pardon, Sire, un mot, je vous prie.

LE ROI.

Parle!

STRICKLAND.

Entre nous... est-ce que pour enlever des femmes de droguistes, vous ne pourriez pas prendre un autre costume que le mien?

LE ROI, riant toujours.

Tu as donc deviné... Eh bien, oui, c'est ton roi, mon Strickland, qui est le suborneur! Que dis-tu de l'équipée?... n'est-ce pas qu'elle est piquante?

STRICKLAND.

Je ne trouve pas.

LE ROI.

Comment?

STRICKLAND.

Dame, si cet imbécile en arrivait un jour à profiter de la licence que vous lui avez si généreusement octroyée.

LE ROI.

Tu es fou !

STRICKLAND.

Mais on ne sait pas... comme il a dit lui-même.

LE ROI.

Eh bien, au moins, tu m'auras été une fois utile à quelque chose ; car enfin, entre nous, tu ne me sers à rien !

STRICKLAND.

Je ne vous sers à rien? Et qui donc autrefois a découvert à Northampton, cet ange de beauté nommé Élisabeth?

LE ROI.

Ah ! pardieu ! je te conseille de te vanter de cela... c'est grâce à toi si je suis marié aujourd'hui.

STRICKLAND, gravement.

Madame Élisabeth vous a donné un fils, pourtant?

LE ROI.

Le beau mérite... Qu'est-ce qui n'a pas un fils?... Tu en as bien un, toi?

STRICKLAND, avec un mouvement.

Mon fils !

LE ROI.

Un soupir! tu le regrettes? Mais que ferais-tu d'un fils, malheureux?

STRICKLAND.

Je m'en ferais une âme. (Le roi hausse les épaules. Continuant.) Il doit avoir dix-neuf ans! S'il a les traits de sa mère, il doit être bien beau !

LE ROI, bâillant.

Et grandement ennuyeux s'il te ressemble... Voyons, parle-moi de ta gaîté, de ton esprit, de ton courage, mais ne me parle pas de ton cœur, je n'y crois pas.

STRICKLAND.

J'en ai un cependant, Sire, je vous le jure, mais je le garde pour le jour où je retrouverai cet enfant, (Tristement.) si jamais je le retrouve! (Secouant ses idées.) Mais ne parlons plus de cela, parlons de votre escapade, et à ce sujet, Sire, savez-vous bien que vous risquiez de me compromettre?

LE ROI.

Ah! oui... Tiens, maintenant que nous avons parlé de ton cœur, si nous parlions un peu de ta réputation.

STRICKLAND.

Enfin, Sire, la chose s'ébruitant, vous pouviez me nuire auprès de la dame de mes pensées.

LE ROI.

La dame de Trèfle?

STRICKLAND.

Ne riez pas, Sire, depuis ce matin, je suis amoureux et amoureux fou de la plus adorable créature!...

LE ROI, vivement.

Son nom?

STRICKLAND.

Pardon, Sire, je vous cacherai le nom, désirant garder la femme!

LE ROI.

Égoïste!

STRICKLAND.

Allons, Sire, j'en fais assez pour vous, quoi que vous en disiez, car si je suis habile à servir vos amours, je le suis davantage à déterrer les marchands d'or; et quand votre trésor est à sec, ce qui arrive assez souvent, c'est toujours moi qui me charge de le remplir.

LE ROI.

Il t'en reste bien par-ci... par-là quelques lingots sous les ongles?

STRICKLAND.

Franchement, c'est bien le moins; allez, allez, Sire, je vous suis indispensable, vous dis-je, et si vous me chassiez un jour, le lendemain tous vos vices se révolteraient pour me réinstaller dans vos bonnes grâces, car je suis le père nourricier de vos péchés mignons, mon maître... C'est moi qui les berce, qui les dorlote! Vous êtes gourmand, et pour votre bec fin, j'emprunte chaque jour aux trois Apicius quelque recette nouvelle de bonne gueulardise... Vous êtes paresseux, et je pense pour vous... Vous avez une soif éternelle de voluptés, et je suis en amour un échanson infatigable!

LE ROI.

C'est pourtant vrai ce que dit ce chenapan-là.

STRICKLAND.

J'ai mêmes ardeurs, mêmes passions que vous; comme

vous j'aime les clameurs du combat et les tumultes de l'orgie... Les blessés tout sanglants qui tombent dans la mêlée, les courtisanes folles qui roulent sur les dalles, le cliquetis du fer, le bruissement de l'or, voilà ce que vous aimez, et voilà ce que j'aime! Vous voyez donc bien, mon maître, qu'un monarque tel que vous ne saurait se passer d'un ami tel que moi!

LE ROI, *se levant.*

Je te subirai donc tant que je cultiverai le vice, mais... le jour de ma conversion...

STRICKLAND.

Eh bien, ce jour-là?

LE ROI.

Ce jour-là... je te ferai pendre.

STRICKLAND.

On aura le temps de tresser la corde...

SCÈNE IX

LES MÊMES, JANE SHORE.

LE ROI, *regardant au fond.*

Mais c'est lady Jane, mon Dieu! quelle figure bouleversée!

JANE, *entrant.*

Sire, je viens une dernière fois vous demander justice.

LE ROI.

Encore? mais on me prend donc pour saint Louis?

JANE.

Cette jeune orpheline que j'avais recueillie...

STRICKLAND, *s'oubliant.*

Régina Paddington...

LE ROI, *le regardant.*

Ah! fort bien...

JANE, *continuant.*

Elle a été enlevée il y a une heure, presque sous les yeux de Votre Majesté!

STRICKLAND.

Enlevée!

LE ROI.

On n'apprend que des malheurs aujourd'hui. (*A Strickland.*) Celui-ci ne doit pas te surprendre.

STRICKLAND.

Sire, foi de gentilhomme, le ravisseur n'est pas moi; on m'a devancé d'un jour. (Avec colère.) Comme on a bien raison de dire qu'il ne faut jamais remettre les choses au lendemain.

LE ROI, riant.

Sacripant. (A Jane.) Enfin?

JANE.

On a aperçu Régina traversant la vallée, emportée par un cavalier suivi d'uue nombreuse escorte en tête de laquelle galopait ce jeune homme que Votre Majesté a daigné remarquer hier, et qui vendait des chapelets.

STRICKLAND.

Mais, Dieu me damne! moi-même je lui en ai pris un.

LE ROI.

C'est charmant! le diable qui achète des bénitiers.

STRICKLAND, avec colère.

Oh! cette Régina! mais je la retrouverai!

LE ROI.

Il sera bien temps... ce ne sera plus qu'une demi-vertu.

STRICKLAND.

Bah! il ne faut pas être plus royaliste que le roi.

LE ROI, bas et riant.

Insolent! (A Jane.) On recherchera les ravisseurs, mais, pardon, vous avez dit en commençant que vous nous demandiez une dernière fois justice, qu'est-ce que cela signifie?

JANE.

Cela signifie, Sire, que demain j'aurai quitté la cour. (Strickland va sortir.)

LE ROI, bas.

Reste! (Haut.) Quitter la cour, vous?

JANE, s'inclinant.

Sire, vous êtes encore aujourd'hui notre hôte bien-aimé, et aujourd'hui encore nous ferons à Votre Majesté les honneurs du château que nous devons à sa munificence, mais demain, nous la prierons humblement d'en reprendre les clefs.

LE ROI.

Les clefs?... mais c'est donc le jour des restitutions... C'était d'abord Forrick qui, après avoir rendu son âme à Dieu, nous rendait sa marotte, et c'est vous, madame, qui

maintenant... Mais, en vérité, nous ne sortons pas du bouffon.

JANE.

Sire !...

LE ROI.

Gardez vos clefs, madame, que diable voulez-vous que nous en fassions ?

STRICKLAND, vivement.

Je vous en indiquerai le placement, Sire... je suis justement en train de me faire un trousseau.

LE ROI.

Il s'agit bien vraiment de ton trousseau, quêteur de fiefs ; il s'agirait plutôt de celui de lady Jane qui songe, à ce qu'il paraît, à entrer en religion...

JANE.

En religion ?... oh ! je m'en garderai bien, Sire... Ces longs cheveux que Votre Majesté a si souvent admirés me sont trop précieux pour que je m'expose à m'en séparer... Moisson dorée, disiez-vous d'eux ; eh bien ! la moisson ne tombera pas sous la faucille monastique !

LE ROI.

Ah ! (Bas à Strickland.) C'est vrai pourtant qu'elle a des cheveux magnifiques !

STRICKLAND.

Il n'y a rien de plus charmant que ce que l'on va perdre... si ce n'est toutefois ce que l'on a perdu.

LE ROI, à Jane.

Et... en nous fuyant, où volerez-vous, madame ?

JANE.

Vers le plaisir... j'irai lui demander des consolations pour mon bonheur perdu.

LE ROI, à Jane.

Et vous mettrez sans doute l'amour au nombre de ces consolations-là ? (Jane baisse les yeux sans répondre.)

LE ROI, bas à Strickland.

Strickland, elle en aime un autre.

STRICKLAND.

Eh bien, tant mieux, Sire, puisqu'elle vous fatiguait. (Sur un mouvement d'épaule du roi.) Elle ne vous fatigue plus ?... c'est logique... elle devient légère ; oh ! quand elles nous trompent, les femmes savent bien ce qu'elles font !

LE ROI, à Jane.

Et... en vous éloignant, quel est votre dessein?

JANE, gaîment.

Je veux révolutionner l'Angleterre, Sire... et cela me sera facile... Tout le monde voudra voir la timide gazelle sortie vivante, par miracle, d'entre les griffes du léopard.

LE ROI.

Vous n'en êtes pas sortie encore.

JANE, de même.

Oh! si vous me dévoriez maintenant, mon maître, ce ne serait plus que par politesse... Mais on vous attend, Sire, et... (Elle fait un pas.)

LE ROI, la retenant.

Jane!

STRICKLAND, bas au roi.

Sire, prenez garde... vous allez oublier votre dignité; vous mettez déjà votre couronne de travers.

LE ROI, bas.

Mais c'est qu'en vérité, cette jeune dédaigneuse... jamais je n'ai ressenti auprès d'elle ce que j'éprouve aujourd'hui.

STRICKLAND, bas.

Vous ne vous en souvenez plus.

LE ROI, à Jane.

Parlons sérieusement... D'où est né ce caprice?... nous gardez-vous rancune de la fin tragique de notre fou?

JANE.

Forrick m'aimait, Sire, et je le pleure... mais là n'est pas encore la véritable cause de l'exil volontaire auquel je me condamne.

LE ROI.

Quelle autre faute alors avons-nous donc commise?

JANE.

Aucune, Sire... et moi seule suis coupable; et coupable du plus grand des crimes, celui de ne plus vous plaire.

LE ROI.

Jane, vous êtes seule à vous accuser, mais il y a autre chose; voyons, pourquoi, bel astre, voulez-vous quitter notre ciel?

JANE.

Parce que dans votre ciel, Sire, il y a trop d'étoiles.

LE ROI.

Jalouse!

JANE.

C'est vrai; tous les jours vous en découvrez une plus brillante, et, non content de cela, vous retournez encore à... celles qui pâlissent...

STRICKLAND, bas au roi.

Je crois que ceci est à l'adresse de la reine.

LE ROI, bas.

Tu es fou !

JANE.

Vous m'aimiez, disiez-vous, et n'aimiez que moi seule, et bientôt, au grand jour et dans tous les carrefours de Londres, vos hérauts d'armes proclameront le contraire.

STRICKLAND, bas.

Que vous disais-je? Ah! voilà le grief! cela vous apprendra à vouloir des héritiers! lady Jane ne vous pardonnera jamais cela.

LE ROI, de même.

Pourtant je ne veux plus qu'elle me quitte.

STRICKLAND.

Comment faire ?

LE ROI.

Tu n'as pas un moyen?

STRICKLAND.

Si... accusez-moi !

LE ROI.

Drôle !... (Avec colère.) Au fait, tu as raison... mais pour donner à cela toute vraisemblance, je vais te faire couper la tête!

STRICKLAND.

Allons, tout à l'heure vous parliez de me faire pendre. Tenez, vous ne savez pas ce que vous voulez.

JANE, faisant un pas pour sortir.

Si Votre Majesté le permet?...

LE ROI.

Un moment, de grâce !

JANE.

Sire !...

LE ROI.

Venez ici, près de moi... je vous en prie... je le veux!... (Jane s'incline et va près du roi.)

LE ROI, avec une sorte de colère sourde en lui prenant les mains.

Vous disiez à l'instant que le léopard n'aimait plus assez la gazelle pour la dévorer.

JANE, souriant.

Oui.

LE ROI.

Eh!... que la gazelle y prenne garde!... car l'amour a grandi et les griffes ont poussé... et il lui faudra choisir maintenant des morsures ou des caresses.

JANE, s'étendant sur le lit de repos.

Voilà, Sire, une déclaration tout à fait galante!...

LE ROI.

Choisissez, Jane!

JANE, froidement.

Je choisis les morsures!

LE ROI, avec éclat.

Imprudente, prenez garde!... (Tenant Jane entre ses bras et avec un sourire cruel.) Je puis fermer à jamais cette bouche moqueuse, éteindre ces grands yeux où brille le dédain... Cette main d'enfant tiède et souple, ce soir, si je le veux. elle sera raide et glacée!... Ce gai printemps qui rit sur vos joues, ma mignonne, un souffle mortel peut le changer en hiver!... Ce corps charmant, enfin, au lieu du lit soyeux tout parsemé de roses, je puis, si je le veux, lui donner cette nuit une couche de marbre!

JANE, souriant.

Et après, vous serez bien avancé.

LE ROI, avec passion.

Jane!

JANE, avec coquetterie.

Pourquoi donc disiez-vous que vous ne m'aimiez plus?

LE ROI, la saisissant dans ses bras.

Oh! tais-toi... je t'adore!

STRICKLAND, penché sur le lit de repos.

Sire, je suis là! (Le roi se lève avec Jane. Des fanfares retentissent au dehors.)

LE ROI, à Jane.

Voici le signal du départ, nous faites-vous la grâce de nous accompagner, lady Jane?

JANE.

Excusez-moi, Sire, je suis un peu... souffrante et vais rentrer au château.

LE ROI.

Je vais avoir l'honneur de vous tenir l'étrier. (*Aux seigneurs.*) Messieurs, la bête forcée, nous irons souper ce soir au château des Spectres. (*Le cortége s'éloigne au bruit des fanfares.*)

DEUXIÈME TABLEAU

A droite au troisième plan, et occupant le tiers du théâtre, un vieux château à demi ruiné, construit sur des roches inaccessibles. On y arrive par un chemin pratiqué à droite et qui se perd dans la forêt pour se montrer de nouveau au sommet de la colline. — Au fond, et occupant le reste du théâtre, une vallée profonde dans laquelle se perdent les rochers qui servent de base au vieux château. — La vallée qui occupe le fond du tableau est rendue praticable par un plancher en pente douce par lequel on arrive sur la scène. — A droite et à gauche la forêt.

SCÈNE PREMIÈRE

ROBIN, KETTY, DES PAYSANS.

ROBIN, *aux paysans.*

C'est comme je vous le dis. Le bouffon et son âne ont rejoint la chasse à la Croix brisée. Ça avait l'air de la fête des fous.

KETTY.

Il s'est vite dégourdi tout de même. (*A de nouveaux paysans qui arrivent avec Charlotte.*) Mais venez donc, vous autres!...

SCÈNE II

LES MÊMES, CHARLOTTE.

ROBIN.

Mais venez donc, ma tante... Voilà le château des Spectres... Nous sommes tout portés pour voir défiler le cortége. Quel beau roi!... Il a un instant regardé madame Robin.

CHARLOTTE.

Tu as beau dire, je ne l'aimerai jamais, moi!

ROBIN.

Miséricorde! vous tairez-vous? vous allez me compromettre!

KETTY.

Mais, Robin, il y a trois mois, tu étais de l'avis de ma tante.

ROBIN, *sautant.*

Bon!... à l'autre!

KETTY.

Et tu criais : Vive Henri VI!

ROBIN, *se démenant.*

Ce n'est pas vrai... et... d'ailleurs, c'était différent, vous comprenez, il était le plus fort.

CHARLOTTE.

Ah! voilà!

ROBIN.

Est-ce ma faute à moi si, depuis dix ans, depuis la bataille de Towton, ils jouent tous deux au roi détrôné?... C'est vrai cela... ils sont comme qui dirait sur une bascule... Un jour, bon! c'est Henri qui est en l'air; le lendemain, paf! il dégringole... Aujourd'hui, c'est le roi Edouard qui est en haut, je suis pour le roi Edouard; ah! je serai peut-être demain pour Henri VI? Ça dépendra de la bascule!

CHARLOTTE.

Mais tu n'as donc pas une opinion à toi?

ROBIN.

Pourquoi faire?... Je suis drapier... je ne suis pas un homme politique.

KETTY.

Politique ou non, tu n'es pas un homme du tout.

ROBIN, *vexé.*

Madame Robin!... (*Aux autres femmes.*) Mesdames, ce n'est pas vrai, vous savez? (*On entend au loin un bruit de fanfares.*)

KETTY.

Écoutez!

ROBIN.

Ils approchent! les voilà, ils descendent de cheval! Sont-ils gais? C'est le damné bouffon qui les fait rire.

SCÈNE III

LE ROI, FORRICK, BURKE, GLOCESTER, STRICKLAND
et toute la suite du roi.

(Le roi entre appuyé sur l'épaule de Forrick et en riant aux éclats.)

LE ROI.

Ah! ah! ah! Mais à quoi diable, drôle, as-tu accroché ta langue qu'elle soit si bien pendue à cette heure? Et d'où te vient, dis-moi, toute cette faconde?

FORRICK, montrant des tablettes.

D'un héritage que j'ai fait, mon oncle.

LE ROI.

Un héritage?

FORRICK.

Oui, celui de ton bouffon décédé. Tu vois ces tablettes : Eh bien, ce sont des Mémoires... un vrai trésor, je t'en réponds pour un fou qui débute dans l'art épineux de vilipender son prochain. (Rires.) Oh! j'en sais long maintenant, et je me propose ici de vous en dire de belles, va, sois tranquille! (Rires.)

LE ROI, riant.

Vraiment!... Eh bien, fais cela, et je te promets un manteau neuf.

FORRICK.

Va chercher le mouton qui fournira la laine et prends toi-même la toison... tu as l'habitude de tondre. (On rit.)

LE ROI, avec complaisance.

Pas mal!

FORRICK.

N'est-ce pas?... Oh! ce niais de Forrick Ier était trop vertueux, trop honnête pour une cour comme celle d'Edouard IV; cour pavée de coquins, de bandits et de paillards!... Mais me voici, moi, et comme je tiens à bien faire ma partie dans ce concert infernal que tu donnes au monde, j'accorderai, comme il faut, mon esprit sur les leurs et mon âme sur la tienne... Je serai faux, infâme, corrompu, vil et lâche, sûr de cette façon d'être bien vu du maître et flagorné par les valets... (Secouant sa marotte.) Ah! tu m'as imposé la marotte et le bonnet d'âne?... Eh bien, tant pis pour toi, mon oncle!

LE ROI, riant.

Mais je ne me plains pas, mon neveu. Va donc, va toujours!

FORRICK.

Oui? et par qui veux-tu que je commence?... Par eux?... ou par toi?... Tiens! je commencerai par eux... Tu es le plus vicieux de tous, je te garderai pour la fin! (Strickland et le roi éclatent de rire.)

RICHARD.

Sire, ne fermerez-vous pas la bouche à ce drôle?...

LE ROI.

Pas si sot, vraiment!... Il n'aurait qu'à se pendre aussi... et il m'amuse.

FORRICK.

Me fermer la bouche?... milord duc?... pour qui donc redoutes-tu mon intempérance de langue?... Est-ce pour lord Strickland?... Mais il n'a rien à craindre... On a pu voir par l'exemple de mon prédécesseur qu'une bonne réputation seule peut nuire à la fortune d'un homme à la cour de mon oncle Edouard IV?... Eh bien!... il n'est pas dans ces conditions-là, lui... Dans toute sa vie, il n'a pas eu une bonne action à se reprocher, n'est-ce pas?... Il n'a été ni bon époux, ni bon père, ni amant fidèle?... Il n'a jamais eu ni pudeur ni conscience, n'est-il pas vrai?... Eh bien! que peut-il craindre?

STRICKLAND, gravement.

Sévère! mais juste!

FORRICK, se retournant du côté de Richard.

C'est comme toi, Glocester, notre frère bien-aimé...

LE ROI, à Richard avec politesse.

A vous, mon frère...

FORRICK, continuant.

Bossu au moral comme au physique; c'est du fiel au lieu de sang qui coule dans tes veines. Tu lèches la main d'Edouard, mais ta langue se fait de plus en plus rude et deviendra langue de chat, en attendant qu'elle devienne langue d'aspic... doucereux et plein de haine, cruel et hypocrite!... Tu peux aussi rester en paix, tu es de la maison. (Richard fait un mouvement et porte la main à son poignard.)

LE ROI, éclatant de rire.

Ah! ah! ah! mon frère, de grâce! laissez-nous notre fou!... les journées sont si longues!... Eh! dis-moi, Burke, notre féal, peut-il aussi dormir tranquille?

FORRICK.

Je crois bien... c'est même le mieux couché de tous!... Il a abandonné son parti et trahi les siens! Il avait une rose *rouge* à son chapeau, il l'a remplacée par une blanche... Le

sang de ses frères... il se l'est fait rembourser... Traître et courtisan, comment ne serait-il pas bien avec toi, digne berger de ce troupeau galeux!

LE ROI, riant et l'interrompant.

Messieurs, je crois qu'il est temps...

STRICKLAND, l'arrêtant.

Oh! pardon! pardon! Sire... c'est votre tour maintenant!

LE ROI.

Et que pourrait-on dire de moi, s'il te plaît?

STRICKLAND.

Rien, Sire, c'est vrai, on a déjà tout dit.

FORRICK.

Oh! que non, que non, j'ai mes notes... Va, va, je t'en réponds, tu n'auras rien perdu pour attendre! (Le roi éclate de rire. L'orage, qui s'amoncelait depuis un moment, éclate tout à coup. Au roi.) Tiens, mon oncle, vois ton bonheur... Pour le spectacle merveilleux que tu as commandé, voilà le ciel qui t'envoie sa musique.

LE ROI.

Hé là, maître Forrick, est-ce que tu deviendrais poëte?

FORRICK.

Poëte, moi? Dieu m'en garde!... tu me ferais chanter tes louanges.

LE ROI, lui tapant sur l'épaule.

Allons, décidément, je n'ai pas perdu au change!... Je te défends de te tuer, tu entends?

FORRICK.

Oh!... sois tranquille! Si jamais je verse une goutte de mon sang pour toi, je te permets de l'aller dire à Rome.

LE ROI, éclatant de rire.

Allons, messieurs.

BURKE, à part.

Enfin!... (Il jette un regard à droite dans la profondeur de la forêt. Glocester a dit un mot à voix basse à un écuyer qui sort par la gauche. — Le roi, appuyé sur Forrick et accompagné de tous ses gentilshommes, s'engage dans le chemin qui mène au château. Les pages et varlets les avaient précédés, les soldats d'escorte les suivent. — Ils disparaissent un instant derrière un pli du terrain et reparaissent ensuite au sommet des rocs. Tout le cortége entre dans le château)

LES PAYSANS, criant, gesticulant et agitant leurs toques pendant la montée.

Vive la maison d'York! Vive le roi... Vive Edouard IV!

ROBIN.

Hé! voici la nuit, filons!... Malgré les watchmans, les faubourgs ne sont pas très-sûrs.

KETTY.

Dis donc que tu as peur des revenants!

ROBIN, bas.

Et quand cela serait, madame Robin, quand cela serait... Ma vie doit vous être assez chère pour que vous approuviez cette faiblesse!...

KETTY.

Oh! un homme, fi donc! (Les paysans s'éloignent; alors des hommes armés sortent de derrière les arbres et les rochers, grimpent de la vallée et s'assemblent silencieusement.)

SCÈNE IV

JOHN-BELL, PIR-KALF, LES HOMMES D'ARMES, puis MARGUERITE, ÉDOUARD, HENRI.

JOHN-BELL.

C'est la reine!

PIR-KALF.

Le prince de Galles et son frère d'adoption l'accompagnent! (La reine, Edouard, Henri et leurs soldats arrivent.)

TOUS.

Vive la reine!... (La reine leur fait signe de se taire.)

HENRI.

Oh! les flamboyantes épées... ça sent la guerre!

JOHN-BELL, à Pir-Kalf.

Voilà le prince!

ÉDOUARD.

Ce n'est pas la guerre cela, c'est l'embuscade... J'avais rêvé mieux!

PIR-KALF, bas à John-Bell.

Non, le voilà... (A Marguerite.) Nous attendons les ordres de la reine.

MARGUERITE.

Dieu soit avec vous, allez! Nuit, prête-nous ton ombre, ciel, éteins tes éclairs! (Ils grimpent sur les rochers et disparaissent dans le château. — Combat dans le château. — Marguerite, entourée de son

escorte, attend l'issue de l'attaque, ayant Henri à sa gauche et Édouard à sa droite. Tous trois sont à cheval.)

HENRI.

Ah! que ne suis-je au milieu de la mêlée!... par toutes les roses blanches de la terre, je jure que mon épée serait rouge ce soir.

ÉDOUARD.

Veuille Dieu faire triompher notre cause sans une trop grande effusion de sang!

SCÈNE V

LES MÊMES, BURKE.

BURKE, accourant.

Richard avait garni le château d'hommes d'armes... Vous allez être écrasés... Fuyez, reine... prince, fuyez!

ÉDOUARD.

Fuir?

HENRI, se jetant à bas de son cheval.

Non pas!

BURKE, arrêtant Henri.

Ah! c'est la mort!

HENRI.

C'est le devoir! (Prenant la bannière.) Donne-moi cet étendard!

ÉDOUARD.

Je te suis, frère!

BURKE.

Non, prince, restez!

HENRI.

Restez, oh! restez!

MARGUERITE.

Edouard, obéissez!... c'est le salut de l'Angleterre qui est en jeu.

HENRI, aux hommes d'armes.

Voici votre étendard... un dernier effort, camarades... A l'assaut!

TOUS.

A l'assaut!

HENRI.

A l'assaut!... (Ils montent. — Coups de feu. — Henri et des hommes d'armes tombent. — On emporte Henri près de la reine.)

ÉDOUARD, sautant à bas de son cheval.

Mon frère! (Il soutient la tête d'Henri. — Marguerite les regarde. — Le combat continue au dehors à l'arme blanche, dans tous les plis du terrain et sur la pointe des rochers.)

(La toile tombe.)

ACTE DEUXIÈME

A l'Écluse, dans la Flandre hollandaise (décor coupé). A gauche, une pauvre maison dont l'intérieur est visible au public. — Porte à droite, donnant sur la rue, dans laquelle on descend par quelques marches de pierre. Au fond de la maison, une fenêtre à balcon donnant sur un canal qui conduit à la mer. — Dans le coin à gauche, un escalier qui est censé conduire aux chambres du premier étage. — Au dehors et au fond, à droite, une brasserie devant laquelle se trouve une terrasse couverte de tonnelles d'où l'on descend au canal par un escalier de bois. — A droite et à gauche, premier plan, une rue se perdant dans la coulisse; au loin, et de l'autre côté du canal, des maisons de pêcheurs que dominent à l'horizon les maisons de la ville.

SCÈNE PREMIÈRE

RÉGINA, dans la maison. VAN-KORK, BLOK, VERKEN, JAN-HOP, sous la tonnelle, puis HENRI et ensuite MARGUERITE, ÉDOUARD, LES PÊCHEURS et L'HOTELIER.

VAN-KORK.

Et voilà comment, après la sanglante affaire du château de Rumsay, notre ami Pir-Kalf a été forcé de quitter l'Angleterre, chevalier, et comme quoi il a recommencé à jeter ses filets.

JAN-HOP.

Mais vienne une nouvelle occasion de donner des coups ou d'en recevoir et...

VAN-KORK.

Et son épée ne restera pas longtemps au croc, je vous en réponds.

BLOK.

C'est un brave fils des Flandres; à sa santé et à son bon retour!

TOUS, trinquant.

A son retour!

ÉDOUARD.

Ce sera fête ce soir à l'enseigne de la Flandre-Hollandaise. (A part.) Là-bas l'abondance et ici... (Il porte la main à sa poitrine avec un sentiment de douleur.)

MARGUERITE, s'élançant vers lui.

Qu'as-tu, mon enfant?

ÉDOUARD, s'efforçant de sourire.

Rien... rien, ma mère... Ah! ici vous n'êtes plus la reine, madame, vous êtes ma mère... (A Régina.) Que vois-je? et quelle est cette perle qui roule de vos cils, Régina? (Lui prenant la main.) Une larme! vite, Henri, sèche-la d'un baiser. (Régina recule avec pudeur.)

ÉDOUARD, souriant.

Le roi le veut!... N'es-tu pas sa fiancée?... Oh! d'abord, vois-tu, j'ai compté sur toi pour payer ma dette! car... pour moi, j'ai bien peur de mourir insolvable.

RÉGINA s'élançant.

Oh! taisez-vous, monseigneur.

ÉDOUARD.

Oh! depuis l'attaque infructueuse de ce château maudit, je désespère... (D'une voix sourde.) Cette défaite a été un désastre!... Il a fallu quitter de nouveau l'Angleterre... il a fallu fuir, fuir encore, fuir toujours!... (Edouard chancelle.)

MARGUERITE, le tenant dans ses bras.

Cette pâleur!... cette faiblesse... Oh! c'est horrible! Je n'ai pas su lui conserver une couronne, et voilà qu'à présent je ne peux pas lui donner du pain.

HENRI.

Mon Dieu!... mon Dieu!...

ÉDOUARD.

Henri, ne pleure pas... Mère, relève la tête! C'était vous qui jadis me donniez du courage; voudriez-vous donc me l'ôter aujourd'hui? Pour soutenir mon corps, mère, parle à mon âme!... (A Henri.) Parle-moi du passé qui fut si glorieux! (A Marguerite.) Mère, soutiens mon esprit en me parlant du génie de Bedfort!... Apprends-moi à souffrir en comptant devant moi les glorieuses blessures des Somerset, des Warwick et des Buckingham... Parle-moi de cela, ma mère! Henri, parle-moi de cela! (Il les embrasse, puis se dirige en chancelant vers la fenêtre.)

MARGUERITE.

Où vas-tu?

ÉDOUARD.

A cette fenêtre... je crois que l'air me fera du bien, et je veux... (Arrivé près de la fenêtre, ses forces le trahissent et il tombe sur un siége.) Ah! je ne peux plus lutter! (Tous s'élancent vers lui et l'entourent.)

MARGUERITE.

Mon Dieu !... il va s'évanouir.

RÉGINA.

Du secours... un médecin.

HENRI.

Ce n'est pas un médecin qu'il lui faut... c'est du pain, et je vais en demander aux passants ! (Il s'élance dans la rue.)

MARGUERITE, près d'Édouard.

Mon enfant ! (Régina a été chercher de l'eau. La reine en humecte les tempes d'Édouard.)

HENRI.

A qui m'adresser ?... (Regardant du côté de la tonnelle où un gai désordre commence à régner.) Ces matelots ?... ils sont bien joyeux !... et une plainte sonne mal au milieu des éclats de rire... (Regardant au loin dans la rue à droite.) Ah ! là-bas !... deux femmes !... l'une toute jeune ! toute jeune, l'autre bien, bien vieille... C'est près des berceaux ou des tombes que fleurit le mieux la pitié ! allons ! (Il disparaît rapidement par la rue à droite.)

SCÈNE IV

LES MÊMES, moins HENRI.

MARGUERITE, inquiète.

Du courage, mon enfant.

RÉGINA.

Oui, du courage, mon doux seigneur.

PIR-KALF, au fond.

Ma foi ! il y a deux mois que je n'ai couché dans un lit, je vais retrouver le mien.

LES AUTRES PÊCHEURS.

Et nous le nôtre !

PIR-KALF.

Une dernière rasade alors, et partons.

ÉDOUARD, à sa mère avec un sourire.

Mère !

MARGUERITE.

Oh! méchant... que tu nous as fait peur. (A part.) S'il pouvait dormir.

JAN-HOP, au fond en élevant son verre.

A la Flandre!...

TOUS.

A la Flandre!... (Pendant ce qui va suivre les pêcheurs font leurs adieux et leurs préparatifs de départ, puis ils descendent le petit escalier qui conduit au bord du canal, entrent dans leurs barques et enfin s'éloignent. Parmi leurs amis, les uns descendent avec eux, les autres restent sur la terrasse d'où ils peuvent les voir jusqu'au dernier moment.)

ÉDOUARD, dans les bras de sa mère qui le berce doucement.

Oui, oui, berce-moi, ma mère... berce-moi sur ton cœur, comme autrefois, dans les beaux jours de mon enfance...

PIR-KALF, sur l'escalier.

Allons, allons! abrégeons les adieux! (En ce moment la lune se lève et vient éclairer les groupes des pêcheurs et celui formé près de la fenêtre par Édouard assis à côté de sa mère, la tête sur son cœur, et par Régina agenouillée à leurs pieds.)

ÉDOUARD, avec une sorte d'exaltation qui s'éteint peu à peu à mesure que le sommeil le gagne.

C'est étrange!... je ne sais ce que j'éprouve... mon cœur bat plus vite... toutes mes sensations semblent doublées... mon regard franchit l'espace... il me semble que j'ai des ailes... Ce n'est pas le sommeil et pourtant!... Tiens, je vois la grande salle... tu sais? où nous traitions les princes de la terre... Oh!... la belle nappe blanche!... et les beaux pains dorés! oh! qu'ils sont beaux ces fruits dressés dans les corbeilles!... Voici venir les pages qui portent les mets fumants dans les plats de vermeil!... on a rempli les coupes, et mille voix s'élèvent, entends-tu?... entends-tu?... on crie vive le roi!... et... vive Marguerite! (La tête d'Edouard retombe inerte sur l'épaule de Marguerite. En ce moment résonne sur le canal le chant des pêcheurs qu'accompagne le bruit des rames. Les buveurs restés sous la tonnelle agitent leurs chapeaux en signe d'adieu. Deux hommes en costume de marchand entrent par la rue à droite, remontent au fond et considèrent le tableau.)

Musique de M. Fosset.

Au port, si tu conduis nos voiles,
O Dieu clément!
Si tu fais briller tes étoiles
Au firmament,
A l'autel de la sainte Vierge,
Tous nous prierons,
Et pour ton divin fils, un cierge
Nous brûlerons.

Terre! terre!
Voilà du pays
Les nids
Bénis!
Déjà les coteaux se dorent,
Les tonnelles se colorent!
Amis,
C'est le pays!
Terre! terre!

SCÈNE V

LES MÊMES, STRICKLAND, BORNING.

RÉGINA, à voix basse.

Il dort!...

MARGUERITE.

O mon Édouard! ne dois-tu donc régner qu'en rêve?

RÉGINA.

Madame... si nous le portions dans son lit?

MARGUERITE.

Non, nous le réveillerions... Laisse-moi ainsi... Tu peux te retirer.

RÉGINA.

J'obéis, madame. (Elle se dirige vers l'escalier et monte les degrés en regardant toujours Édouard endormi et disparaît.)

LES BUVEURS.

A boire!... à boire!...

SCÈNE VI

MARGUERITE et ÉDOUARD dans la maison, STRICKLAND et BORNING dans la rue. Les buveurs sous la tonnelle; ces derniers, après un dernier adieu aux pêcheurs, se sont réinstallés sous la tonnelle, l'hôtelier vient à eux.)

L'HOTELIER.

Mes maîtres, voici l'heure de fermer ma taverne, et...

VAN-KORK.

Tu fermeras plus tard; nous voulons boire encore.

TOUS, frappant sur la table.

Oui, oui, à boire!

L'HOTELIER.

Ils sont ivres déjà... que sera-ce tout à l'heure?... (Il rentre dans la maison, deux garçons en ressortent aussitôt et viennent servir les buveurs; Strickland et Borning sont descendus.)

STRICKLAND, regardant autour de lui.

C'est bien ici le quartier des pêcheurs, et nous ne l'avons pas encore exploré. (A Borning qui le regardait depuis un moment et qui éclate de rire tout à coup.) Qui vous fait rire, s'il vous plaît, maître fou?

BORNING.

La tournure de votre grâce et la mienne... Avec cette barbe d'hérétique qui vous ombre le visage et le sordide fourreau qui m'emprisonne moi-même, je me demande de quoi nous avons l'air.

STRICKLAND.

Moi, j'ai l'air d'un marchand, et toi, tu as l'air d'un imbécile.

BORNING, saluant.

Si à ces aménités Votre Grâce daignait ajouter une tranche de lard et un pot de bière, m'est avis que ma dignité ne s'en porterait pas plus mal et que mon coffre s'en trouverait mieux.

STRICKLAND.

Tu souperas quand nous aurons battu ce côté de la ville.

BORNING, sautant.

Encore?... Nous avons battu Gand, nous avons battu Bruges, et c'est l'Écluse à présent que nous battons? quelle rage de battre!...

MARGUERITE, à part.

Henri ne revient pas.

BORNING, hochant la tête.

Tenez, voyez-vous, milord?... Eh bien! je ne flaire rien de bon pour moi dans toutes ces pérégrinations... J'ai vu sourire mon oncle Edouard quand il vous jetait ses instructions dans le tuyau de l'oreille, et je sais par l'expérience de feu Forrick, mon prédécesseur, que le tigre sourit toujours avant de mordre. Sa Majesté Edouard IV... (Otant son bonnet.) (Belzébuth ait sa peau en attendant qu'il ait son âme) vous aura chargé sans doute d'une bonne félonie? Eh bien, si tant est qu'il faille absolument que je trempe dans quelque bonne infamie, j'aime autant retourner à Londres... Je m'y couvrirai tranquillement de honte à domicile et j'éviterai du moins la fatigue et les frais de déplacement.

STRICKLAND, riant.

Me quitter? toi, Borning... toi, mon cher Forrick!... mais tu ne pourrais plus te passer de moi, tu le sais bien?... Tu sais bien que tu m'aimes.

BORNING.

Moi!... aimer un joueur, un débauché, un suppôt de l'enfer tel que vous!... car vous êtes tout cela, monseigneur.

STRICKLAND.

Oui ; c'est convenu... je suis un joueur, un débauché, un sacripant, mais... je t'ai ensorcelé, fasciné! Tu me l'as dit... ainsi, quand tu as reçu l'ordre de me suivre en Flandre, ton cœur a bondi de joie sous tes paillettes; car tu te souvenais de la permisson qui t'avait été donnée de m'occire, au cas où j'y consentirais, et cela impunément, puisque tu avais ta grâce en poche et tu te disais avec de sataniques sourires : Forrick, mon mignon, voici venir l'instant où toi, le bouffon, tu pourras te venger sans péril du noble scélérat qui a boisé ton front... Un soir que le suborneur sera avec toi dans quelque sombre hôtellerie, tu profiteras lâchement de son sommeil; tu crochetteras son cœur avec ta dague, et, après avoir dit un semblant de prière pour l'âme, tu jetteras sans façon le corps par la fenêtre!... mais... par malheur, on se mettait à table avant de se mettre au lit, et... quand ils étaient là, tous deux, les coudes entre les pots, l'un buvant, l'autre le regardant boire, ce garnement, ce parpaillot qui a nom Philip Strickland, réveillait tout à coup quelque écho de sa vie, et c'était alors une ribambelle enragée de récits et d'aventures.

BORNING.

Oui, duels, rapts, combats, intrigues amoureuses.

STRICKLAND.

Mille maris bernés, mille rivaux occis, et ceci et cela, et cent choses encore!... Alors, je riais tant et tant que ma bedaine faisait craquer le ceinturon... et il se débouclait de lui-même entraînant avec soi et poignard et rapière... J'étais désarmé!... et dans ces moments-là j'excusais ma femme.

BORNING, même jeu.

C'est vrai!

STRICKLAND.

Tu l'approuvais presque...

BORNING, de même.

C'est vrai!... (Par réflexion) Mais pas du tout!...

STRICKLAND.

Bientôt je rougissais de ma faiblesse, mais il était trop tard!... le jour était venu et... le lendemain, c'était à recommencer! (Riant.) Ah! ah! ah!... ce pauvre Forrick!

mais n'aie pas de regrets, va, je te récompenserai de ta générosité, (Raillant.) et en échange de la vie que tu m'as laissée, je te donnerai la fortune.

BORNING.

Plaît-il?

VAN-KORK, à l'hôtelier en trébuchant.

C'est bon... on s'en va!...

BORNING, à part.

La fortune!... mais c'est une infamie qu'il me propose là... qu'il m'ait pris ma femme, passe encore!... mais qu'il m'offre de me la payer, c'est trop fort, et je veux!... oui... je veux lui dire son fait.

VAN-KORK.

Allons, en route!

STRICKLAND.

Qu'as-tu donc à te démener ainsi?

BORNING.

Milord... apprenez que les Borning...

STRICKLAND.

Quelqu'un, prends garde!

SCÈNE VII

LES MÊMES, HENRI.

HENRI.

Rien encore!... ceux qui voudraient donner ne possèdent pas, ceux qui possèdent ne veulent pas donner. (Après un moment d'hésitation.) Allons, tais-toi, mon orgueil, et laisse parler mon cœur. (Il va vers les hommes.)

VAN-KORK, à Henri qui rôde timidement autour d'eux.

Qu'est-ce que tu demandes, petit?

HENRI, tremblant.

Messeigneurs!...

VAN-KORK, trébuchant.

Oh! oh! pour nous donner ainsi du monseigneur à travers le visage, tu ne peux être qu'un espion ou un mendiant.

HENRI, vivement.

Je suis un mendiant, monsieur.

VAN-KORK.

Oui? eh bien, nous ne les aimons pas non plus... Nul ne doit mendier dans la Flandre hollandaise.

HENRI, timidement.

Ne me repoussez pas... mon frère et... ma mère ont faim.

VAN-KORK.

Ta mère ?... elle ne peut donc rien pour vous ?

HENRI.

Hélas, non...

VAN-KORK, grossièrement.

C'est qu'elle n'est alors ni jeune ni jolie... (Tous rient.)

HENRI, avec un cri.

Misérable !...

VAN-KORK.

Qu'est-ce que c'est ?... attends ! vagabond, demain, ta mère n'aura plus qu'un rejeton à nourrir ! (Il lève le poing sur Henri.)

STRICKLAND, s'élançant.

Frapper un enfant !... (Il le repousse rudement.)

VAN-KORK, trébuchant.

Tonnerre ! qui est-ce qui a osé toucher à Van-Kork le brasseur ?

STRICKLAND, tranquillement.

Un homme qui a soif, et qui va te mettre en perce, tonne à bière !

VAN-KORK, ôtant son pourpoint.

Ah ! tu as soif ?... Eh bien, attends, le canal n'est pas loin.

TOUS.

Bravo ! bravo ! Van-Kork ! (Ils font le cercle en battant des mains. Van-Kork a voulu saisir Strickland, d'un vigoureux coup de poing celui-ci s'est dégagé.)

STRICKLAND, se posant en boxeur.

Jugez les coups, mes maîtres. (Ils boxent.)

BORNING, à part.

Le scélérat !... il mérite qu'on l'assomme pour lui apprendre à vouloir me payer mon déshonneur ! (Après une lutte d'un moment, Strickland, d'un coup de poing, envoie le brasseur rouler sur le pavé.)

BLOK, à Strickland.

Bien touché !...

TOUS.

Oui, oui, bien touché !

STRICKLAND, riant.

Vous êtes contents ? Eh bien !... recommandez-moi à vos amis.

CINQUIÈME BUVEUR, à son compagnon qui cherche à relever le brasseur.

Conduisons-le chez lui, nous lui boirons son vin. (Ils s'éloignent en soutenant Van-Kork.)

SCÈNE VIII

STRICKLAND, BORNING, HENRI dans la rue; MARGUERITE et ÉDOUARD dans la maison.

HENRI, avec feu.

Ah! le superbe horion!... il se paierait cher à Londres! mais vous devez avoir le poignet foulé; vous ne pourrez plus vous servir de votre main.

STRICKLAND, souriant.

Oh! que si... voyez plutôt..., (Il prend sa bourse et la lui offre.)

HENRI, ému.

Ah! monsieur! (Il cherche dans la bourse. Un rayon de lune vient frapper le visage d'Henri, Strickland le reconnait.)

STRICKLAND, à part.

Mon marchand de chapelets!... Et Régina qui a disparu... l'aurait-elle suivi?

HENRI, qui a pris seulement quelques pièces de monnaie.

Maître, j'ai prélevé sur votre bourse de quoi attendre la Providence qui, je le sais, est en route pour venir vers nous; daignez reprendre le surplus... Vous ne m'avez pas traité en mendiant, merci!... Maintenant, allons vite porter l'espérance au logis... Encore une fois, merci!

STRICKLAND.

C'est là qu'il demeure!... oh! je saurai si ce toit abrite notre belle fugitive.

HENRI, avec joie.

Madame! madame!

MARGUERITE.

Enfin!

ÉDOUARD, s'éveillant.

C'est toi?

HENRI, gaîment.

Oui, moi... la fortune! (Il fait sonner les pièces de monnaie.)

ÉDOUARD, par un mouvement involontaire.

Tu as de l'argent?... (Honteux, à sa mère.) Oh! pardon! ma mère!

MARGUERITE, avec des larmes.

Pauvre ange!... est-ce que je n'ai pas compris?

HENRI.

Oui; j'ai de l'argent pour acheter des friandises à notre bel oiseau bleu...

ÉDOUARD, à demi-voix.

Oh! va vite alors, car je puis te le dire maintenant... Je meurs de faim! (Marguerite le prend dans ses bras et sans parler le couvre de caresses.)

STRICKLAND, à Borning.

Attends-moi là.

HENRI.

Je vais aux provisions! (Au moment où Henri sort Strickland entre.)

ÉDOUARD, avec un cri.

Ah!

MARGUERITE.

Un étranger?...

STRICKLAND.

La reine!...

HENRI.

Oh! plus pour nous, ma mère... C'est le bon génie qui m'a fait riche d'un coup de baguette et qui m'a sauvé la vie d'un coup de poing!...

MARGUERITE.

Merci, monsieur!...

STRICKLAND, s'inclinant; à part avec un cri étouffé.

C'est bien elle!

MARGUERITE.

Merci pour mon fils, monsieur.

STRICKLAND, à part, en regardant Henri.

C'est lui!

MARGUERITE.

Merci pour mes deux enfants. (Elle les tient tous deux embrassés.)

ÉDOUARD.

Merci pour mon frère et pour moi... (Il l'invite à s'asseoir.)

HENRI.

A bientôt! à bientôt!

STRICKLAND.

Ses deux enfants!... lequel est donc le prince Édouard?

HENRI.

Ah! mes honnêtes marchands qui me repoussiez tantôt, si votre porte ne s'ouvre pas, je l'enfonce! (Il sort.)

STRICKLAND.

Lequel des deux?...

SCÈNE IX

STRICKLAND, MARGUERITE, ÉDOUARD dans la maison, BORNING dans la rue.

BORNING.

Et il reste!... que diable peut-il faire là dedans? Les murs, dit-on, ont des oreilles? Pourquoi n'en aurais-je pas comme eux? (Il colle son oreille à la porte.)

MARGUERITE.

Qu'avez-vous, monsieur?

STRICKLAND.

Excusez-moi, madame; mais à la vue de cette triste demeure... j'ai senti mon cœur se briser!

BORNING, à part.

Dieu me damne! il va pleurer!

STRICKLAND.

J'avais deviné en voyant votre fils, madame...

MARGUERITE.

Lequel?

STRICKLAND, contenant un mouvement.

Celui qui vient de sortir... J'avais deviné une de ces nobles infortunes que l'on ne soulage pas avec un peu d'or, et mon parti était déjà pris... Dieu m'a inspiré, et je l'en bénis.

BORNING, à part.

Il prêche! qu'est-ce que cela veut dire?

STRICKLAND.

Comptez donc sur moi, madame; à partir de ce moment, vous avez quelqu'un pour veiller sur vous.

MARGUERITE, son fils dans ses bras.

Monsieur!...

ÉDOUARD.

Je ne sais si nous pourrons nous acquitter un jour, aujourd'hui je vous remercie! (Il lui tend la main.)

MARGUERITE, de même.

Je vous remercie!

STRICKLAND, lui baisant la main.

A bientôt, madame! (A part, en sortant.) Ils sont trois! abondance de biens ne nuit pas. (Il sort. Dès que la porte est refermée sur lui, Régina paraît au haut de l'escalier.)

SCÈNE X

MARGUERITE, ÉDOUARD, RÉGINA dans la maison, STRICKLAND et BORNING dans la rue.

(En voyant Strickland se disposer à sortir, Borning a vite gagné l'autre côté du théâtre.)

BORNING, à demi-voix.

Eh bien?

STRICKLAND, de même.

Je t'ai promis de te faire riche, Borning.

BORNING, à part.

Encore!

STRICKLAND.

Bientôt je tiendrai ma promesse... Tu te demandais quelle était notre mission en Flandre, eh bien, cette mission, la voici : remettre Marguerite d'Anjou et son fils entre les mains du duc de Bourgogne qui les attend et qui en répondra au roi Édouard IV... Le jour où les portes de la prison de Bruges se refermeront sur eux, m'a dit notre maître, ce jour-là, Strickland, je te ferai plus riche que jamais!... Eh bien, Forrick, ce jour est venu!... Les proscrits sont là...

BORNING.

Ah!

STRICKLAND, à part.

Je vais rassembler mes hommes, reste-là; Borning, d'un coup de filet, je vais repêcher tous mes héritages engloutis... garde bien cette porte!...

BORNING.

Je vais me coucher devant.

STRICKLAND.

O Providence! je cherchais une fantaisie et je retrouve une fortune!... (Strickland va au fond et disparaît.)

SCÈNE XI

MARGUERITE, RÉGINA, ÉDOUARD.

BORNING, après s'être bien assuré que Strickland est parti.

Ah! gueux! ah! traître! ah! suborneur! Je tiens donc

enfin ma vengeance! Ah! tu m'as pris ma femme?... Eh bien, moi je vais te prendre ta fortune! Elle dépend d'une capture! Eh bien, cette capture tu ne la feras pas... Notre barque est au pied de cette maison; pas une minute à perdre!... (Régina paraît.)

ÉDOUARD.

Viens vite, Régina, l'enfer se change en paradis.

BORNING, s'arrêtant.

La reine!... Marguerite!... mais alors!... si je la sauve je me perds! bah! bah! on ne saura rien!... D'ailleurs, il faut que je me venge!... La vengeance!... c'est le plaisir des dieux!... et des bouffons!... allons!... (Il entre dans la maison.)

RÉGINA, avec un cri.

Ah!

BORNING.

Silence! silence! ma belle demoiselle!

MARGUERITE.

Quel est cet homme?

ÉDOUARD.

Qui êtes-vous?

BORNING.

Je n'ai pas le temps de vous le dire.

ÉDOUARD.

Sortez!

BORNING.

Mais...

ÉDOUARD, avec autorité.

Sortez, vous dis-je, sortez!... (Borning, dominé, a reculé jusqu'à la porte.)

BORNING, revenant tout à coup.

Eh bien, non, je ne sortirai pas... (Mouvement.) Non, car dans un instant, cette maison sera pleine de vos ennemis.

RÉGINA.

Ciel!

ÉDOUARD, lui mettant la main sur la bouche.

Prends garde!...

MARGUERITE, à part.

C'est un piége peut-être... (A Borning.) Des ennemis ?... des malheureux peuvent-ils en avoir?...

BORNING.

Oui, quand ces malheureux se nomment Édouard et Marguerite.

RÉGINA.

Mais vous vous trompez.

ÉDOUARD, l'arrêtant.

Laisse, Régina... (A Borning avec calme.) Après!

BORNING.

Après! mais sauvez-vous, prince...

ÉDOUARD.

Mais expliquez-vous, du moins.

BORNING.

Que je m'explique?...

MARGUERITE.

Oui, parlez... encore une fois... qui êtes-vous?

BORNING.

Qui je suis?... Eh bien... je suis un homme qui a juré de se venger du favori d'Édouard IV, qui lui a volé ce qu'il avait de plus cher au monde! et de vous tirer des griffes du scélérat fieffé qui était là tout à l'heure et qui veut vous vendre à votre ennemi... Il y a une barque au bas de cette fenêtre... et si vous restez un quart d'heure de plus dans cette maison, demain vous serez au pouvoir du duc de Bourgogne!... Voilà!... Je me suis expliqué! maintenant voulez-vous fuir, prince? voulez-vous fuir, madame?

ÉDOUARD.

Il y a dans la voix de cet homme un accent de vérité!... nous pouvons nous fier à lui, ma mère.

BORNING.

Merci, prince!...

RÉGINA.

Oui, oui, le prince a raison, madame, partez, partez!

MARGUERITE, ébranlée.

Partir!... mais où irons-nous?

BORNING, s'échauffant peu à peu.

Où?... mais à Londres, madame, à Londres, où vos partisans sont aujourd'hui plus nombreux que jamais.

ÉDOUARD, à part.

Il se pourrait.

BORNING.

A Londres, où éclate chaque matin quelque nouveau complot.

ÉDOUARD.

Que dites-vous?

BORNING.

Je dis que chaque jour apporte à votre cause une espérance nouvelle! que le trône d'Édouard IV chancelle encore une fois sur sa base... que vos partisans n'attendent qu'un signal, que... que... (Tombant tout à coup sur un siége.) Bonté divine, qu'est-ce que je dis là? mais je livre les secrets de l'État!... mais je suis un traître au premier chef!... (A Marguerite.) Enfin, madame, vous croirez peut-être à ma sincérité quand on m'aura pendu, et sachez-le bien, je suis homme à mourir pour sauver ceux que j'aime ou pour nuire à ceux que je hais!

MARGUERITE.

Je te crois! je te crois, ami! merci pour les heureuses nouvelles que tu m'apportes d'Angleterre, de ce royaume que nous croyions perdu pour nous!

ÉDOUARD, avec joie.

On ne nous avait pas oubliés!... Braves et nobles cœurs qui travailliez sans relâche pour le triomphe de notre juste cause, soyez bénis!... Sois béni aussi, doux espoir, grand enchanteur des âmes, tu m'as rendu le courage et la vie!

MARGUERITE.

Mon enfant!...

ÉDOUARD.

Regarde-moi! regarde-moi! oh! mes forces me sont revenues! et je renais pour la lutte!... il faudra compter encore avec la louve et le louveteau... car ils t'appellent la louve, ma mère!... et ils ont raison!... La louve aime ses petits, et tu m'aimes!... elle déchire leurs ennemis, et tu déchires les miens! elle défend leur antre, et tu défends mon trône!... mère louve, je t'aime!... Embrasse ton louveteau!...

MARGUERITE, avec orgueil.

Mon Édouard!

BORNING, qui est allé à la porte.

Madame, personne, fuyez.

ÉDOUARD, à Régina.

Mais toi?

MARGUERITE.

Mais Henri?

BORNING.

Vous les attendrez dans l'île de Cadsan; cette nuit ils vous rejoindront, et demain, au point du jour...

MARGUERITE, hésitant encore.

Mais...

RÉGINA.

Fuyez, fuyez, madame ! au nom de votre enfant bien-aimé ! au nom de l'Angleterre.

MARGUERITE.

Allons! (Elle entraîne Édouard.)

BORNING, les aidant à descendre.

Vite, vite, madame... (Tous deux ont disparu.) Enfin ! ils sont partis. (Se dirigeant vers la porte.) Maintenant tu peux venir, lord Strickland.

RÉGINA, avec un cri.

Lord Strickland, dites-vous ! c'est lui qui était là tout à l'heure? c'est lui qui va venir?

BORNING, sur le seuil.

Oui !...

RÉGINA.

Ah! je suis perdue! et Henri aussi!

BORNING.

Que dites-vous?

RÉGINA, égarée.

Je dis que je ne resterai pas ici, que je veux fuir.

BORNING, l'arrêtant.

Impossible ! tenez, là-bas, tout au bout de cette rue, voyez; ce sont eux.

RÉGINA.

Que faire ?

HENRI paraît, venant du quai; il porte un panier rempli de provisions. Gaîment.

On soupera ce soir!

RÉGINA, avec un cri de joie.

Henri !

BORNING.

Entrez vite.

HENRI.

Qu'y a-t-il ! mais qu'y a-t-il donc ?

BORNING.

Fermez la porte.

RÉGINA, à Henri, en poussant le verrou.

Tais-toi ! Ce protecteur inconnu c'était Strickland.

HENRI.

Strickland !

BORNING, en dehors.

Comment les arrêter ? (Se frappant le front.) Ah! (Il se couche le dos à la porte et feint de dormir.)

HENRI, à qui Régina a parlé bas, tirant son épée.

Ah! laisse-moi... (Il veut sortir, Régina s'attache à lui.)

RÉGINA, l'arrêtant.

Il n'est pas seul !...

HENRI.

Qu'importe.

RÉGINA.

Mais ils te tueront! Ah! écoute!...

STRICKLAND a paru avec les hommes; à l'un d'eux.

Restez ici, et au premier appel...

L'HOMME.

Il suffit monseigneur. (Les hommes se postent çà et là.)

STRICKLAND, qui a marché vers la maison.

Cette brute s'est endormie. (Le poussant.) Borning !

BORNING, feignant de s'éveiller en sursaut.

A moi ! à l'aide ! au secours.

STRICKLAND.

Silence !

BORNING.

Grâce ! grâce, monsieur le voleur.

STRICKLAND, bas.

Te tairas-tu, misérable !

BORNING.

Ah! c'est vous, milord ? pardonnez-moi! mais le silence qui régnait dans cette maison m'a engourdi malgré moi et... je crois qu'il n'y a plus personne; il doit y avoir une autre sortie et...

STRICKLAND, le repoussant.

Mais range-toi donc, maudit bavard! (Arrivé à la porte.) Fermée !

BORNING.

Ils sont couchés peut-être, et, si vous m'en croyez...

STRICKLAND, à ses hommes.

Enfoncez cette porte. (Les hommes s'avançant.)

BORNING.

Oui!... enfoncez cette porte. (Régina et Henri retenant leur respiration, ont écouté, blottis contre la porte.)

HENRI, bas à Régina.

Tu as entendu ?

RÉGINA.

Oui. (Avec terreur.) Sauve-moi, Henri. (Les coups se succèdent à la porte.)

HENRI.

La porte va céder.

RÉGINA.

Sauve-moi! sauve-moi!

HENRI.

Oui; tu ne tomberas pas vivante aux dents de ce chacal.

RÉGINA.

Plutôt mourir!

HENRI.

Eh bien!... m'aimes-tu?

RÉGINA, se jetant dans ses bras.

Je t'adore!

HENRI, l'entraînant.

Viens donc! (Il l'enlève dans ses bras et saute sur le balcon.) Viens!... et que Dieu nous mène!... (Il s'élance dans le canal avec Régina. En ce moment, la porte cède et Strickland s'élance dans la chambre suivi de ses hommes.)

STRICKLAND.

Personne! allez! fouillez cette maison. (Quelques hommes s'élancent sur l'escalier, d'autres cherchent dans tous les coins. Aux hommes qui redescendent.) Eh bien?

L'HOMME.

La maison est vide, monseigneur.

STRICKLAND, avec rage.

Oh!... (S'élançant.) Cette fenêtre... c'est par là qu'ils ont fui... Ils m'échapperaient! non, non, cela ne sera pas! (Se penchant en dehors.) Ah! écoutez!... là-bas... ce bouillonnement dans la nuit noire... le bruit de leur barque, sans doute. (Aux hommes.) Visez là! (Coups de feu.)

BORNING, à part.

Ah! le gredin! (Il tombe sur un escabeau; le rideau baisse.)

ACTE TROISIÈME

Une salle à la Tour de Londres. Fenêtre à gauche; portes latérales; grande galerie au fond, traversant le théâtre, à hauteur d'homme. On y monte par deux escaliers, l'un à droite, l'autre à gauche, de grands rideaux peuvent la fermer. Elle est ornée de lustres.)

SCÈNE PREMIÈRE

RICHARD, QUICKLY, BURKE, FORRICK, HENRI HOLLAND, DES SEIGNEURS.

(Une certaine agitation règne parmi les assistants. Richard se mordille les lèvres en jouant avec le manche de son poignard. On est dans l'attente, les rideaux de droite s'ouvrent. Quickly paraît dans la galerie. Mouvement général.)

QUICKLY.

Pavoisez la Tour de Londres... Battez, tambours, sonnez, fanfares... Dieu a donné un nouveau fils au roi Edouard... vivent les enfants d'Edouard!

TOUS.

Vivent les enfants d'Edouard! (Bruits de tambours et de fanfares.)

RICHARD, à part.

Les enfants d'Edouard!... encore un!...

FORRICK, à Richard.

Cet enfant qui ne pense pas encore te fait déjà rêver?

RICHARD.

Va-t'en, moucheron... ne viens pas bourdonner à mes oreilles... j'ai le sang vif et la main prompte!

FORRICK.

Tu as rêvé!...

RICHARD.

A quoi?

FORRICK.

A quoi?... Aux lapins, mon oncle, aux lapins qui foisonnent. On en croque un, il en vient d'autres. Les rois-lapins et les reines-lapines sont bénis par Dieu!

RICHARD, à part.

Ce drôle aurait-il pénétré ma pensée?... Oh! malheur!... celui qui irait jusque-là ne reverrait plus la lumière! (Forrick est mêlé à un groupe de seigneurs.)

BUCKINGHAM.

La rose blanche a une feuille de plus.

FORRICK, jetant un coup d'œil à la dérobée sur Richard.

Gare aux chenilles!

BUCKINGHAM.

Le trône est raffermi.

FORRICK.

Les lisières à l'enfant, nourrice, un bourrelet à l'enfant... s'il se casse la tête, la couronne sera bossuée... s'il se foule le pied, le trône boitera!...

BURKE, bas à Holland.

Un ami du roi ne parlerait pas ainsi (Haut.) La fête sera superbe. On dansera.

FORRICK.

Dansons, le peuple paiera.

BUCKINGHAM.

On soupera.

FORRICK.

Soupons, le peuple paiera. Il verra tout cela de la rue, les pieds dans la neige, à travers les fenêtres et les fumées du vin... Mais il paiera, il suffit! (Il va des uns aux autres en les lutinant.)

HOLLAND, bas à Burke.

Il ne nous regarde même pas?

BURKE.

Une tactique peut-être. (Il salue Forrick.)

FORRICK, à part.

Le gouverneur des marches écossaises me salue... jusqu'à terre!... (Holland salue.) Le grand-amiral aussi!... Je n'y comprends rien.

HOLLAND, bas à Burke.

Il nous évite!

BURKE.

C'est une âme dont la profondeur nous échappe.

HOLLAND.

Mais s'il a sauvé Marguerite en Flandres... s'il a conseillé à la reine de revenir au plus vite à Londres où ses partisans l'attendaient... il ne doit pas ignorer qu'une conspiration doit éclater ce soir, et que nous en sommes les chefs, deux chefs résolus à tout?...

BURKE, bas.

Sans doute.

HOLLAND.

Parlez-lui?

BURKE.

Soit. (Il salue de nouveau Forrick.)

SCÈNE II

FORRICK, BURKE.

FORRICK, à part.

Encore!... il salue peut-être le mari de ma femme!... c'est indécent!

BURKE, l'abordant.

Comment allez-vous?

FORRICK.

Ma femme se porte bien, milord... je vous assure qu'elle se porte bien.

BURKE.

Votre femme est charmante, mais...

FORRICK.

Mais?... Ah! je comprends!... mais la place est prise par lord Strickland... j'en suis fâché, milord.

BURKE, à part.

Il veut que je me livre?... (A Forrick.) Jetons le masque, Forrick, vous n'êtes pas ce que vous paraissez être.

FORRICK.

Si fait, demandez plutôt à ma femme!

BURKE.

Vous avez déjà sauvé la reine, vous pouvez sauver l'Angleterre!

FORRICK.

Hein!

BURKE.

Grâce à vos conseils, Marguerite est parmi nous!

FORRICK.

Marguerite!

BURKE.

Elle est dans le Strand, près des eaux murmurantes du puits de Saint-Clément, à l'abbaye des White-Friars... aujourd'hui l'auberge des Pèlerins.

FORRICK

Eh! parlez moins haut, vous allez me faire couper la tête! (Se mêlant à un groupe de seigneurs.) Eh! eh! on débite de tout ici!... la gloire!... la vertu!... Mots creux pour des têtes creuses!... (Passant du côté opposé et s'adressant à d'autres seigneurs.) Qui parle là-bas de maris trompés?... Es-tu sûr de ne pas l'être, mon oncle?... Ta femme est jeune; et toi?... ta femme est jolie; et toi?... la tienne est coquette!... Savez-vous pourquoi le colimaçon traîne sa maison après lui?... c'est pour y cacher ses cornes. Imitez-le.

BUCKINGHAM.

Tu es en verve, bouffon!

FORRICK.

La reine a bien été en verve ce matin... Elle a accouché d'un beau prince... Je fais comme elle, j'accouche de mes idées en attendant qu'il m'en vienne d'autres.

BURKE, à part.

Homme impénétrable!... (A Forrick.) Je ne t'en ai pas dit assez, n'est-ce pas?... Eh bien! écoute!... La conspiration est prête, elle éclatera ce soir.

FORRICK.

Une conspiration?

BURKE.

Ici, pendant la fête.

FORRICK.

Je ne veux plus rien entendre!

BURKE, le retenant par la main.

Tu m'écouteras!... Un des nôtres s'est rendu à Rotherhite. S'il réussit à soulever le camp royal, un coup de canon nous l'apprendra; s'il échoue, trois coups de canon nous le diront!

FORRICK.

Malheureux, on peut vous entendre!

BURKE.

Dans le premier cas, le roi Édouard sera cerné par six des plus résolus d'entre nous... Henri Holland, lord Dudley, Buckingham, Audley, Somerset et moi...

FORRICK.

Taisez-vous donc!

BURKE.

Nos six épées iront toutes à un seul et même but: au cœur!... et l'Angleterre sera débarrassée d'un tyran, et les héritiers de Henri de Windsor régneront!...

FORRICK.

Qu'espérez-vous de moi, enfin?...

BURKE.

Presque rien... Vous ferez fermer les portes pendant le festin... vous placerez Holland et Buckingham à la droite et à la gauche du roi .. Le reste nous regarde!

FORRICK, à part.

Ah! si je parle, que de hautes et puissantes têtes tomberont... Si je me tais c'est Edouard qu'on assassine, c'est mon maître qu'on égorge!...

BURKE.

Approuvez-vous ce plan?

FORRICK.

Comment me le confiez-vous?... Je peux avoir sauvé Marguerite par pitié et reculer devant un meurtre!

BURKE.

Non, tu as juré la mort de l'homme qui t'a déshonoré. Si tu n'as pas frappé lord Strickland, c'est que lord Strickland était innocent!

FORRICK.

Innocent?

BURKE.

Le coupable est une tête plus illustre.

FORRICK.

Le roi?

BURKE.

Quel autre aurait si lâchement flétri la couche d'un honnête homme et fait de sa victime la risée de ses varlets ?

FORRICK.

C'était le roi ?

BURKE.

Je l'ai vu sortir de nuit...

FORRICK.

De chez moi ?...

BURKE.

Je l'ai vu !...

FORRICK.

Ah ! je comprends le crime !... je comprends qu'on bouleverse des empires !... M'envoyer en Flandre pour être plus libre chez moi !... (A Burke.) Comptez sur Forrick, milord, comptez sur Forrick !

BURKE, à part.

Allons donc !... la barre de fer la plus solide peut avoir une paille... le tout est de la trouver.

L'HUISSIER, annonçant.

Le roi ! (Le roi entre.)

SCÈNE III

LES MÊMES, LE ROI.

TOUS.

Vive le roi !... vive Édouard IV !...

FORRICK, à part.

Le voilà !... (Avec rage.) Oh ! est-il beau ! (Les cris continuent.)

HOLLAND, bas à Burke.

Les entendez-vous ?...

BURKE.

Ils ont aussi crié vive Henri VI.

RICHARD, à part.

Ils crieront un jour vive Richard III.

LE ROI.

Je vous remercie de vos félicitations. J'ai une fille et deux fils, messeigneurs... J'élèverai ma fille comme si elle devait régner un jour, et mes fils, dont vous êtes les glorieux soutiens, seront dignes de vous commander, milords !

RICHARD, à part.

Tu étais marié à Éléonore Talbot, Édouard... tes enfants sont des bâtards... *et les tiges bâtardes ne poussent point de racines.*

LE ROI, apercevant Forrick.

Ah ! c'est toi, bouffon !... tu es de retour ?

FORRICK.

De ce matin, sire.

LE ROI.

Où est Strickland ?

FORRICK.

Lord Strickland m'a quitté au port de Porchester. Un de ses serviteurs l'attendait. Ils se sont dirigés vers la côte.

LE ROI.

Il ne t'a rien dit pour le roi ?

FORRICK.

Si fait : que Votre Majesté pouvait se reposer sur sa vigilance et qu'il serait à Londres presque en même temps que moi.

LE ROI.

Ce cher Forrick !... Tu devais être heureux là-bas, tu tenais ton rival sous ta main ?

FORRICK, à part.

Lord Strickland ne m'aurait pas raillé ainsi, lui !

LE ROI.

Nous avons au moins embrassé madame Forrick ?

FORRICK.

Je ne l'ai pas revue.

LE ROI.

Elle va bien, mon bon Forrick... très-bien... j'ai fait prendre de ses nouvelles... rien n'a été changé en ton absence.

FORRICK.

Vous êtes trop bon, Sire. (A part.) O rage, être ainsi bafoué !

LE ROI.

Eh bien ! qu'as-tu donc ?... tu as l'air morose ?... par saint Paul ! aurait-on changé mon fou en route ?... tu ne ris plus, bouffon ?...

FORRICK.

Mais si... mais si... eh ! eh ! eh !... (*A part.*) Il me fait rire de ma propre honte... il m'abreuve de ma propre infamie !...

LE ROI, *apercevant Strickland qui arrive en courant.*

Ah ! Strickland !

FORRICK, *bas à Burke.*

Encore une fois, milord, comptez sur moi !

SCÈNE IV

LES MÊMES, STRICKLAND.

STRICKLAND, *bas au roi.*

Marguerite est en Angleterre !

LE ROI.

Hein ! que me dis-tu là ?

STRICKLAND.

Son fils l'accompagne !... ils doivent être cachés à Londres !... Or, Marguerite à Londres, c'est l'assassinat qui étend le bras sur votre tête. Enfin, défiez-vous, Sire. — Même de Forrick !...

LE ROI.

Forrick ?...

STRICKLAND.

De lui surtout peut-être. Je l'ai soupçonné de s'être dévoué à Marguerite en Flandres. L'homme qui m'attendait à Porchester le croit mêlé au complot.

LE ROI.

Forrick !

STRICKLAND.

Un sot ne conduirait pas une si grosse affaire, j'en conviens. Mais un imbécile peut servir d'instrument... et quand cet imbécile approche de si près Votre Majesté...

LE ROI.

Tu as raison. Je le ferai parler.

STRICKLAND.

Le livrer aux tourmenteurs ce serait donner l'éveil à ses complices.

LE ROI.

C'est juste. Fais-moi servir du vin d'Espagne.

STRICKLAND.

Comment ?

LE ROI.

Ceci ne sort pas de mes habitudes... tous les jours, avant mes repas...

STRICKLAND.

Oui, Sire... mais Forrick ne boit pas ?

LE ROI.

Je m'en charge ! (Entre Quickly.)

SCÈNE V

LES MÊMES, QUICKLY.

QUICKLY.

Sire, un jeune homme et une jeune fille qui traversaient mystérieusement la chèpe ont été arrêtés. Ils n'ont voulu répondre à aucune question. On a pensé que Sa Majesté devrait les interroger elle-même ?

STRICKLAND.

J'avais pris sur moi de donner l'ordre aux agents de la police de s'assurer de tous les gens douteux venant de France ou des Flandres et de les conduire à Votre Majesté.

LE ROI.

Tu as bien fait. On servira sur cette table.

STRICKLAND.

Bien, Sire. (Il sort.)

LE ROI, à Quickly.

Fais-les venir. (On introduit Régina et Henri.)

SCÈNE VI

LES MÊMES, RÉGINA, HENRI.

FORRICK, à part.

Les jeunes gens des Flandres !...

LE ROI, à part.

Il les a reconnus !

RÉGINA, bas à Henri.

Écoute !... Nous voici devant Edouard. Je t'ai toujours cru le courage d'un homme; tu vas me le prouver en ne tremblant ni pour toi ni pour moi.

LE ROI.

Approchez!... Qui êtes-vous ?

HENRI.

Des orphelins; le frère et la sœur.

LE ROI.

D'où venez-vous ?

HENRI.

De partout. De Bourgogne, de France et du pays des Flandres. Nous avons des pieds de bohémiens et nous aimons l'espace comme les hirondelles.

RÉGINA.

Nous sommes chrétiens.

HENRI.

Dieu merci!...

LE ROI.

Votre métier ?

HENRI.

Le métier des oiseaux, nous chantons pour vivre.

LE ROI.

Mais vous vivez mal. — Maudissez Marguerite d'Anjou... Maudissez son fils Edouard, et cette bourse pleine d'or vous appartient?

HENRI.

On nous a élevés dans l'amour du prochain. Nous n'avons maudit et ne maudirons personne.

LE ROI.

Ce sont les ennemis de votre roi.

HENRI.

Dieu est le roi des gens qui n'ont pour patrie que la poussière qu'ils emportent sous leurs souliers.

LE ROI.

Je le veux!

RÉGINA.

Notre vie est entre vos mains!

HENRI.

La mienne, Sire, la mienne!

LE ROI.

Vous êtes à Londres pour Marguerite, c'est tout ce que je voulais savoir.

HENRI, bas à Régina.

Nous nous sommes trahis !

RÉGINA.

Nos chers proscrits n'en souffriront pas.

LE ROI, à Henri.

Où est Marguerite?... oh! mes heures sont comptées. Pas de mots inutiles, pas de prières vaines. Où est Marguerite?...

HENRI.

Si de certains hommes sont des lâches, s'ils pourraient livrer des proscrits pour racheter leur vie, je ne suis qu'un enfant, Sire, et je ne les imiterai pas : j'attends le supplice !

RÉGINA.

Ciel !

HENRI, à Régina.

Je ne faiblirai pas.

LE ROI, à Henri.

Tu trembleras pour elle alors. Dans dix minutes, elle sera livrée au tourmenteur !

RÉGINA.

La torture !

HENRI.

Elle !...

RÉGINA.

Horreur !...

HENRI, tombant aux pieds du roi.

Ah ! grâce, Sire, grâce!... moi plutôt!... une jeune fille, songez donc!... on la tuerait!... c'est horrible !... vous ne voulez pas sa mort, enfin?... Ah ! dites à vos boureaux de me briser les membres un à un, mais épargnez-la, Sire, épargnez-la, épargnez-la !

LE ROI.

Où est Marguerite ?

HENRI

Au nom du ciel !...

LE ROI.

Où est-elle?

HENRI, désespéré.

Mon Dieu... mon Dieu !... (Strickland revient. L'homme qui le suit dépose un plateau chargé de flacons sur la table.)

SCÈNE VII

LES MÊMES, STRICKLAND.

HENRI, courant à Strickland.

Ah ! c'est vous ! (Bas.) Me reconnaissez-vous ?

STRICKLAND, bas.

Tu le demandes ?

HENRI.

Regardez Régina !... on l'envoie à la torture, monsieur !... Cela ne se peut pas !... vous l'aimez, sauvez-la, je renonce à elle !... Oui, pour toujours... oui, à jamais !...

LE ROI.

Lord Strickland, nous attendons votre bon plaisir. Vous paraissez ému ?

STRICKLAND.

Sire, je m'intéresse à ces jeunes gens. (Bas à Édouard.) Ayez l'air de le croire. J'ai rencontré ce jeune homme en Flandres chez Marguerite, il doit être à Londres pour elle. Laissez-les partir, je les suivrai.

LE ROI, aux jeunes gens.

Vous êtes libres. Je vous pardonne, puisque lord Strickland m'en prie.

FORRICK, à part.

Ah ! je respire !

HENRI, bas à Régina.

Tu es brave, je t'aime ! (Ils sortent.)

STRICKLAND, bas à Édouard.

Forrick en est tout joyeux, regardez donc, Sire !

LE ROI.

J'aurai son secret.

STRICKLAND.

Je suis ces bohémiens. (Aux seigneurs.) Messieurs, Sa Majesté veut être seule jusqu'au moment du festin.

FORRICK, à part.

Le festin !... il y aura un convive de plus, Sire... un convive que Votre Majesté n'attend pas. Si puissant que tu sois, Edouard, tu ne pourrais me contraindre à la pitié. le mari trompé se venge, il n'a qu'à se taire pour cela, son silence ébranlera ton trône. Je me tairai, et mon silence décidera de ta vie ; je me tairai, et le silence de ce fou, de

ce bouffon, de ce cocu, est un abîme où toi et ta race disparaîtront !... (Il veut s'éloigner.)

LE ROI.

Reste ! (Tout le monde sort. Les rideaux de la galerie se ferment.)

SCÈNE VIII

ÉDOUARD, FORRICK.

FORRICK, à part.

Ce n'est pas sa voix ordinaire. Serais-je déjà soupçonné ?...

LE ROI, à part.

Au premier mot j'ai failli me trahir. Dissimule, idiot ; apprends donc ton métier de roi. (D'une voix douce et le regard souriant) Ce cher Forrick !

FORRICK, à part.

Je m'étais trompé !

LE ROI, s'asseyant près de la table.

J'ai envie de rire, bouffon. Mets-toi en face de moi.

FORRICK.

Grand merci, mon oncle... le voyage m'a fatigué, je vais me coucher.

LE ROI.

Ici, drôle !

FORRICK, à part

Tu commandes encore, patience !... (Haut..) A tes pieds, mon oncle, comme ton chien. (A part.) Le chien rampe, mais il a des dents, Sire !

LE ROI, lui passant la main autour du cou.

Es-tu sûr que ta tête tienne bien à tes épaules ?...

FORRICK.

Ma tête ?... (A part.) Pourquoi cette plaisanterie ?...

LE ROI, à part.

Il a pâli !...

FORRICK, haut.

Ma tête, Sire ?... mais oui... mais oui... pour porter tout ce qu'on y met.

LE ROI, à part.

Un innocent n'aurait pas tremblé. (Haut.) Lève-toi !

FORRICK.

Voilà, Sire !...

LE ROI.

Assieds-toi.

FORRICK.

J'y suis !

LE ROI, lui versant à boire.

Et bois !...

FORRICK, à part.

Il veut me faire parler !

LE ROI.

Eh bien ?

FORRICK.

Les spiritueux me font mal, Sire.

LE ROI.

Ce vin-là ?... du vin des Canaries ?...

FORRICK.

Tous, Sire !

LE ROI.

Autrefois... peut-être ?... mais on change en vieillissant.

FORRICK, à part.

C'est possible... je ne pouvais monter qu'à âne et maintenant...

LE ROI.

Tu ne peux refuser de trinquer avec ton roi pour saluer la bienvenue de son nouveau-né ?...

FORRICK.

Un pareil honneur, Sire !... (A part.) Oh ! une ou deux petites gouttes !... (Il boit.) Oh ! il est bon !... (Il vide le verre.) Excellent !...

LE ROI, lui versant de nouveau.

Le vin égaie, il y a des éclats de rire au fond des verres !... A la reine !... Forrick, mon bon Forrick, tu ne peux te dispenser de boire à la santé de la reine ?...

FORRICK.

Cela est vrai, Sire. (A part.) Une ou deux petites gouttes. (Haut.) A la reine !

LE ROI.

Parbleu, tu as des façons de gentilhomme en vidant ton verre. Je t'aime. Si quelqu'un s'avisait jamais d'attenter à ta vie, je le ferais pendre un quart d'heure après.

FORRICK.

Sire, s'il vous était égal de le faire pendre un quart d'heure avant ?

LE ROI, lui versant à boire.

A Élisabeth, ma fille !

FORRICK, à part.

Encore une goutte, la tête est solide ! (Haut.) A sa santé, Sire !...

LE ROI, lui versant.

Au prince de Galles, mon fils !

FORRICK, buvant.

Au prince de Galles ! (Il est tout à fait ivre.)

LE ROI, de même.

Et au roi !...

FORRICK, retirant son verre.

Ah ! non... non !

LE ROI.

Pourquoi ?

FORRICK.

Pourquoi, Sire ?... parce que vous n'êtes pas un ami. Oh ! je ne suis pas ivre. J'avais cela sur le cœur. Vous m'avez trompé !... (Lui versant à boire.) Buvez donc !... tromper un homme qui vous faisait rire !... Ah !... Majesté !... tenez, j'en pleure !

LE ROI, écartant son verre.

Malheureux, tu vas gâter ton vin.

FORRICK, complaisamment.

Ah ! mais non !... à votre santé, Sire ! (Il boit avec une sorte de délire croissant.) Vous ne savez pas ?... je vous pardonne !... je suis comme ça. Où est ma marotte ?... (La ramassant et la donnant à Édouard.) Tiens, mon oncle... en échange je prendrai ton verre vide... ton verre est comme ta tête et ma marotte remplacerait ton sceptre !... Où est le roi ?... c'est moi !... Bonjour messieurs !... Dieu vous garde, messeigneurs !... A table !... Ah ! des épées !... des assassins !... (Se serrant contre Edouard.) Ah ! cache-moi !... défends-moi !... ils en veulent au roi... ils me tueront... ils me tueront !...

LE ROI.

Qui ?

FORRICK.

Tu ne les vois pas... là... tous les six... les six épées.. les épées nues ?...

LE ROI.

Des assassins ?... leurs noms ?

FORRICK.

Leurs noms ?... que vous ai-je donc dit ?

LE ROI.

Bois encore !

FORRICK.

Non !

LE ROI.

Bois !

FORRICK.

Non... non!

LE ROI.

Bois !... (Dominé par la volonté d'Edouard, Forrick prend le verre et le vide lentement les yeux pour ainsi dire collés aux yeux d'Edouard.)

FORRICK, après avoir bu, tombe comme une masse inerte dans le fauteuil.

Ah !

LE ROI, à part.

Il parlera ! (Haut.) Forrick ! (A part.) Je l'ai fait trop boire peut-être. (Le secouant.) Forrick !... Forrick !... (A part.) Ah ! pourvu que ce vin ne l'ait pas abruti !... (Le secouant avec violence.) Forrick !... Forrick !... c'est moi, le roi !... je veux que tu m'entendes... je veux que tu me parles.

FORRICK.

Oui, Sire !

LE ROI.

Rassemble tes idées !... quel est ce complot ?... Je vais t'aider !... on conspire pour les Lancastre ?

FORRICK.

Oui !

LE ROI.

Marguerite est à Londres ?

FORRICK.

Oui !

LE ROI.

Où est-elle?

FORRICK.

Où ?... (Cherchant.) Attendez !... (Moment de silence.) Je ne sais plus !

LE ROI.

Cherche... cherche!

FORRICK.

Je ne sais plus!

LE ROI, frappant du pied et marchant à grands pas.

Ah! ne pas savoir de quel côté viendra le danger!... où peut-elle être?... quels sont ses amis?... (Revenant à Forrick.) Elle est chez un Warwick?...

FORRICK.

Non.

LE ROI.

Chez Somerset?... Dudley?... Northumberland?

FORRICK.

Non!

LE ROI.

Dans la chèpe?... près de la Tamise?... au fond d'une taverne?

FORRICK.

Non!

LE ROI.

Dans un couvent?... ah! son œil s'éclaire!... un couvent... une chapelle... un lieu saint?...

FORRICK.

C'est cela!

LE ROI, à lui-même.

Lequel?... j'ai pourtant des espions partout!... (Comme frappé d'une idée.) De matin, en traversant le Strand, j'ai vu des pèlerins disparaître brusquement sous les arcades de Temple-Gate... (A Forrick.) A l'abbaye des White-Friars?

FORRICK.

Oui!

LE ROI.

Dans l'auberge des Pèlerins?

FORRICK.

Oui!

LE ROI.

Ah! elle est là!... Tu as parlé d'assassinat... le repas était prêt... on veut m'assassiner; n'est-ce pas?

FORRICK.

Assassiner!... oui, aujourd'hui.

LE ROI.

Dans mon palais ?

FORRICK.

Pendant le festin !... voyez-vous... oui, un signal sera donné... des généraux soulèveront le camp de Rotherhite... ils marcheront sur Londres...

LE ROI.

Ah ! ah !

FORRICK.

En cas de succès un coup de canon... et les épées sortiront du fourreau... dans le cas contraire, trois coups... et les conjurés se disperseront !

LE ROI.

Non pas, messieurs, non pas ! ah ! Marguerite en est à l'assassinat !... elle en vient aux poignards !... nous serons deux au jeu, madame !... (A Forrick.) Le nom de ces traîtres ? pour chaque nom, j'emplirai tes mains d'écus d'or !... (Il va prendre une coupe pleine d'or et la verse sur la table.) Tiens, prends toi-même !... l'heure du festin approche... ils vont venir... je veux les attendre, parle ?... (Montrant la fenêtre.) Ou si tu aimes mieux, regarde !... mes invités se rendent aux salons d'honneur... ils montent l'escalier... les voilà tous !... écoute, on entend crier leurs noms !...

UNE VOIX, derrière les rideaux.

Le duc de Norfolk.

LE ROI, à Forrick.

Eh bien ?

FORRICK, se levant.

Vous m'effrayez, Sire... laissez-moi, laissez-moi !

LE ROI, lui saisissant le bras.

Tu parleras !

LA VOIX.

Le comte de Devon.

LE ROI, à Forrick.

Est-ce un ennemi ?

FORRICK.

Un ennemi ?

LA VOIX.

Son Altesse Royale le duc de Glocester.

LE ROI.

Parle, ou ta dernière heure va sonner !... sont-ce des traîtres ?

FORRICK.

Non !...

LA VOIX.

Lord Dudley. Monseigneur Henri Holland, duc d'Exeter.

LE ROI, à Forrick.

Ces deux-là ?

FORRICK.

Oui !

LA VOIX.

Lord Audley. Lord Strafford, duc de Buckingham. Le duc de Somerset.

LE ROI, à Forrick.

Ces trois-là ?

FORRICK.

Ceux-là aussi !

LA VOIX.

Le baron de Burke.

LE ROI, à Forrick.

Celui-ci?

FORRICK, suppliant.

Sire !...

LE ROI.

Je n'en ai que cinq !

FORRICK.

Sire !... Sire !...

LE ROI.

Il me faut six têtes... celle de Burke ne me déplairait pas.

FORRICK.

Prenez-la !... vous les avez toutes !... Je suis un misérable !... tout ce sang retombera sur moi! (Il tombe sans connaissance.)

LE ROI.

Cuve ton vin maintenant! (Il prend le manteau que Strickland a jeté en entrant sur un fauteuil et l'étend sur Forrick; puis il sonne ; à Quickly qui paraît.) Mon frère Richard et le connétable !... (Quickly s'éloigne vivement.) Je ne suis pas de ces rois qui tendent le cou au couteau !... (Il se met à table et écrit.) Vainqueur ou vaincu, je serai vengé. (Entrent le connétable, Richard et Quickly.)

SCÈNE IX

LE ROI, RICHARD, LE CONNÉTABLE, QUICKLY.

LE ROI, à Richard en lui remettant un papier.

Tu connaîtras le péril qui me menace, tu sauras ce que j'attends de toi !... (Il écrit de nouveau.)

RICHARD, à part, après avoir lu.

Non pas, Édouard doit vivre, je ne suis pas encore prêt, moi !...

LE ROI, tout en écrivant.

Approchez, connétable !... Vous prendrez ma garde... vous irez au camp de Rotherhite... vous exécuterez sur-le-champ les ordres que j'inscris en ce moment... sans les commenter... sans les adoucir ?

LE CONNÉTABLE.

Ce sera fait, Sire.

LE ROI, remet le papier au connétable.

Allez !... (Le connétable s'incline et sort. A Richard.) Que t'en semble ?

RICHARD.

Un plan admirable !... Cette vengeance étrange me plaît.

LE ROI.

Tu t'en charges ?

RICHARD.

Oh ! oui !... vous tombé, le trône est à bas !... toucher à ce trône !... nous ne faisons qu'un, Sire !... je lui ferai un rempart de mon corps, s'il le faut. Je m'y cramponnerai des mains, et ce sont des serres de vautour que ces mains; il faudra les abattre, et abattre aussi ma tête, car je le retiendrai avec mes dents, et elles sont solides, Sire !

LE ROI.

Va donc !

RICHARD.

J'y vais !

LE ROI.

Une fête magnifique, Richard !

RICHARD.

Splendide, Sire, splendide !!... Viens, Quickly, tu me seconderas. (Ils sortent.)

LE ROI.

Ah ! ce sera terrible !... (Allant à Strickland qui arrive). Ah ! viens donc !

SCÈNE X

LE ROI, STRICKLAND.

STRICKLAND.

Marguerite est à l'auberge des Pèlerins !

LE ROI.

Je le sais, Forrick a parlé !

STRICKLAND.

Que vous disais-je ?

LE ROI.

Je devais être assassiné pendant le festin !...

STRICKLAND.

Vous assassiné !... mon roi !...

LE ROI.

Ton ami, Strickland !... il faut en finir avec ces Lancastre, vois-tu !...

STRICKLAND.

Oui... oh ! oui !

LE ROI.

Ils se sont disputé mon sang !... Sais-tu qui devait frapper ? Les plus grands barons de ce pays ?... c'est Dudley, c'est Holland, c'est Burke, c'est Buckingham, c'est Somerset !... mes amis n'en feraient pas autant pour moi.

STRICKLAND.

Il y en a un qui n'hésiterait pas, c'est moi !

LE ROI.

Je n'ai jamais douté de ton dévouement.

STRICKLAND.

Alors, ordonnez, Sire ! (Richard entre.)

LE ROI.

Tant que le fils de Marguerite vivra...

STRICKLAND.

Votre trône sera en question, vos jours menacés, oui, Sire !... mais il faudrait frapper à coup sûr ?

LE ROI.

Ne sais-tu pas où est Marguerite !

STRICKLAND.

Tout à l'heure encore, j'aurais osé vous dire : Marguerite

a deux enfants auprès d'elle... celui-ci est l'héritier de Henri de Windsor... mais depuis un instant...

LE ROI.

Depuis un instant ?

STRICKLAND.

Je m'étais glissé dans l'auberge... on m'avait caché... je pouvais tout voir...

LE ROI.

Eh bien ?

STRICKLAND.

Eh bien ! depuis que j'ai vu sur son cœur, dans ses bras... couvert de ses larmes, ce jeune homme qui sort d'ici... eh bien ! sur mon honneur, Sire, j'hésiterais à choisir.

LE ROI.

Que se sont-ils dit ?

STRICKLAND.

Rien... ils se sont embrassés.

LE ROI.

L'héritier de Henri de Windsor est un péril, il faut en finir !

STRICKLAND.

J'essaierai !

LE ROI.

De l'auberge des Pèlerins, on aperçoit la forteresse palatine. Quand tu verras briller des feux au sommet de la tour, c'est que l'œuvre de vengeance sera terminée ici et qu'il ne dépendra plus que de toi qu'elle ne soit pas stérile ?

STRICKLAND.

Bien !... (Revenant sur ses pas.) Mais si j'hésitais entre ces deux enfants... Si aucun indice ne trahissait le véritable héritier de Henri de Windsor ?... (Richard reparaît.)

LE ROI.

Ton épée n'est sans doute pas assez solide pour deux. (Lui donnant son poignard.) Prends ce poignard !

STRICKLAND.

Tous les deux ?

LE ROI.

Assassiné cette nuit, crois-tu qu'on épargnerait mes deux fils ?

STRICKLAND, prenant le poignard.

Donnez ! (Il sort.)

RICHARD, à part.

Il a hésité. J'aurai les yeux sur lui.

SCÈNE XI

LE ROI, RICHARD.

RICHARD.

Tout est prêt.

LE ROI.

On va me connaître. (Ils montent l'escalier et disparaissent. Moment de silence ; puis on entend des rires derrière les rideaux. Forrick reprend avec peine sa raison. Les rideaux s'ouvrent. Le roi et ses convives sont à table.)

SCÈNE XII

LES MÊMES, BURKE, HOLLAND, LES INVITÉS, LES BOHÉMIENS, LES TYMBESTÈRES.

FORRICK, écartant le manteau.

Des rires!... Ils sont dans la salle du festin!... Le festin!... Ah! la voix du roi!... Il ne sait donc rien?... Je n'ai donc pas parlé?... C'est donc un rêve?... Serait-ce aussi un rêve que ce complot... cet assassinat?... Ai-je rêvé enfin ou Burke m'a-t-il réellement confié ses projets?... (Serrant sa tête entre ses mains.) Oh! mes souvenirs m'échappent... ma pensée se brise... des lambeaux d'idées se confondent dans mon cerveau!... Oh! je souffre!... (Il reste absorbé dans une sorte de douleur vague. — Les convives ont mangé et bu ; le repas s'est animé.)

AUDLEY, se levant et étendant sa coupe.

Au roi!...

LE ROI, se levant.

Non pas!... C'est donc une fête royale que ceci?... j'en ai assez. Un roi boit et rit mal. Vive le plaisir libre!... Nous sommes de vieux compagnons de table, surpassons nos plus audacieuses débauches, même *la nuit du miracle des roses!*... Ce n'est pas au roi, c'est à la rouge et chancelante déesse des treilles que je bois : A l'orgie!

TOUS.

A l'orgie!

FORRICK.

Mais si je n'avais pas rêvé!

LE ROI.

Les tymbestères!... (Sur un geste de Quickly les portes latérales

du petit salon s'ouvrent, bohémiennes et bohémiens se précipitent sur la scène en agitant leurs tambourins et en poussant des cris sauvages. Édouard avec une sorte de joie fiévreuse.) Entrez, filles d'Egypte... entrez, mes corbeaux d'Afrique... entrez, les gypsies du vieux Cocagne!... (Aux hommes.) Et vous, maroufles, trognes d'enfer, faufilez vos mufles parmi nous et servez-nous d'échansons!... (Les bohémiens se glissent à travers les escaliers comme des chauves-souris, prennent les amphores et versent à boire. Puis, six d'entre eux se placent derrière les six conspirateurs et ne bougent plus. L'orgie continue.

FORRICK, avec stupeur, à part.

Mais voilà Holland et Buckingham... mais les voilà tous à leur poste... Dudley... Burke... Audley... Somerset... mais c'est la vivante réalité de mon rêve !

LE ROI, aux tymbestères.

Dansez, vous autres !... (Les tymbestères vont pour danser, un coup de canon se fait entendre. Mouvement parmi les convives. Les tymbestères s'arrêtent.)

FORRICK, terrifié.

Ah ! le signal !

LES CONJURÉS, à part en portant la main à leur poignard.

Un ! (Ils écoutent, les bohémiens portent aussi la main à leur poignard et se penchent sur eux.)

LE ROI, à part, dans une anxiété farouche.

Un ! (Moment de silence, un second coup de canon.)

LES CONJURÉS, atterés.

Deux !

LE ROI, à part avec joie.

Deux !

FORRICK, à part, avec joie.

Le sang ne coulera pas ! (Troisième coup de canon. Les bohémiens, placés derrière les conjurés, les poignardent.)

LES BOHÉMIENS, poignardant les conjurés.

Traîtres, mourez !

LES CONJURÉS, poussant un cri et se débattant.

Ah !

LE ROI, d'une voix terrible.

Mourez !

FORRICK.

Assassinés !... (Tombant sur ses genoux et tendant les mains vers Edouard.) Ah ! grâce, Sire, grâce !... (Les conjurés meurent; les uns retombent sur leurs siéges; les autres sur la table; Buckingham, Holland et Burke repoussent leurs assassins et viennent, en chancelant, expirer sur la balustrade de la galerie.)

BUCKINGHAM, à Forrick, toujours à genoux et les mains étendues vers le roi.

Misérable, tu nous a trahis, sois maudit! (Il meurt.)

HOLLAND, de même.

Que notre sang retombe sur toi, lâche; sois maudit! (Il meurt.)

BURKE, s'accrochant à la rampe de l'escalier et descendant jusqu'à Forrick.

Sois maudit!... sois maudit!... sois maudit!... (Il meurt.)

FORRICK.

Morts!... tous morts!... où fuir?... (Il fait un pas et recule.) Du sang!... (Il se précipite à gauche et recule.) du sang!... Eh bien! oui, du sang!... j'en aurai, j'en veux avoir jusqu'aux yeux... place... place! (Il sort en courant et en riant aux éclats.) Ah! ah! ah! Ils sont morts!... ah! ah! ah! (Il disparaît.)

LE ROI, aux tymbestères.

Continuez! (Les tymbestères se mettent à danser une de ces danses bizarres et farouches des gypsies. Les convives acclament Edouard. Le rideau tombe.

ACTE QUATRIÈME

Une chambre à l'*Auberge des Pèlerins*, près du Marché-Neuf, dont les derrières donnent sur la Tamise. Cette chambre est grande, d'un goût sévère ; elle a deux alcôves au fond, en pan coupé, l'une à droite, l'autre à gauche. Entre les deux alcôves, une porte. Porte latérale à droite conduisant dans l'intérieur. Une fenêtre à gauche s'ouvrant sur la Tamise.

SCÈNE PREMIÈRE

MARGUERITE, RÉGINA, ÉDOUARD, HENRI.

(Édouard et Henri sont en habits de cavaliers. Marguerite boucle le ceinturon d'Édouard. Régina attache les éperons d'Henri.)

RÉGINA, avançant un tabouret à Henri.

Posez là votre pied... je veux attacher moi-même vos éperons.

HENRI.

Oh ! pour cela, non !

RÉGINA, lui prenant le pied.

Voyons, rebelle !

HENRI, perdant l'équilibre.

Eh ! attendez !

RÉGINA.

C'est bien fait ! (**Elle attache les éperons.**)

ÉDOUARD.

On aperçoit distinctement d'ici la forteresse Palatine.

HENRI.

Le repaire du tyran.

MARGUERITE, à part.

Oui, mais patience, Burke est à son poste !... et Burke n'est pas homme à reculer.

HENRI.

Sa Majesté restera-t-elle ?

MARGUERITE.

Ne m'appelle pas ainsi !

HENRI.

Notre bonne mère restera-t-elle encore longtemps à l'auberge des Pèlerins ?

MARGUERITE.

Non, cette nuit seulement.

HENRI, à Régina en se penchant vers elle.

Vous l'entendez ?

RÉGINA.

Mais restez donc en place ! (Se levant.) Voilà qui est fait ! (A Marguerite en lui montrant Henri.) Qu'en pense Votre Majesté ?

MARGUERITE, montrant Edouard.

Comment le trouves-tu ?

RÉGINA.

Le prince a bien l'air d'un fils de roi. Henri a la hautaine mine d'un seigneur de frontière.

ÉDOUARD.

Pourquoi ces habits de cavalier, ma mère, nous n'avons donc plus besoin de nous cacher ?

MARGUERITE.

Peut-être !... Je t'expliquerai tout cela. — Cette journée a été une longue épreuve. Il ne faudrait pas se présenter devant des hommes de guerre, pâle et défait comme tu es... ni toi non plus, Henri... vous avez le temps de réparer vos forces... vos lits sont prêts... vous vous reposerez tout habillés jusqu'au moment où je reviendrai vous chercher ?...

ÉDOUARD.

Vous nous quittez ?

MARGUERITE.

Un instant. J'ai besoin de repos.

ÉDOUARD.

Tu parais inquiète ?

MARGUERITE.

Du tout... du tout !... à tout à l'heure !... je veux qu'on se repose, entendez-vous ?... La reine l'ordonne au besoin.

ÉDOUARD.

Nous obéirons.

MARGUERITE.

On dirait le bruit d'une barque sous la fenêtre !... (Elle va

regarder.) Non! (A part.) Je croyais que c'était Burke! je veux savoir où il en est; je ne peux attendre plus longtemps! (Haut.) Adieu! adieu!

SCÈNE II

ÉDOUARD, HENRI, RÉGINA.

ÉDOUARD, s'exaltant.

Je respire plus librement sous ces habits-là!... Ah! ne plus fuir!...

HENRI.

Je pourrai donc vous défendre au grand jour et regarder vos ennemis en face!

ÉDOUARD.

Oui, je suis un Lancastre, je suis du sang de Charlemagne et du grand Henri, je le sens aux soulèvements de mon cœur!... Le roi se souviendra un jour de ce qu'aura dit et fait le prince de Galles : à genoux, Henri! (Henri s'agenouille.) Je te fais chevalier! Tu es mon frère! tu seras mon compagnon d'armes! Je te fais comte de March et duc de Salisbury. Je vous marierai. Je te donne pour dot, Régina, le palais de Schène; et à toi, Henri, le château de Baynard. Je veux que le mendiant qui a tendu la main pour moi... je veux que cette pauvre fille qui a souffert et pleuré pour moi... je veux que cette main de mendiant se repose sur une couronne ducale et que les larmes de la jeune fille soient changées en diamants et en perles... en richesse à ses bras et dans ses cheveux... Je veux que le monde sache comment je récompense, car je veux régner par la bonté et la justice... Je veux la France, mon patrimoine, pour vassale à l'Angleterre; je veux... je veux... (Tristement.) Mais dites-moi donc que je suis fou, mes amis.

RÉGINA.

Ah! prince!

ÉDOUARD.

Deux royaumes à ce proscrit, deux couronnes sur cette tête débile que le malheur courbe déjà!

HENRI.

Pourquoi non?

ÉDOUARD.

J'ai été condamné en naissant!

HENRI.

Condamné?... mais votre existence miraculeuse prouve le contraire. Vous êtes revenu deux fois de l'exil. Vous avez

grandi parmi les embûches, erré dix ans à travers les poignards de vos ennemis, votre tête était mise à prix, on ne l'a pas livrée; vous ne comptiez hier encore que des indifférents, vous avez aujourd'hui des âmes ardentes et résolues pour vous défendre. Vous êtes presque à la porte de Westminster, tout près de votre trône, et vous doutez?... Ah! prince, tout nous dit que Dieu est avec vous!... moi j'espère!... Je vous vois déjà sous le dais royal!... Tenez, écoutez!... Non loin de Westminster, où l'on sacre les rois, il y a pour les âmes modestes une pieuse et modeste petite église qui se perd dans l'ombre. Le jour où vous monterez triomphalement les marches hautaines du sanctuaire, Régina et moi nous gravirons les obscurs degrés de notre petite église. Le prêtre nous bénira au moment même où le cardinal-duc lèvera les mains pour bénir votre règne... et nous sortirons, vous une couronne au front, tout un peuple à vos pieds, parmi des fanfares... nous silencieusement, avec nos rêves réalisés et la certitude de nous aimer toujours!... n'est-ce pas, Régina? (A Edouard.) Nous ne nous marierons que ce jour-là : Vous voyez que j'y crois, monseigneur!

ÉDOUARD.

Le sort m'a été si souvent contraire!

HENRI.

Il se lassera!

ÉDOUARD, à part.

Se lasser! (Entre l'hôtelier.)

SCÈNE III

LES MÊMES, L'HOTELIER.

L'HÔTELIER.

Ne vous dérangez pas, c'est moi, votre vieil hôtelier.

RÉGINA.

Que demandez-vous?

L'HÔTELIER.

On m'a prévenu que vous partiriez demain. Je peux disposer des trois chambres?

RÉGINA.

Oui.

L'HÔTELIER.

Ah! les beaux cavaliers!... (A part.) Ils y sont tous les deux, c'est ce qu'il fallait savoir.

HENRI.

Mille pardons... nous allions...

L'HÔTELIER.

Vous alliez vous coucher? J'en ferai autant tout à l'heure, car il se fait tard, et le watchman va bientôt passer. Nous avons un crieur de nuit. (A part.) Se coucher!... lord Strickland n'attend que cela. Je lui ai confié mes doubles clefs. Le reste le regarde. (Il sort.)

SCÈNE IV

ÉDOUARD, HENRI, RÉGINA.

HENRI.

Vous êtes sombre aujourd'hui, monseigneur?... à quoi pensez-vous?

ÉDOUARD.

A toi, Henri!

HENRI.

A moi?

ÉDOUARD.

A toi!

HENRI.

Et mon souvenir vous attriste?

ÉDOUARD.

Oui.

HENRI.

Dites comment, mon prince?

ÉDOUARD.

Oh! je t'aime bien!

HENRI.

Mais, j'y compte, monseigneur.

ÉDOUARD, après un nouveau silence.

Rends-moi le portrait de ma mère, Henri.

HENRI.

Vous le rendre?

ÉDOUARD.

Je tiendrai à ta disposition celui de lady Anne.

HENRI.

Vous êtes cruel, prince.

ÉDOUARD.

Je le veux.

HENRI, ayant baisé le portrait.

Le voici.

ÉDOUARD.

Tu pleures?

HENRI.

Non.

ÉDOUARD.

Mais je ne veux pas qu'on t'assassine à ma place!

HENRI.

C'est pour cela? alors je le garde!

ÉDOUARD.

Henri!

HENRI.

C'est mon droit!...

ÉDOUARD.

Henri!

HENRI.

Si nous étions découverts, ce portrait me désignerait le premier aux poignards des assassins?... Eh bien! soit... ma mort vous sauverait peut-être!...

ÉDOUARD, s'adoucissant.

Je t'en prie... rends-moi ce portrait.

HENRI.

A la bataille de Schrewsbury, Henri IV, votre aïeul, n'a été sauvé que par le dévouement de cinq de ses officiers. Ils portaient des armures royales, tandis que le roi se battait parmi les chevaliers. Tous les cinq ont péri, mais le roi a vécu. Un des miens en était. C'est donc justice que je le continue près de vous. Ne me marchandez pas ma mission... Ne me disputez pas cette mort. C'est un héritage de famille. (Il tombe à ses pieds.)

ÉDOUARD, le relevant.

Henri!... Oh! j'accepte!... oui, j'accepte, Henri!... Oui, frère, j'accepte!... Tu m'as rendu mes espérances... tu me rends mon courage... je suis digne de régner, puisque je puis être aimé ainsi!... (A Régina.) Le beau roi, n'est-ce pas? un roi qui ne fait que ce qu'ordonne et veut son sujet!

VOIX DU WATCHMAN, au dehors.

Pendez vos lanternes! pendez vos lanternes!

RÉGINA.

Le watchman! il faut songer aux ordres de la reine... Votre Altesse, il se fait tard... il faudrait se coucher?...

ÉDOUARD.

Je le veux bien.

HENRI.

Ah! cette voix somnolente! (Imitant le watchman.) Pendez vos lanternes!... Sa voix seule suffirait à vous endormir.

ÉDOUARD, se dirigeant vers l'alcôve.

C'est ma foi vrai! (En accrochant le portrait de lady Anne dans l'alcôve de droite.) Tiens, Henri, voilà la douce madone que je prierai encore ce soir!

HENRI, accrochant le portrait de la reine dans l'alcôve de gauche.

Prince, voilà la bonne providence qui a veillé et veillera encore sur nous!

ÉDOUARD.

Bon sommeil, Henri!

HENRI.

Bonne nuit, prince! (Edouard se jette sur son lit. Henri parle bas à Régina.)

ÉDOUARD.

Oh! couche-toi ou je me lève!

RÉGINA, bas à Henri.

Obéis!

HENRI, à Edouard.

J'y vais. (Il s'étend sur son lit.)

ÉDOUARD.

Bonne nuit, frère!

HENRI.

Bonne nuit, mon maître!

RÉGINA, à part.

Deux frères ne s'aimeraient pas plus. On dit qu'en interrogeant un livre au hasard, souvent la destinée nous répond. (Elle plonge une épingle dans le livre posé sur le prie-Dieu.) Voyons!

ÉDOUARD.

Eh bien, Régina, vous allez lire?

RÉGINA.

Oui, monseigneur... je me retirerai quand Votre Altesse sera endormie.

ÉDOUARD.

Lisez tout haut, alors.

RÉGINA, lisant.

« David consulta le seigneur... »

HENRI, s'arrangeant pour dormir.

Ah ! l'histoire de David ! J'aime beaucoup la Bible.

ÉDOUARD, de même.

Moi aussi.

RÉGINA, lisant.

« David consulta le Seigneur et lui dit : Irai-je dans quelqu'une des villes de Juda ? — Le Seigneur lui dit : Allez ! — David lui demanda : Où irai-je ? — Le Seigneur lui répondit : A Hébron. — David y alla... Il y mena les gens qui étaient avec lui. Alors ceux de la tribu de Juda vinrent et sacrèrent David de l'huile sainte, afin qu'il régnât sur la maison de Juda. » (A Édouard.) C'est Dieu qui a parlé par son livre sacré... Vous régnerez, monseigneur, vous régnerez !... Il dort ! (Elle écoute, puis se dirige sur la pointe des pieds vers l'alcôve d'Edouard.) Oui ! (Elle ferme doucement les rideaux et va à l'alcôve d'Henri.) Lui aussi ! (Elle ferme les rideaux.) Oui, Dieu a parlé, Édouard règnera un jour !... (Regardant du côté de la fenêtre.) Ah ! cette flamme... elle vient de s'allumer tout à coup au sommet de la tour de Londres. On dirait un signal. Tout ce qui vient de ce côté ne peut que nous être fatal. Mais non, il est né un nouveau fils à l'usurpateur, la forteresse Palatine est en fête. (S'asseyant.) Mais Édouard règnant, Henri serait après lui, le plus puissant seigneur de ce royaume... Mon Henri ! (Elle reste absorbée dans ses idées. En ce moment la porte du fond s'ouvre doucement. Strickland paraît.)

SCÈNE V

LES MÊMES, STRICKLAND.

STRICKLAND, au fond, à part.

Voici les deux alcôves ! (En ce moment la lune vient éclairer Régina.) Ah ! quelqu'un ! (Il veut s'éloigner, puis s'arrête.) Non, la fatalité est ici, je reste !

RÉGINA, de même.

Mon cher Henri !... quel autre pourrait mieux justifier la faveur des Lancastre. Sa vie n'a été qu'un long dévouement pour Édouard. Il n'a vécu et ne vit que pour lui...

STRICKLAND, à part.

Une femme à emporter ne m'effraie pas !...

RÉGINA, de même.

Il l'aime, comme il aurait aimé son frère...

STRICKLAND, à part en tirant son mouchoir.

J'éteindrai ses cris !

RÉGINA, de même.

Comme il a aimé sa mère...

STRICKLAND, s'approchant d'elle, à part.

Et s'il faut frapper ensuite, je ne me souviendrai que du serment que j'ai fait. (Il se penche sur elle pour la bâillonner.)

RÉGINA, sans le voir.

Sa pauvre mère morte de douleur au château de Barwick.

STRICKLAND, s'arrêtant à part.

Au château de Barwick !... de qui parle-t-elle ?

RÉGINA, de même.

Pauvre Henri !

STRICKLAND, à part.

Henri !

RÉGINA, de même.

Orphelin depuis dix ans déjà.

STRICKLAND, à part.

Ah ! (Il se cache sur le balcon.)

RÉGINA, se levant.

Enfin !... je suis aussi morte de fatigue. Nous n'avons dormi ni les uns ni les autres, depuis deux jours. (Montrant les alcôves.) Veillez sur eux, mon Dieu !... O pauvre reine Marguerite, ô douce et malheureuse lady Anne, veillez toutes deux sur vos fils qui dorment en ce moment! (Elle sort par la porte de droite. Strickland revient en scène.)

SCÈNE VI

STRICKLAND.

Ah ! que viens-je d'entendre ?... Mon fils est ici ! (Montrant les alcôves.) Là ou là !... Cette jeune fille aura pitié de moi... Je veux qu'elle s'explique !... Non, pas de bruit... Les autres se réveilleraient... et si je les entendais parler, je ne répondrais plus de mon courage !... Ah ! c'est un jeu terrible que je joue ! L'un est là !... l'autre ici !... lequel ?... Et cette flamme qui brille au sommet de la tour, rouge comme le sang qu'elle demande !... (Ecoutant.) Ils dorment... En sortant d'ici, je ne dormirai plus peut-être !... Ah ! mon Dieu !... mais pourquoi ne pas laisser à un autre... mais cet autre les tuerait tous les deux !... Non, j'ai promis, je tiendrai

mon serment. Dans ces temps de tumulte, d'épouvante, on sert son pays comme on peut ou comme on veut. Allons!... oui, mon cœur choisira!... Si Dieu ne me foudroie pas... si Dieu n'arrête pas mon bras... s'il ne me crie pas par toutes les fibres de mon être : Parricide!... C'est que mon sang ne devra pas couler!... (Il entr'ouvre les rideaux d'Edouard.) L'adorable et douce tête d'enfant!... (Il va entr'ouvrir les rideaux d'Henri.) Mon rival! non, mon fils, peut-être! (L'examinant.) La fière et belle tête de jeune homme!... Il sourit... l'autre souriait aussi!... Ah! un portrait!... (Allongeant la tête.) Le portrait de Marguerite!... Ah! Dieu a eu pitié de moi, c'est Édouard!... (Désignant Edouard.) Dort-il bien au moins?... (Il va regarder dans l'alcôve d'Edouard.) Le portrait de lady Anne!... le portrait de ma femme!... C'est mon fils!... Ah! je ne doute plus!... (D'une voix sourde en s'adressant à Edouard.) Ne te réveille pas encore, tu me maudirais!... (Il se dirige vers l'alcôve d'Henri à reculons, puis s'arrête tout à coup.) Je n'ose aller plus loin!... mon cœur, comme mon bras, hésite!... Ah! ténèbres et vertiges de la nature!... plus je les ai regardés, plus l'ombre s'est épaissie dans mon âme!... C'est horrible à dire, mon Dieu! mais si je devais frapper, ce serait celui-là plutôt!.., Ah! ma tête éclate!... je deviens fou!... (Allant brusquement ouvrir les rideaux d'Henri, puis ceux d'Edouard.) Allons, debout, monseigneur... debout, enfant... il y a un assassin ici!... (Edouard et Henri s'élancent dans la chambre.)

SCÈNE VII

STRICKLAND, ÉDOUARD, HENRI.

ÉDOUARD.

Un assassin!

HENRI.

Un assassin!

STRICKLAND.

Oui.

TOUS LES DEUX.

Où cela?

STRICKLAND.

Devant vous!

TOUS LES DEUX.

Misérable!

STRICKLAND.

Je le sais!

HENRI.

Tu as frappé quelqu'un dans cette maison?

STRICKLAND.

J'hésite!

ÉDOUARD.

Entre nous deux peut-être?

STRICKLAND.

Entre vous deux!

HENRI, se précipitant sur son épée et venant se placer devant Édouard.

Ah! moi d'abord!

ÉDOUARD, se précipitant sur son épée et venant se mettre à côté d'Henri.

Tous les deux!

STRICKLAND, tirant son épée.

J'aime mieux cela, ce sont des hommes!... (A part.) Malheureux! mais ton fils!...

HENRI.

Tu hésites encore?... tu as l'épée aussi lâche que le poignard!

STRICKLAND, à part.

Mon fils!... Ah! sortons d'ici!...

TOUS LES DEUX, se jetant entre la porte et lui.

Non pas!

ÉDOUARD.

Ah! tu croyais trouver deux enfants!...

HENRI.

Il te faut du renfort!

ÉDOUARD.

Moi vivant, tu ne sortiras pas!

HENRI.

Tu ne sortiras que les pieds dans mon sang!

STRICKLAND, à part.

L'un ou l'autre!... l'un ou l'autre!... Ah! je n'oserai jamais!... (Haut.) Allons! place... place!

TOUS LES DEUX.

Essaie!

STRICKLAND, reculant.

Malédiction!... (Brisant son épée.) Vous m'assassinerez alors! (Entre Marguerite.)

SCÈNE VIII

LES MÊMES, MARGUERITE.

MARGUERITE.

Des épées !... cet homme !... (Pressant les enfants dans ses bras.) On vous menaçait !

STRICKLAND.

Vous êtes Marguerite, éloignez ces jeunes gens, j'ai à vous parler.

ÉDOUARD.

Non, madame !

HENRI.

C'est un des bourreaux d'Édouard IV !

STRICKLAND.

Éloignez-les, madame... sinon...

MARGUERITE.

Sinon ?

STRICKLAND.

Sinon, madame, je vais crier de cette fenêtre qu'on a voulu assassiner cette nuit Édouard IV, et que Marguerite d'Anjou est ici.

MARGUERITE.

Après ?

STRICKLAND.

Des hommes dévoués au roi m'attendent dans une barque en bas.

MARGUERITE, aux enfants.

Retirez-vous !

ÉDOUARD, à Strickland, en montrant la porte du fond.

Nous serons là !

HENRI.

Là, derrière cette porte !

ÉDOUARD, à Henri.

Viens, frère ! (Ils sortent.)

SCÈNE IX

MARGUERITE, STRICKLAND.

MARGUERITE.

Vous m'avez saluée du nom de Marguerite. Si j'étais cette

femme intrépide, je vous dirais : Je suis vaincue, terrassée, mais je regarde le ciel qui s'écroule sur ma tête sans défaillir. Je suis fille et femme de rois, je n'avilirai pas ma race devant vous. Mes amis ont été égorgés cette nuit, c'est bien; faites monter vos bourreaux; on nous tuera tous ici, mes enfants et moi; mais on ne nous emmènera pas vivants, nous ne servirons pas de trophées à l'usurpateur.

STRICKLAND.

Regardez-moi bien, madame !

MARGUERITE.

Vous êtes lord Strickland, je vous ai reconnu.

STRICKLAND.

De plus près !

MARGUERITE.

Je ne vous connais pas autrement.

STRICKLAND.

Un homme change en dix-huit ans, c'est vrai... interrogez vos souvenirs ?

MARGUERITE.

Vous êtes Philip de Welles !

STRICKLAND,

Oui, madame !... oui, je suis l'homme dont vous avez violenté les plus secrets sentiments. Je me nomme aussi Strickland... Strickland, l'ami d'Édouard IV, que vos amis ont voulu assassiner... et qui était ici pour le venger !...

MARGUERITE.

Vous avez donc hésité ?

STRICKLAND.

Vous m'avez deviné !

MARGUERITE.

M'avez-vous comprise au moins, vous ?... Ah ! vous êtes l'ami d'Edouard IV !... Eh bien ! nous sommes ennemis, parbleu ! . Ah ! vous êtes ici, comme vous étiez en Flandres. pour assassiner l'un de mes enfants, et votre poignard hésite. S'il hésite, c'est que votre cœur tremble... s'il hésite, c'est que votre âme se soulève... c'est que Dieu, la nature, l'humanité frémissante proteste déjà contre le sang que tu peux verser !... Tu vois bien que je t'ai deviné !... Ah ! le sang royal ne t'aurait pas arrêté !... Ah ! la tête d'un innocent, d'un proscrit, d'un enfant ne t'aurait pas fait frémir !... Frappe donc !... cherche ce sang à travers le tien. Je mettrai ma vengeance à cela. Je te verrai marcher à tâtons dans les silences de ton âme... errer dans les obscurités de ton cœur et les ténèbres de ta conscience... trébucher dans le

doute!... Ah! tu es Philip de Welles!... Eh bien, je suis Marguerite d'Anjou. Mon fils est derrière cette porte. Oui, l'un des deux. Choisis celui que tu voudras... Consomme ton crime ou ton parricide. Choisis, te dis-je, choisis!... je serai impassible et muette; tu ne verras ni sur mon visage ni dans mes yeux si c'est un Plantagenet que tu assassines ou si c'est un Welles que tu égorges!...

STRICKLAND.

Vous êtes bien Marguerite!

MARGUERITE.

En avais-tu douté?

STRICKLAND.

Rendez-moi mon fils, je sauverai le vôtre?

MARGUERITE.

Qui m'en répond?

STRICKLAND.

Ma parole de gentilhomme que j'engage!

MARGUERITE.

Tu avais juré fidélité au roi Henri et tu sers le roi Édouard.

STRICKLAND.

Par mon cœur de père, par la tendresse que j'ai pour mon fils, je vous le jure!

MARGUERITE.

Tu as trahi sa mère!

STRICKLAND.

Par votre amour de mère, alors, car je peux les tuer tous les deux!... Oui, tous deux libres ou tous deux morts, choisissez à votre tour!... mais non!... nous avons besoin l'un et l'autre d'oubli et de pardon. Voyons, écoutez!... le temps presse, madame!... Tenez, cette flamme au sommet de la tour, c'est un ordre... c'est un arrêt... c'est Edouard qui attend!... il peut me remplacer. Vous voyez bien qu'il faut se hâter. Je sauverai votre fils, je vous le jure!... mais ne demandez rien de plus, non, madame!... Demande-t-on quelque chose à l'incendie qui éclate sur notre tête?... Demande-t-on quelque chose au torrent qui accourt?... On évite le flot, on fuit le feu!... Enfin, cet incendie, ce torrent, cette tempête, c'est Edouard!... il n'en a appelé qu'à son épée, tant qu'il n'a vu que des épées devant lui... vous vous êtes servi de poignards, il s'en servira... vous aviez des assassins, il en aura... vous vouliez du sang, c'est le vôtre qu'il prendra, et il marcherait sur le

corps de mon fils pour s'y plonger !... vous voyez bien que notre cause est la même... vous voyez bien qu'il n'y a que moi qui peux vous sauver... Où est mon fils ?... Ah ! n'hésitez plus, madame... Ah! n'hésitez pas, au nom du ciel !... Où est-il ?... Je suis à vos pieds !... je supplie !... Rendez-le moi !... où est-il, madame, où est-il, où est-il ?...

SCÈNE X

LES MÊMES, HENRI.

HENRI, entrant brusquement.

C'est moi !

STRICKLAND.

Toi ?... vous ?... mon fils !... (Il recule devant le regard glacé d'Henri.)

HENRI.

Je suis donc le fils de l'homme qui a fait mourir ma mère de chagrin ?...

STRICKLAND.

Henri !

HENRI.

Je suis donc le fils de l'homme qui était ici pour assassiner un enfant ?...

STRICKLAND.

Mon enfant !

HENRI.

Je suis donc l'héritier de cette infamie et de ce crime, j'aurai donc cette tache à mon nom, j'aurai donc ce fardeau dans ma vie ?

STRICKLAND.

Sois indulgent, mon ami !

HENRI.

Si vous étiez le fils d'un pareil homme, que feriez-vous, mon père ?... (Mouvement de Strickland.) Mon père, que feriez-vous ?

STRICKLAND.

Ne m'interroge pas !

HENRI.

Vous êtes de race pure, de pur sang de gentilhomme, que feriez-vous ?

STRICKLAND.

Ah ! tais-toi !

HENRI.

Vous répudieriez cet héritage; — et comme on n'échappe à ces choses-là que par la mort, vous vous tueriez, n'est-ce pas ?... Eh bien ! mon père, je vous approuve et vous imite ! (Il tire son poignard et veut se frapper.)

STRICKLAND, retenant son bras.

Ah !

HENRI, le repoussant.

Laissez-moi ! (Édouard entre.)

SCÈNE XI

LES MÊMES, ÉDOUARD.

MARGUERITE, s'élançant vers Henri.

Je te le défends !

HENRI.

Madame !...

ÉDOUARD.

Je t'en prie !

HENRI, jetant son poignard.

Tout pour vous !... (Ils se jettent dans les bras l'un de l'autre.)

STRICKLAND.

Qu'est-ce que nous sommes à côté de ces âmes-là ! (A Henri.) Tu te serais tué pourtant !... Tu me méprises donc bien ?... Non, ne me réponds pas ! Tiens, je t'admire ! Ah ! comme je t'aime déjà !... Oh ! écoute !... Notre époque est farouche, vois-tu, chacun, avec fureur, se sert des armes qu'il a. On va plus loin qu'on ne voudrait souvent. La reine Marguerite le sait bien, elle te le dira comme moi. Enfin, je suis ton père, tu ne peux me haïr... Haïr ton père, pense donc !... Oh ! pour être pardonné par toi, pour être estimé, pour être aimé de toi, je ferai tout... tout pour une bonne parole de toi... tout pour un serrement de main et un sourire de toi... tout pour pouvoir un jour t'embrasser et être digne de ce baiser... Oui, tout, je suis prêt, parle, ordonne !

HENRI, montrant Édouard.

Sauvez le fils de votre maître, mon père !

STRICKLAND, tombant aux pieds d'Edouard après un moment d'hésitation.

Le permettez-vous, monseigneur ?

ÉDOUARD, lui tendant la main.

Je me repose sur vous !

STRICKLAND.

Vous avez raison, Altesse, car un Welles ne donne jamais la main sans le cœur !

HENRI, ouvrant ses bras à Strickland.

Mon père !

STRICKLAND.

Non, c'est ma récompense, je veux la mériter!... (Regardant à la fenêtre.) Thompson !

SCÈNE XII

LES MÊMES, THOMPSON puis RÉGINA, puis THOMPSON.

THOMPSON, au dehors.

Monseigneur ?

STRICKLAND.

Prends cette clef et monte ! (A Marguerite.) Nous allons fuir!

MARGUERITE.

Oui ! oui !

STRICKLAND.

Où est Régina ?

HENRI.

Régina !

STRICKLAND.

Ah ! dame ! j'emmène aussi ma fille.

HENRI, appelant.

Régina ! Régina !

MARGUERITE.

Je suis prête !

RÉGINA entrant.

Me voici !

STRICKLAND, à Thompson qui accourt.

Sur ta tête, Thompson, réponds-tu des personnes que je vais confier à ta garde ?

THOMPSON.

Monseigneur sait que je suis fidèle!

STRICKLAND, à Marguerite.

C'est un homme dévoué, en effet, vous pouvez le suivre. Vous emmènerez lady Régina. Thompson vous conduira à

mon château de Roxburgh. Les soupçons d'Edouard n'iront pas vous chercher là. Moi je me charge de Son Altesse et d'Henri.

MARGUERITE, prenant la main d'Édouard.

Nous séparer !

RÉGINA, à Henri.

Te quitter ?

STRICKLAND.

Il le faut, nous pourrions tout compromettre autrement. Je cacherai nos deux enfants à Saint-Osith. C'est un lieu d'asile. Le chapelain est à ma dévotion. Ceci fait, je retournerai sur-le-champ à la Tour de Londres... J'endormirai les inquiétudes du roi... je détournerai ailleurs sa colère... et le moment propice venu, nous quitterons tous l'Angleterre !... Embrassez votre fils !

MARGUERITE.

Vous m'en répondez, milord ?

STRICKLAND.

Oui, madame, oui, sur Dieu, sur mon honneur, tant qu'il y aura un souffle de vie sur mes lèvres, tant que cette main pourra tenir une épée, oui, je vous en réponds!

MARGUERITE.

Viens, Régina !

RÉGINA, à Henri.

Adieu !

MARGUERITE, embrassant Edouard.

Adieu !

STRICKLAND.

Non, au revoir, au revoir ! Où conduit cette porte d'alcôve ?

MARGUERITE.

Elle s'ouvre sur une chambre obscure qui mène au fleuve par un escalier ?

STRICKLAND.

Prenez par là !

MARGUERITE, embrassant les deux jeunes gens.

A bientôt !

HENRI.

Confiance !

ÉDOUARD.

Confiance et courage ! (Ils sortent.)

SCÈNE XIII

ÉDOUARD, HENRI, STRICKLAND.

ÉDOUARD, allant à la fenêtre.

Nous les reverrons d'ici, Henri !

HENRI.

Je les aperçois !

ÉDOUARD.

La barque s'éloigne ! (Ils envoient des baisers et agitent leurs mouchoirs.)

STRICKLAND, fermant la fenêtre.

Eh ! par saint Paul, en voilà assez... La Tamise est peuplée d'espions comme les rues de Londres ; ne perdons pas de temps. Avez-vous des masques ?

HENRI et ÉDOUARD.

Oui.

STRICKLAND.

Très-bien !... Vos manteaux ?

ÉDOUARD et HENRI.

Les voici !

STRICKLAND, examinant leurs épées.

Vos épées sont-elles solides ?... oui !... en cas d'attaque, ne nous séparons pas... Coude à coude toujours. Du sang-froid surtout, l'œil sur l'ennemi. Ah ! vous tenez trop haut l'épée... vous vous découvrez (Se mettant en garde.) Tenez, ainsi !... ou à l'italienne... comme cela !... Enfin, au besoin, le poignard aux dents et le manteau enroulé sur le bras gauche pour parer les coups et garantir le cœur... quant au reste, je vous ai vus à l'œuvre, je suis tranquille ! Allons ! (Ils mettent leurs masques et se disposent à sortir. Richard paraît avec quatre hommes et leur barre le passage.)

SCÈNE XIV

LES MÊMES, RICHARD, LES HOMMES.

STRICKLAND.

Richard !

ÉDOUARD et HENRI.

Trahis !

STRICKLAND, bas aux jeunes gens.

L'épée au poing, manteaux au bras !

RICHARD.

Traîtres ! rendez-vous !

STRICKLAND.

Nous sommes des serviteurs du roi. (Aux jeunes gens.) Êtes-vous prêts ?

ÉDOUARD et HENRI.

Pas encore !

RICHARD.

Rendez-vous, misérables, rendez-vous !

STRICKLAND.

Vous êtes cinq contre trois... mais cela ne dispense pas de la politesse, mes braves ! (Bas aux enfants.) Est-ce fait ?

ÉDOUARD et HENRI.

Oui !

RICHARD.

Une dernière fois, vos épées !

STRICKLAND, tirant son épée.

Nos épées ?... parbleu, les voilà, viens les prendre !...

RICHARD, aux hommes.

Édouard et York, frappez !

ÉDOUARD et HENRI.

Édouard et Lancastre !

STRICKLAND.

Les petits démons ! (Il attaque Richard en criant.) Édouard et Lancastre, morbleu ! Édouard et Lancastre ! (Ils se battent. Du premier coup Strickland abat un homme.)

RICHARD, criant de la porte.

A moi, vous autres ! (Trois hommes accourent et le combat continue. Strickland, Édouard et Henri se serrent l'un contre l'autre, dos à dos, et font face à l'ennemi. Ils vont être écrasés par le nombre, quand Thompson et deux hommes à lui entrent par la fenêtre.)

THOMPSON.

Tenez bon, monseigneur, nous voici ! (Le combat reprend avec acharnement. Richard et ses hommes sont culbutés et mis en fuite.)

ACTE CINQUIÈME

La salle du Trône. — Sous un dais entouré de colonnes gothiques et tapissé de draperies d'étoffes d'or, le trône d'Édouard IV. Les murs de la salle peints par les plus célèbres artistes du règne de Henri III, représentent l'histoire d'Antiochus. Portes latérales. Une porte au fond, s'ouvrant sur les appartements.

SCÈNE PREMIÈRE

LE ROI, STRICKLAND.

STRICKLAND.

Sire, c'est un malheur, j'en conviens. Mais je suis arrivé trop tard. L'auberge des Pèlerins était vide. L'hôtelier avait disparu, les proscrits s'étaient enfuis.

LE ROI.

Les maudits!... Mais ils ne doivent pas être loin, j'avais donné l'ordre de ne laisser sortir personne de Londres.

STRICKLAND, à part.

Je m'en étais douté.

LE ROI.

Je croyais en finir d'un coup avec ces rebelles !

STRICKLAND.

Son Altesse veut-elle que je me charge des perquisitions ?

LE ROI.

Soit !

STRICKLAND, à part.

Je n'aurai pas risqué ma tête pour rien (Richard entre sans bruit et reste au fond.)

LE ROI, écrivant.

« Ordre d'ouvrir toutes les portes et d'obéir à lort Strickland comme à moi. » (Il signe et donne le papier à Strickland.)

STRICKLAND, à part.

Nous pourrons quitter Londres !

SCÈNE II

Les Mêmes, RICHARD.

RICHARD, prenant le papier des mains de Strickland.

Pardon, milord !

STRICKLAND.

Prince !

RICHARD.

Cet ordre est inutile, je me charge de tout !

STRICKLAND.

Ah !

RICHARD.

Quoi donc ?

STRICKLAND, à part.

J'allais tout compromettre. (Haut.) Vous êtes le frère du roi, milord, je m'incline.

LE ROI.

Vous êtes mon frère, en effet... mais le seul maître ici, c'est moi.

RICHARD.

Oui, Sire... et c'est à genoux que je demande à Sa Majesté dix minutes d'audience pour m'expliquer devant elle ?

LE ROI, à Strickland.

Laisse-nous !

STRICKLAND, à part.

M'aurait-il reconnu ?... mais alors Ah ! je veux les rejoindre ! (Il sort.)

SCÈNE III

LE ROI, RICHARD.

RICHARD.

Je viens de l'auberge des Pèlerins. Marguerite et son fils étaient partis. J'avais avec moi huit serviteurs dévoués. Je me suis trouvé en présence de trois hommes masqués, dont l'un, vêtu en archer, m'a paru être lord Strickland.

LE ROI.

Strickland ?

RICHARD.

J'ai cru le reconnaître à sa façon de tenir son épée, à sa voix surtout.

LE ROI.

Comment n'est-il pas arrêté ?

RICHARD.

Il ne sortira pas du palais.

LE ROI.

Il serait donc venu se livrer lui-même ?

RICHARD.

Qui sait ?... pour obtenir peut-être ce laissez-passer?

LE ROI.

Mais il étaient trois, dites-vous, et vous aviez huit hommes à vos ordres, comment ne les avez-vous pas écrasés ?

RICHARD.

Du renfort leur est arrivé. Surpris, mes gens ont reculé un instant dans la pièce voisine. Tout à coup, la porte de la chambre où se tenaient ces rebelles s'est brusquement refermée entre eux et nous. Je fis sauter la serrure... il n'était plus temps... ces traîtres s'étaient échappés par une petite porte donnant dans une alcôve... Ils avaient gagné la Tamise !

LE ROI.

Ah ! c'est à recommencer!

RICHARD.

J'ai pris des mesures. S'ils sont encore dans Londres, on les trouvera.

LE ROI.

Tu m'es fidèle, toi !

RICHARD.

S'ils tombaient en nòtre pouvoir, Votre Altesse n'aurait qu'un signe à faire, je comprendrai. C'est à cette main qu'il faut demander des actes que le reste du monde doit ignorer. Travaillons en famille. Tu m'as vu à Barnet... pour un bossu je ne manie pas trop mal l'épée, n'est-ce pas ?... veux-tu savoir comment je me sers de la dague ?... Il y a dans une des tours de ce palais un homme, le père d'Edouard, le mari de Marguerite d'Anjou, qui s'appelle Henri VI et dont tu occupes le trône... veux-tu que je commence par lui ?

LE ROI, à part.

Il m'effraie.

RICHARD.

Le veux-tu?

LE ROI, à part.

Il commencera par lui!... par qui finirait-il?

RICHARD.

Marguerite ne serait plus à craindre ni son fils non plus, s'il n'existait pas.

LE ROI.

Après.

RICHARD, comme se parlant et s'oubliant peu à peu.

Le trône serait moins assiégé il y aurait moins de monde autour, alors!

LE ROI, l'observant.

Il n'y aurait plus que le roi Edouard et ses enfants?

RICHARD.

Et Clarence!

LE ROI.

Et toi?

RICHARD.

Moi?... (En souriant.) moi aussi... Il faut bien me compter, puisque je suis de la famille.

LE ROI, à part.

Quel abîme m'est apparu dans un éclair!

RICHARD.

Eh bien?

LE ROI.

Je verrai.

RICHARD, à part.

Me serais-je trahi?... (Forrick entrebâille la porte du fond, allonge la tête, regarde à droite et à gauche en frissonnant. Il a une couronne de fleurs rouges sur la tête.)

SCÈNE IV

LES MÊMES, FORRICK.

FORRICK, à part.

Oui, il m'a fait signe! c'est bien un spectre! où est-il donc passé?

RICHARD, au roi, en montrant Forrick.

Fou! décidément fou!

FORRICK, les regardant.

Ah! encore des morts!... non... ils remuent!

RICHARD, au roi.

Une folie lugubre!... pourquoi le laisser ainsi errer dans le palais?

LE ROI.

Je veux l'avoir sous ma main. Sa raison peut revenir. Il aurait peut-être d'autres révélations à faire. (A part en s'asseyant.) Je me défie de Clarence... grâce à une prophétie... de Clarence!... N'est-ce pas, Richard, n'est-ce pas lui que je dois craindre? (Forrick est arrivé sans bruit jusqu'à lui.)

FORRICK, à voix basse.

Oui, le meurtre!... le meurtre... le meurtre...

LE ROI à part.

Ah! cette voix!

FORRICK, montrant Richard.

Le meurtre!... le meurtre!... le meurtre!...

RICHARD, à part.

Maudit idiot!

LE ROI, à part.

Les fous disent quelquefois la vérité.

FORRICK, agitant sa marotte.

Dansez... dansez donc! buvons à l'orgie!... (Montrant sa couronne.) La rose d'York a roulé dans le sang... de blanche est devenue rouge! Dansez... dansez toujours! (Il s'arrête, puis tout à coup s'élance vers Richard et le roi.) Ah! où est Edouard? avez-vous vu passer le roi Edouard?... il est bien reconnaissable, allez!... ses cheveux, ce sont des serpents... son œil est creusé par la débauche, sa bouche crispée par la luxure... quand il étend les bras, les potences se dressent toutes seules, et il n'a qu'à frapper du pied pour que les échafauds sortent de terre!... l'avez-vous vu?... où est-il?... dites-le moi, je le cherche pour le tuer?...

RICHARD.

Misérable!

LE ROI.

Laisse-le dire, les fous sont sacrés!

FORRICK.

La mort marche là-dessous. Elle a des pieds silencieux.

Elle frappe sans s'arrêter. Elle reviendra. Où est Edouard?... j'ai hâte d'en finir, où est-il? (Il sort. Strickland entre du côté opposé.)

SCÈNE V

LE ROI, RICHARD, STRICKLAND.

LE ROI.

Cet homme est sinistre!

STRICKLAND.

Sire, c'est moi!... On vient de me refuser les portes du palais. Suis-je prisonnier? les gardes m'ont insulté. Ce sont ceux de milord Duc! je demande justice!

LE ROI.

Richard, répondez!

STRICKLAND.

Ah! c'est à milord que je dois m'adresser... ce n'est donc plus justice, c'est satisfaction que je demande?

RICHARD, raillant.

Satisfaction?... En serait-ce une, milord, si je vous demandais ce que vous avez fait à l'auberge des Pèlerins?

STRICKLAND, à part.

Il m'a reconnu!

RICHARD.

En serait-ce une si je vous demandais où se sont réfugiés Marguerite d'Anjou et Henri de Windsor, son fils?

STRICKLAND, avec hauteur.

Si je le savais, milord, c'est que j'aurais secondé leur fuite. Croyez-vous que je sois homme à livrer des malheureux qui se seraient confiés à mon honneur?

LE ROI.

Vous seriez traître envers votre roi, alors?

STRICKLAND.

Mes services passés répondraient pour moi.

LE ROI.

Deux fois traître, car je suis votre ami.

STRICKLAND

Mon ami?... Eh bien! Sire, vous êtes entre deux hommes, dont l'un vous conseille la clémence, et l'autre la cruauté et le meurtre. L'un des deux est votre ennemi. Que Dieu prononce entre nous!... (A Richard.) Oui, moi, Philip, comte de

Strickland, baron de Welles, je t'accuse toi, Richard d'York, duc de Glocester, de haine pour le roi et de félonie contre son honneur. Je soutiendrai mon dire par l'épée, par le poignard et par la lance! le champ-clos, Sire, le champ-clos!

RICHARD.

J'accepte!

LE ROI.

Je refuse!

STRICKLAND.

Je comprends. On n'interroge pas certains hommes : quand on les soupçonne, on leur ouvre les portes, ou on leur prend leur tête... puis-je m'éloigner, Sire?

LE ROI.

Non!

STRICKLAND.

Prenez ma tête!

LE ROI.

Je veux bien me souvenir de notre amitié, milord, et de vos services. Rendez-en grâces au ciel! (Clameurs au dehors, le roi à Richard.) Quels sont ces cris?... Encore une révolte, peut-être?...

RICHARD, écoutant.

Non, Sire, on crie : vive Edouard IV! A bas les Lancastre! (Allant regarder à la fenêtre.) Sire, c'est Marguerite d'Anjou!...

STRICKLAND, à part.

Marguerite!

LE ROI.

Prisonnière?

RICHARD.

Oui, Sire! (Après avoir regardé de nouveau.) Malheur!...

LE ROI.

Quoi donc?

RICHARD.

Son fils n'est pas avec elle!

STRICKLAND.

Je respire! (Des gens du peuple entrent tumultueusement conduisant Marguerite. Elle est impassible et muette. Elle a les mains liées. Des gardes l'entourent.)

SCÈNE VI

LES MÊMES, MARGUERITE, QUICKLY, GENS DU PEUPLE.

QUICKLY, *entrant le premier.*

L'Etrangère ne vous échappera plus... on vous l'amène, Sire, on vous l'amène !... La voilà !

TOUS.

La voilà! la voilà!...

QUICKLY.

Oui, la Lancastrienne!

STRICKLAND, *à part.*

La malheureuse!

QUICKLY, *secouant les cordes de Marguerite.*

Elle est bien liée, bien liée, la Louve, soyez tranquille!

TOUS.

Vive le roi!... vive le roi!

QUICKLY, *à Marguerite.*

Crie aussi vive le roi !

MARGUERITE.

Je le veux bien : vive Henri VI!...

TOUS, *furieux.*

Elle nous brave!

QUICKLY, *au roi.*

Sire, que faut-il qu'on en fasse?

STRICKLAND, *au roi.*

C'est une femme, Sire!

LE ROI, *après un moment d'hésitation.*

Elle est ma prisonnière.

RICHARD, *à part.*

Au lieu de l'abandonner à ce bon peuple!

TOUS.

Vive Edouard IV ! A bas les Lancastre ! (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE VII

LE ROI, RICHARD, MARGUERITE, STRICKLAND, puis HENRI, ÉDOUARD, FORRICK.

LE ROI, à Strickland.

Déliez ces cordes.

STRICKLAND, bas à Marguerite en déliant ses cordes.

Que sont-ils devenus?

MARGUERITE.

Je l'ignore.

RICHARD, bas au roi.

Ils se sont parlé bas!

LE ROI, à Marguerite.

Ton humiliation suffit à ma vengeance.

MARGUERITE.

Le malheur n'humilie que les lâches.

RICHARD.

Remercie Sa Majesté qui a pitié de toi.

MARGUERITE.

Je n'aurais pas eu pitié, je n'en demande pas.

LE ROI.

Tu es hautaine!

MARGUERITE.

Assez pour ne rien accepter de toi!

LE ROI.

Ah! prends garde!

MARGUERITE

Non, rien, pas même la liberté... rien, pas même la vie!

LE ROI.

Et celle de ton fils?

MARGUERITE.

Mon fils?... il est libre!... tu n'aurais pas cet air inquiet s'il n'en était pas ainsi... tu ne me menacerais pas si tu pouvais me faire trembler. (On introduit Edouard et Henri. Ils sont entourés de gardes et de seigneurs.)

LE ROI, les apercevant, à Marguerite en souriant.

Tu crois?

MARGUERITE, à part.

Ah! ce sourire! ce regard! (Se retournant et apercevant Edouard.) Ah! mon fils! (Elle reste anéantie.)

8.

LE ROI, à part.

Je les tiens !... (Bas à Richard en montrant la porte latérale de gauche.) Un homme résolu, là, dans cette chambre!

RICHARD, bas.

Je comprends... une main que rien n'arrête... une âme aveugle et sourde?

LE ROI, apercevant Forrick qui revient et le montrant à Richard.

Attends, j'ai l'âme!...

ÉDOUARD, à part.

Pauvre mère !... elle n'ose me regarder !

HENRI, à part.

Mon pauvre Edouard, c'est donc fini !

RICHARD, bas à Forrick, en le poussant vers le roi.

Écoute, Forrick!

LE ROI, bas, en attirant Forrick vers lui.

Écoute!... Tu veux tuer Édouard, n'est-ce pas?

FORRICK.

Oui!... où est-il?

LE ROI, lui montrant la chambre de gauche.

Entre là... il va venir.

RICHARD, de même.

Là!

FORRICK.

Édouard!

LE ROI.

Édouard!

RICHARD.

Édouard!

FORRICK, de même.

Enfin! (Il entre dans la chambre.)

HENRI, bas à Strickland.

Vous avez juré comme moi de sauver l'héritier des Lancastre... Souvenez-vous de votre serment, mon père!...

LE ROI, bas à Richard.

Quel est le Plantagenet des deux?

RICHARD, bas.

Même dans le désordre du combat, ils se donnaient le nom de frère.

LE ROI, à Marguerite.

Je te permets d'embrasser ton fils.

MARGUERITE.

Merci !

LE ROI.

S'il tient aux adieux de sa mère... s'il n'a pas volé son nom, qu'Edouard de Plantagenet se montre... qu'il se montre si ce n'est pas un lâche!

HENRI, s'élançant.

Le voilà !

STRICKLAND, à part.

Lui... mon fils !

ÉDOUARD, à part.

Et j'ai juré de me taire!

STRICKLAND, à part.

Il se dévouerait à la mort?

LE ROI, à Henri.

Embrasse ta mère.

STRICKLAND, à part.

Ah! voilà de ces heures terribles qu'on ne peut prévoir!

HENRI, à Marguerite.

Ouvrez-moi vos bras, ma mère... embrassez-moi?...

STRICKLAND, à part.

L'osera-t-elle?

MARGUERITE, bas.

Mais ce baiser, Henri, ce serait la mort!

HENRI, bas.

Mais embrassez-moi donc... le tigre nous épie!

MARGUERITE, le repoussant et allant au roi.

Ah! ne tuez pas mes enfants!... Ah! laissez-les moi!... (Tombant à ses pieds.) Tenez, je m'humilie! je suis à vos pieds!... Ah! grâce, monseigneur!... grâce, Sire!... grâce, Majesté!...

ÉDOUARD, se précipite et relève Marguerite.

Relevez-vous, madame... il n'y a de majesté ici que vous... Il n'y a de roi qu'Henri VI, que je représente en ce moment, moi son fils!

HENRI.

Non, son fils, c'est moi!

ÉDOUARD.

Par saint Paul, il ment! (A Strickland.) Milord, mais dites donc comme moi qu'il ment! (A tous.) Si une tête doit tomber, c'est la mienne... c'est une tête princière... c'est la tête de l'héritier des Lancastre, la voilà!

HENRI.

Cette tête qui devait porter une couronne, cette tête proscrite, la voilà!... Que la hache s'y abatte et vous verrez si elle ne tombera pas d'une façon royale; vous verrez si j'ai dégénéré de mes aïeux!

ÉDOUARD, à Marguerite.

Ma mère, désignez votre fils!... votre silence est un crime!... Je ne peux avoir qu'une couronne, c'est celle du martyre, je la veux tout entière, ma mère.

HENRI.

Vous êtes l'âme d'une grande cause!... Vous ne vous démentirez pas, ma mère!... Désignez votre fils par un dernier baiser... désignez par un dernier baiser celui qui doit mourir... et celui-là c'est moi, vous le savez bien, et je mourrai en vous bénissant, ma mère?...

ÉDOUARD.

Mais parlez donc, madame, on croirait qu'il y a un bâtard ici?...

HENRI, suppliant.

Ma mère!... ma mère!... ma mère!... (Marguerite attérée par les prières d'Henri va pour l'embrasser.)

STRICKLAND, à part.

Mon Dieu! ayez pitié de moi!...

ÉDOUARD, bas à Marguerite d'une voix sourde et terrible.

Je me tuerais, madame!

MARGUERITE.

A genoux, Édouard!... (Edouard s'agenouille. Marguerite, l'embrassant au front.) Je te sacre pour la mort, mon fils!

ÉDOUARD, se levant et la serrant avec orgueil dans ses bras.

Ah! ma mère!

HENRI.

Qu'avez-vous fait, madame?

MARGUERITE.

Mon devoir, Henri!

HENRI.

Votre devoir? mais votre devoir était de me laisser mourir pour lui, madame! (Il se jette en sanglotant dans un fauteuil.) J'aurais été si heureux de prendre sa place... Ah! mon Dieu, mon Dieu!... mon Dieu!

STRICKLAND, à Henri.

Mon ami... pleure plutôt dans mes bras... je comprends tes larmes, va!... Veux-tu m'embrasser?

HENRI, se jetant dans ses bras.

Mon père!

STRICKLAND.

Ah!

ÉDOUARD, avec dignité.

Je suis Edouard... Edouard, le fils et l'héritier de Henri VI, roi d'Angleterre et de France, et seigneur d'Irlande... Edouard, prince de Galles et comte de Chester... Edouard, ton maître!... Oui, ton maître, car tu es mon vassal!

STRICKLAND.

Il est perdu!

RICHARD, bas au roi.

Faut-il en finir?

LE ROI, à part.

Je ne sais pourquoi, mais cette mort me coûte plus que les autres!... (Haut à Marguerite et à Henri.) Laissez-nous!...

MARGUERITE.

Vous laisser?... Mais pourquoi, Sire?

LE ROI

Ne tremblez pas, votre fils vivra... s'il le veut.

MARGUERITE.

S'il le veut?... (Tendant la main à Edouard.) Au revoir, mon fils!

HENRI.

Au revoir, mon frère!

ÉDOUARD, leur serrant la main.

Au revoir!

MARGUERITE et HENRI, à part, sans oser regarder Édouard.

Ah! (Ils sortent.)

ÉDOUARD, bas à Strickland.

Ne les quittez pas... Je ne peux pas vivre... Oh! je le sens là!... Vous les consolerez, n'est-ce pas?

STRICKLAND, à part.

Pauvre enfant! (Il sort.)

SCÈNE VIII

LE ROI, ÉDOUARD, puis FORRICK.

LE ROI.

Ecoute-moi!

ÉDOUARD.

Je t'écoute.

LE ROI.

C'est la vie que je viens t'offrir. Crois-moi, accepte-la sur-le-champ, je ne te l'offrirais plus tout à l'heure.

ÉDOUARD.

A quel prix ?

LE ROI.

Jure de renoncer au trône et de quitter à jamais l'Angleterre !... Jure-le sur la croix sainte... et sur la croix sainte, je jure, à mon tour, de te rendre la liberté, de te laisser à ta mère ?...

ÉDOUARD, à part.

Ma mère !

LE ROI.

Deux routes s'offrent à toi, en ce moment suprême... (Montrant la porte de droite, puis celle de gauche.) L'une mène à l'oubli, l'autre à la tombe... tu peux encore choisir ?

ÉDOUARD.

Les rois n'abdiquent pas, ils meurent !

LE ROI.

Tu le veux ? (Montrant la chambre.) Entre là... entre là, Edouard !

ÉDOUARD.

Édouard ?

FORRICK.

Il va venir !

ÉDOUARD.

Ce nom t'appartient désormais.

FORRICK, apparaissant sur le seuil de la porte, à part.

Que dit-il ?

ÉDOUARD.

Il n'y a plus ici qu'un Édouard... Édouard d'York... Édouard IV... Édouard le Régicide... C'est ainsi que la postérité te nommera ! (Il se dirige vers la chambre, Forrick l'arrête.)

FORRICK.

Puisque vous n'êtes pas Édouard, pourquoi vous dirigez-vous vers cette porte ?

ÉDOUARD.

Dont tu es le gardien, n'est-ce pas? Tu m'avais sauvé la vie, tu vas me la reprendre, je te pardonne!

FORRICK.

Je vous ai sauvé la vie?

ÉDOUARD.

Ah! j'aurais dû embrasser ma mère!... j'aurais dû embrasser Henri!...

FORRICK.

Mais je connais cette voix!

ÉDOUARD.

Viens! J'attends, Forrick!

FORRICK.

Mon nom!

LE ROI, bas à Forrick.

Mais va... va donc!

FORRICK, regardant le roi.

Vous?... Ah! oui, vous êtes le roi! (La raison lui est revenue.) Ah! je comprends!... je comprends!... j'étais fou!... j'étais fou!... et il a voulu se servir de ma folie pour... Ah! ne comptez pas sur moi!...

LE ROI.

Forrick!...

FORRICK.

Jamais... jamais!... et je rendrai vos projets impossibles en les dévoilant!...

LE ROI.

Malheureux!...

FORRICK, criant.

A moi, messeigneurs... à moi!... à moi!... (Tous les seigneurs entrent, Marguerite, Strickland et Henri accourent.)

SCÈNE IX

LES MÊMES, MARGUERITE, STRICKLAND, HENRI.

MARGUERITE et HENRI.

Quels sont ces cris?

STRICKLAND.

Que se passe-t-il donc?

FORRICK.

Édouard de Windsor est là... on me demandait sa mort.. vous ne laisserez pas immoler cet enfant, n'est-ce pas?...

MARGUERITE.

Mon fils !

STRICKLAND.

Le tuer !

HENRI.

Édouard !

MARGUERITE.

Ah! ce sera dans mes bras... ce sera sur mon cœur alors!... (Elle se précipite dans la chambre.)

LE ROI.

Tant que ce Lancastre vivra, ma couronne vacillera sur mon front, mon trône remuera sous mes pieds!... Parmi vous tous, milords, que j'ai faits grands et riches, ne s'en trouvera-t-il pas un pour me faire roi?

HENRI.

Oh!

STRICKLAND.

Non, Sire, vous n'en trouverez pas un... pas un seul!...

HENRI.

Ce sont des gentilshommes et non pas des bourreaux !

FORRICK.

Pourquoi exiger d'eux ce que vous ne feriez pas vous-même?

LE ROI, tirant son poignard.

Tu te trompes, bouffon!

FORRICK.

Oh! vous ne passerez pas!

LE ROI.

Prends garde!

FORRICK.

Vous me tueriez? eh bien! je ne suis plus bon qu'à cela!... Vous avez fait de moi un être abject, ridicule

comme homme, un assassin presque. Mais que ne diraiton pas si j'abandonnais ce pauvre enfant à vos coups! J'aime mieux, voyez-vous, ronger mes poings avec mes dents au fond d'une prison... j'aime mieux être étendu là, à vos pieds, dans mon sang, cette arme dans le cœur, que de voir tomber par ma faute une tête de plus... j'aime mieux cela, Sire, j'aime mieux cela!

LE ROI.

Ma patience se lasse, va-t'en!

FORRICK.

Non, Sire!

LE ROI.

Va-t'en, te dis-je, va-t'en!

FORRICK.

Je vois bien dans vos yeux que vous avez résolu ma mort, mais vous ne passerez pas!

LE ROI, le poignardant.

Meurs donc!

FORRICK.

Ah!

LE ROI.

Tu l'as voulu! (Il veut passer.)

HENRI.

A mon tour!... mon maître est là... mon roi... mon ami... mon frère d'exil et de misère... Nous devions vivre ou mourir ensemble... Je lui ferai un rempart de mon cœur.. frappe... frappe! (Le roi recule.)

STRICKLAND.

Après lui, moi!

LES BARONS.

Après eux, nous!

LE ROI.

Une révolte!

STRICKLAND.

Non, Sire, une prière... la prière suprême de votre fidèle noblesse qui ne peut voir la main de son roi se plonger dans le sang d'un enfant!

LE ROI.

Les rois n'ont pas d'âge... il y en a deux ici, c'est trop!

STRICKLAND.

Tenez, Sire, me voici à vos pieds!... je ne suis pas un

traître!... je vous suis dévoué, vous le savez bien!... j'ai voulu sauver ces deux enfants, c'est vrai... mais je n'en aurais pas fait des rebelles... j'aurais disparu avec eux, voilà tout ! Ah ! donnez-les moi, Sire... donnez-les moi ?...

TOUS.

Oui !... oui !...

STRICKLAND.

Sire, je vous ai sauvé la vie à Towton... vous vous êtes reconnu mon débiteur... Eh bien ! c'est la vie d'un homme que je réclame ?

LE ROI.

Ton fils vivra, nous sommes quittes !

STRICKLAND, suppliant.

Sire !... Sire !...

TOUS, à genoux.

Majesté !...

LE ROI.

Je veux régner !...

RICHARD, à part.

Tu régneras ! (Il entre dans la chambre.)

STRICKLAND.

Sire, votre fils aîné s'appelle Édouard comme lui... et vous avez des ambitieux autour de vous... si on allait dire un jour : les pauvres enfants du roi Édouard !... comme on dit peut-être déjà : le pauvre enfant du roi Henri !

HENRI.

Ah ! grâce, grâce !...

TOUS.

Pitié !... miséricorde !

LE ROI, montant sur le trône.

Lui ou moi, rien ou tout, seul ou pas !

STRICKLAND, se levant.

Eh bien ! que tout ceci retombe sur vous!... On nous tuera ensemble!... on me tuera d'abord!... (Richard paraît l'épée à la main.)

TOUS.

Richard !

FORRICK.

Non, le meurtre !

RICHARD.

Édouard de Windsor n'existe plus !... (Mouvement.)

HENRI.

Ah !

LE ROI.

Justice est faite !

FORRICK, au roi.

Justice se fera !... Dieu a parlé !... moi qui vais mourir, j'entends sa voix !... ton règne est condamné !... chasseur d'hommes, tes fils paieront pour toi !

MARGUERITE, sortant de la chambre ; ses traits ne respirent que la haine et la colère ; elle va droit au roi.

De quel droit m'épargne-t-on ?... vous avez pris l'enfant; prenez aussi la mère !

STRICKLAND, bas à Henri en lui serrant la main.

Nous les vengerons, Henri !

FIN

Imprimerie de L. TOINON et Cie, à Saint-Germain.

23

LES

ENFANTS

DE

LA LOUVE

DRAME EN CINQ ACTES ET SEPT TABLEAUX

PAR

THÉODORE BARRIÈRE & VICTOR SÉJOUR

M • L

PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES LIBRAIRES ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

MDCCCLXV

Prix : 2 fr. 50

EN VENTE CHEZ LES MÊMES ÉDITEURS

PIÈCES DE THÉÂTRE, BELLE ÉDITION, FORMAT GRAND IN-18 ANGLAIS

Titre	fr.	c.
Bataille d'Amour, op.-com. en 3 actes	1	»
Diane de Solanges, opéra en 5 actes	1	»
Un joli Cocher, com.-vaud. en 1 acte	1	»
Le Jardinier et son Seigneur, op.-c. 1 acte	1	»
Les Fiancés de Rosa, op.-com. en 1 acte	1	»
Le Brésilien, com.-vaud. en 1 acte	1	»
Folammbô, cocasserie carthagin., 4 actes	1	»
L'Oiseau fait son nid, com.-vaud. en 1 acte	1	»
Le Train de minuit, comédie en 2 actes	1	50
Les Toréadors de Grenade, excentr. en 1 act.	1	»
Les Mystères de l'Hôtel des ventes, comédie-vaudeville en 3 actes	1	50
Trop curieux, comédie en 1 acte	1	»
Nabel, opéra en 3 actes	1	»
C'était Gertrude, comédie en 1 acte	1	»
Le Démon du Jeu, comédie en 5 actes	2	»
La fausse Magie, opéra-comiq. en 2 actes	1	»
Les Bourguignonnes, op.-com. en 1 acte	1	»
La Sorcière ou les Etats de Blois, drame en 5 actes	»	50
Le Secret de Miss Aurore, drame en 5 act.	»	50
Un Mari sur des charbons, coméd.-vaudev. en 1 acte	1	»
Les Diables roses, coméd.-vaud. en 3 act.	1	50
La Fille de Dancourt, comédie en 1 acte	1	»
Un Anglais timide, comédie en 1 acte	1	»
Les Pêcheurs de perles, opéra en 3 actes	1	»
Aladin, ou la Lampe merveilleuse, féerie en 20 tableaux	»	50
Diane au bois, comédie en 2 actes, en vers	1	50
Le Carnaval de Naples, drame en 5 actes	»	50
L'Aïeule, drame en 5 actes	2	»
Les Voyages de la Vérité, pièce fantastique en 5 actes	1	»
Montjoye, comédie en 5 actes	2	»
Les Indifférents, comédie en 4 actes	2	»
Le Pays latin, dr. en 5 act., mêlé de chant	»	40
Les Troyens, opéra en 5 actes	1	»
Le dernier Quartier, com. en 2 act., en vers	1	50
Ajax et sa Blanchisseuse, vaud. en 1 actes	1	»
La Jeunesse des Mousquetaires, drame en 5 actes	2	»
Les Diables Noirs, drame en 4 actes	2	»
Singuliers effets de la foudre, comédie en 1 acte	1	»
La Maison de Penarvan, comédie en 4 actes	2	»
Electre, tragédie en 4 actes	2	»
L'Infortunée Caroline, com.-vaud. en 3 act.	2	»
Rigoletto, opéra en 4 actes	1	»
Bibi, vaud. en 1 acte	»	40
Lischen et Fritzchen, saynète en 1 acte	1	»
Une Journée à Dresde, comédie en 1 acte	1	»
Les Femmes du Sport, pièce en 4 actes	1	»
Le Carnaval des Canotiers, vaud. en 4 act.	»	50
La Maison du Baigneur, drame en 12 tab.	»	50
Les Fils de Charles-Quint, dr. en 5 actes	2	»
Faustine, drame en 5 actes	2	»
Le Marquis de Villemer, comédie en 4 act.	2	»
Le Docteur Magnus, opéra en 1 acte	1	»
L'Homme n'est pas parfait, vaud. en 1 acte	1	»
Mireille, opéra en 5 actes	1	»
Lara, opéra-comique en 3 actes	1	»
Le Capitaine Fantôme, drame en 5 actes	2	»
Les Fourberies de Nérine, com. en 1 acte	1	»
Le Comte de Saulles, drame en 5 actes	2	»
Aux Crochets d'un Gendre, com. en 4 actes	2	»
Le Dégel, comédie en 3 actes	1	50
Les Ressources de Quinola, com. en 5 act.	1	50
La Question d'Amour, comédie en 1 acte	1	»
Les Coiffeurs, com.-vaud. en 3 actes	1	»
Sylvie, opéra-comique en 1 acte	1	»
En classe, Mesdemoiselles! folie en 1 acte	1	»
Les Oiseaux en cage, comédie en 1 acte	1	»
Une Femme qui ne vient pas, scène de la vie de garçon	1	»
La Fille du Maudit, drame en 5 actes	»	50
La Postérité d'un Bourgmestre, f.-v. en 1 a.	1	»
Les Voleurs d'or, drame en 5 actes	»	40
Les Marionnettes de l'Amour, c. en 3 actes	1	50
Les Pinceaux d'Héloïse, com.-vaud. en 1 a.	1	»
Néméa, ou l'Amour vengé, ballet en 2 act.	1	»
Don Quichotte, comédie en 3 actes		»
Les Mohicans de Paris, drame en 5 actes	2	»
Rocambole, drame en 5 actes	»	50
Les Flibustiers de la Sonore, dr. en 5 act.	»	50
Le Grand Journal, folie-revue en 4 actes	»	50
Le Drac, drame fantastique en 3 actes	1	50
Roland à Roncevaux, opéra en 4 actes	1	»
Sur la Grande Route, proverbe en 1 acte	1	»
Les Bons Conseils, comédie en 1 acte	1	»
Le Mort Marié, comédie en 1 acte	1	»
Le Marquis Caporal, drame en 5 actes	2	»
Les Pommes du Voisin, comédie en 3 act.	2	»
Un Ménage en Ville, comédie en 3 actes	2	»
Les Curieuses, comédie en 1 acte	1	»
Violetta (la Traviata), opéra en 4 actes	1	»
Les Drames du Cabaret, drame en 5 actes	»	50
Le Petit Journal, folie revue en 4 actes	»	50
Les Absents, opéra comique en 1 acte	1	»
Maître Guérin, comédie en 5 actes	2	»
Le Trésor de Pierrot, opér. com. en 2 act.	1	»
Les Erreurs de Jean, comédie en 1 acte	1	»
En vagon, — Proverbe en 1 acte	1	»
Le Martyre de la Victoire, drame en 5 actes	»	60
La Belle Hélène, opéra bouffe, en 3 actes	2	»
Robert Surcouf, drame en 5 actes	»	50
Le Serpent à plumes, opéra bouffe en 1 ac.	1	»
Leone-Leoni, drame en 3 actes	»	20
Le Photographe, comédie en 1 acte	1	»
Bégayements d'amour, opéra comique, 1 ac.	1	»
Marie de Mancini, drame en 5 actes	2	»
Le Capitaine Henriot, opéra comique, 3 ac.	1	»

IMPRIMERIE L. TOINON ET Cie, A SAINT-GERMAIN.